

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Le Bulletin Français.

Vol. II

Publié par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada
1^{er} FÉVRIER 1888.

No. 3

LE VAMPIRE



LE VAMPIRE

PROLOGUE

L'ATTAQUE A MAIN ARMÉE

C'était dans les dernières années de l'Empire.

L'automne touchait à sa fin et les feuilles mortes jonchaient le sol en tourbillonnant sous les grands souffles de bise qui descendaient du Nord.

Sous la gelée blanche, chaque matin, les immenses plaines de la Champagne prenaient les aspects dénudés des terres qui commençaient à se glacer; avec le jour tardif, ce manteau de givre se dissolvait en brumes épaisses que le soleil pâle perceait à peine vers midi de quelques trouées sans chaleur.

Il courait dans l'air de longs frissons précurseurs des rudes hivers, et la nature, chaque nuit, semblait essayer le linceul sous lequel elle allait dormir pour longtemps.

Dans cette saison, les soirées sont particulièrement désolantes; le jour disparaît, brusquement chassé par les brouillards intenses, et l'on passe, sans transition, des derniers sourires de la lumière aux premières tristesses de l'obscurité.

Il était huit heures du soir.

Un cabriolet couvert d'un surtout de cuir, était lancé au trot sur une route de grande vicinalité conduisant par la traversée à Troyes, distante de quelques lieues.

Une jeune femme conduisait.

Seule, les yeux fixés sur le chemin et tâchant de percer les brumes qui rasaient la terre, la voyageuse semblait impatiente de rencontrer enfin, ou quelqu'un ou quelque chose au milieu de ces solitudes.

— Deux heures ! murmura-t-elle avec un accent étranger deux heures de course, sans voir ni un homme ni une maison.

— C'est inouï. On se croirait dans nos steppes... »

La voiture roulait toujours et les grincements de l'essieu, mêlé aux plaintes des ressorts, était le seul bruit qu'on entendit.

Pendant vingt minutes, la jeune femme continua à désespérer de trouver figure humaine, lorsqu'une lumière rougeâtre lui annonça une habitation à grande distance.

— Enfin ! fit-elle.

Et d'un coup de fouet qui enveloppa savamment le cheval, elle le lança au grand trot.

Cette voyageuse, éclairée par les lanternes de la voiture avait cette élégance de costume qui annonce une femme distinguée; on s'étonnait de la voir en cet équipage sur une route perdue.

Le profil aquilin de cette jeune femme, son œil assuré, quelque chose de ferme et de décidé dans son allure, affirmaient une énergie virile.

Au moment où elle enlevait le cheval en le cinglant, deux hommes de mine plus que suspecte se dressèrent tout à coup d'un fossé et barrèrent la route.

La jeune femme les jugea d'un coup d'œil; sous les rayons des lanternes, ils étaient en pleine lumière; il n'y avait pas à douter de leurs intentions hostiles.

L'étrangère prit dans un sac à sa portée un revolver et l'arma : sans donner à ces individus le temps de faire la moindre sommation, elle leur cria en montrant son arme :

— Rangez-vous !

Elle se passa résolument les guides aux dents, et, de sa main libre, elle fouetta le cheval de deux coups secs et nerveux qui le firent bondir de douleur et le lancèrent au galop.

Les deux hommes se jetèrent de côté, intimidés par l'aspect du revolver, dont le canon d'acier brillait au feu des lanternes : le cabriolet passa.

A six cents pas de là, l'étrangère ralentit l'allure de son cheval et le remit au trot modéré.

Elle était calme, absolument indifférente à l'incident qui venait de se passer.

Elle continua sa route, interrogeant toujours du regard la lumière qu'elle avait aperçue au loin et qui se rapprochait peu à peu.

II

LES MORTS INEXPLICABLES

Une demi-heure plus tard la jeune femme arrivait à un carrefour où six routes aboutissaient en face d'une église et d'une auberge isolées toutes deux et comme perdues dans les plaines crayeuses qu'elles dominaient.

L'église était misérable.

Un clocher délabré, une porte à ce point vermoulue que les fentes en étaient bouchées avec des planchettes pourries provenant de vieux cercueils lors des exumations, un cimetière sans une croix de pierre, enfin, derrière la sacristie, tout un pan de mur écroulé, relevé sans mortier et tenant par miracle, tout annonçait l'église de quelque paroisse éloignée de là et d'une pauvreté qui faisait naître de pénibles pensées.

La voyageuse vit cela en partie et d'une façon assez fantastique; car, par la porte ouverte de l'auberge, le foyer projetait des lueurs rougeâtres sur l'église et sur le champ des morts, leur prêtant des reflets et des vacillements étranges.

L'auberge était sinistre.

Qu'on s'imagine quatre murs noircis par l'incendie sur lesquels, à la place de la toiture de tuiles effondrée, on avait placé un chaume en laissant subsister tout ce qui avait été épargné par le feu; contraste qui avait quelque chose d'irritant.

Les fenêtres étaient en partie démantelées et telles que les flammes les avaient laissées après avoir léché leurs bois usés.

Le fumier d'une chèvre lavait de son purin un trottoir de boue putride mal contenue par une bordure de planches, soutenues de pieux branlants.

Enfin, l'enseigne en fer-blanc, pendue au bout d'une barre de fer, avait été calcinée et tordue par le feu; elle restait ainsi, à demi décrochée, n'indiquant plus rien et grinçant quant le vent l'agitait.

L'écurie ouverte à tous vents laissait voir ses râteliers, couchés comme de grands squelettes le long du sol et des mangeoires qui avaient mieux résisté à l'incendie: une chèvre maigre d'aspect fatidique dansait sur des débris carbonisés; sa silhouette, dans ses bonds pour arracher sa corde, se dessinait parfois dans des poses extraordinaires.

Tout sentait le vide, l'abandon, l'incurie dans cette auberge; on y flairait le drame de quelque fatalité pesant sur ce toit maudit.

A coup sûr un homme, même résolu, eût éprouvé un serrement de cœur à la vue de ce gîte, qui sentait le coupe-gorge; l'étrangère n'hésita pas un instant.

— Holà ! cria-t-elle d'une voix claire et joyeuse. Holà ! quelqu'un.

Des murs du cimetière voisin, une forme humaine raougrie dégingola; c'était une sorte de nain qui paraissait livide même sous la clarté pourpre du feu de sarmement dont les vitres tamisaient les rayons jusque sur sa face blafarde.

Il tint la bride du cheval, ferma les yeux et refusa obstinément de parler.

L'étrangère crut remarquer une écume sangiante aux coins des lèvres de cette bizarre créature qu'elle jugea idiote.

En ce moment, parut, dans l'encadrement de la porte, une femme à l'aspect triste et résigné.

C'était une paysanne champenoise, longue, sèche, osseuse, plate avec une de ces têtes inintelligentes de brebis respirant tantôt la quiétude naïve, tantôt l'effarement, toujours l'entêtement immuable et une répulsion insurmontable pour le travail de la pensée.

Cette femme était là, plantée sur ses jambes, imbécile d'étonnement, regardant de ses yeux caves cette voiture, cette étrangère, cet inattendu enfin qui lui survenait.

Décharnée par les privations et le chagrin, les lèvres blanches plissées sur les gencives et rentrées, le menton pointu allongé démesurément vers le sol, le front étroit et les oreilles tombantes, cette malheureuse n'avait rien de vivant dans la face, pas même le regard éteint d'une prunelle dont le bleu s'effaçait comme celui de certains outils usés par les lessives.

Outre une maladie chronique, née de la faim et des longs désespoirs de l'étiollement, cette femme devait avoir un chagrin constant, à cause aiguë et persistante, qui la tuait au jour le jour et il fallait toute la force d'inertie de cette créature champenoise pour y avoir résisté si longtemps.

L'étrangère fut frappée par cette apparition.

De la femme au nain, elle porta son regard pour établir, par supposition, les rapports existant entre ces deux êtres; elle ne trouva pas un seul point de contact par lequel ces deux natures pussent se tenir; leur réunion resta pour elle une énigme; mais elle saisit, dirigé sur elle, un coup d'œil du nain sous lequel elle tressaillit; si rapide qu'eût été la sensation éprouvée, elle n'en fut pas moins vive.

L'œil de cette étrange créature avait d'indéfinissables lueurs qui s'échappaient en étincelles magnétiques et que l'on sentait pénétrer en soi par jets acérés.

Ce fut un éclair instantané, mais qui illumina d'une manière bizarre la figure inexplicable et mystérieuse de cet avorton, figure qui semblait morte quand les paupières se tenaient closes.

L'étrangère ne s'arrêta pas longtemps à cette impression; familiarisée avec les incidents de voyage, elle avait l'allure vive et dégagée des gens qui ont dû souvent, dans les embarras de la route, se suffire à eux-mêmes, se contenter de peu et faire flèche de tout bois.

Elle entra dans la maison et, sans s'arrêter à de longues questions, elle dit à l'aubergiste.

— Ma brave femme, faites-moi dîner, je vous prie. Je meurs de faim et de soif.

La Champenoise rumina longuement sa réponse et finit par dire d'un ton traînant et nasillard.

— Madame, ce n'est pas ici une auberge pour du monde comme vous; nous sommes si pauvres que nous n'avons rien.

L'étrangère sourit.

— Est-ce que vous ne mangez pas, ma bonne femme? fit-elle.

— Si fait, madame, dit la paysanne au comble de l'étonnement.

— Eh bien, je mangerai comme vous.

— Ah! pauvre dame! nous n'avons que de la *potée*, et peut-être bien une omelette parce que j'ai des œufs pour les rouliers qui cassent une croûte par hasard.

— Mais, ma bonne femme, c'est un régal que vous m'offrez: une omelette est l'idéal d'un voyageur affamé. Qu'est-ce que la *potée*?

— Une soupe au lard avec des légumes.

— Cela peut être délicieux. Servez-moi le plus tôt possible.

— Ainsi, dit la Champenoise, vous souperez ici?

La paysanne n'en revenait pas...

L'étrangère, étonnée de cette insistance à refuser le client, se souvint de l'apparition des deux individus qu'elle avait rencontrés sur son chemin; elles conçut quelques soupçons.

Elle jugea que cette face de brebis ne pouvait cacher

la ruse, et elle se sentit de force à fouiller les replis les plus secrets de cette conscience.

— Ah ça, demanda-t-elle brusquement, êtes-vous seule ici?

Elle toisa l'aubergiste de façon à la faire plier sous son regard.

La paysanne parut intimidée, mais non troublée par la question.

— Madame, dit-elle, je n'ai avec moi que cet idiot.

— Et personne d'autre?

— Non, madame.

— J'ai été attaquée par deux hommes! dit vivement l'étrangère.

— Bien sûr, fit la paysanne, c'étaient ces deux mauvais gueux qui ont passé par ici il y a tantôt trois heures; ils avaient des têtes qui ne me revenaient pas et quand ils m'ont demandé à boire, je leur ai dit qu'il n'y avait rien dans la maison; ces gens-là ne m'auraient pas payé.

La satisfaction qui se manifesta chez la paysanne était trop sincère et empreinte d'une réalité trop franche pour admettre qu'elle la simulât.

Après avoir pensé à elle d'abord et à la perte qu'elle avait évitée, elle songea aux dangers courus par la voyageuse:

— Et ils vous ont arrêtés, ces scélérats-là! fit-elle. Aussi c'est bien imprudent à vous d'aller seule comme ça.

La jeune femme venait d'acquiescer la certitude que l'aubergiste n'avait pas joué la comédie; elle ne poussa pas plus loin l'interrogatoire et dit d'un ton sarcastique:

— J'ai, ma bonne, deux compagnons de route qui ne badinent pas.

Puis sans s'expliquer davantage:

— Allons, ma brave femme, à l'ouvrage, je me sens une faim canine.

— Mais, madame, ces mauvais gars...

— Laissons-les pour ce qu'ils valent; pensez-vous qu'ils viennent ici pour recommencer le coup qu'ils ont manqué?

— Oh! madame, je ne crois pas ça, car ce n'est pas l'habitude de ces rôdeurs-là de revenir sur leurs pas; c'est trop *feignant* et pas assez hardi pour attaquer les gens sur leurs gardes.

— Ils ont dû se sauver, de peur qu'ayant déclaré la chose aux gendarmes, vous n'ayez mis les grands chapeaux à leurs trousses. Ce n'est pas du monde du pays et ça ne connaît pas les chemins, puisqu'ils m'ont demandé où il fallait prendre pour aller vers Cirey-le-Château.

— Bon! bon! fit l'étrangère. Servez-moi mon dîner, ma bonne.

La Champenoise s'était habituée à l'idée que la voyageuse dînerait, et comme il arrive toujours, après avoir cru à l'impossibilité d'improviser un repas, elle trouva des ressources auxquelles elle n'avait pas pensé.

— Madame, dit-elle, j'ai de la saucisse de mon porc: en voulez-vous des tranches grillées avec du vinaigre et de l'échalotte?

— Oui, certes, dit la jeune femme.

— J'ai aussi des pommes et je pourrais faire des beignets au saindoux; comme dessert je vous donnerais de la crème et du fromage blanc au sucre.

— Mais, ma bonne, c'est un dîner dont Sardanapale serait jaloux, que vous allez me préparer. Seulement hâtez-vous. A propos, avez-vous du vin?

— Oui, madame, mais pas très bon: seulement, il y a des personnes qui l'aiment, parce qu'il pétille et pique-là langue.

— Un champagne rouge alors?

— Oui, madame.

— On verra cela.

La voyageuse se chauffa devant lâtre pendant que la Champenoise faisait ses préparatifs avec une désolante

lenteur.

L'étrangère s'isola du milieu où elle se trouvait en s'abîmant dans des réflexions profondes.

Le foyer l'éclairait et faisait ressortir sa prestigieuse beauté.

La taille élevée, souple et gracieuse, les mains très fines et les pieds petits, étroits, cambrés signaient en quelque sorte l'origine aristocratique de cette jeune femme.

Le col, un peu long, avait une grâce ondulante; les épaules un peu grêles, mais d'un dessin exquis, portaient une tête dominatrice qui rappelait le profil de l'aigle et sa royale majesté: le front puissant fuyait sous les cheveux blonds, mordorés, d'un grand éclat; l'œil était vert et profond comme l'Océan dont il avait la nuance et les transparents reflets; il restait en quelque sorte insondable et il gardait sous l'investigation du regard le plus scrutateur une redoutable sérénité.

Le nez mince, et d'une courbe très noble, avait des narines roses d'une mobilité extrême, indice d'un courage prompt à l'exaltation.

La bouche était petite avec des lèvres frémissantes et dédaigneuses; elle s'accusaient aux commissures en un pli qui s'accroissait facilement et se prolongeait sur la joue, dénotant alors une puissance de haine qui devait aller jusqu'à la cruauté.

Les dents blanches, petites, séparées et affilées, accusaient encore ce penchant aux colères sanglantes, et le menton quoique terminant bien l'ovale parfait de cette figure régulière laissait pressentir les instincts de ruse et de perfidie particuliers aux races félines.

Tout cet ensemble était adouci, voilé en quelque sorte par la séduction des manières et du sourire: mais parfois cette physionomie se transformait et devenait terrible d'aspect.

Animés par la fureur, ses traits se contractaient, et il se produisait alors un phénomène de dilatabilité que l'on pourrait comparer, pour la puissance, avec celui qui étouffe dans la vipère.

Celle-ci, au repos, avec sa petite tête fine, semble incapable, en apparence, d'une morsure sérieuse.

A la moindre irritation le cou se gonfle, ses mâchoires distendues ouvrent une gueule démesurée, armée de crochets menaçants: l'œil, effrayant, semble s'agrandir démesurément de tout le cercle de son rayonnement: nul être au monde n'apparaît plus féroce.

Un bouleversement aussi complet altérait par instants la figure impatiente de cette patricienne et il s'accusa deux fois pendant qu'elle semblait perdue au milieu de ses méditations.

Avec l'incroyable force de volonté, d'énergie et d'audace qui était en elle, avec sa beauté splendide, cette jeune femme devait exercer autour d'elle une domination irrésistible et soulever des passions furieuses sur ses pas.

Sa vie, du reste, avait certainement été accidentée: quelle qu'elle soit, une femme ne se déshabitue pas d'un seul coup et aussi complètement des timidités de son sexe.

Pourtant rien de choquant dans ses hardiesses empreintes de charme et de distinction: mais rien de tendre, de naïf, de féminin en elle.

De son carnet de voyage, elle tira une lettre très longue, de douze pages au moins, d'une fine écriture.

Elle en lut certains passages, entr'autres celui-ci:

"C'est donc une affaire de cent millions, sûre, dont la réussite ne demande que la moitié, le quart peut-être des capitaux dont tu disposes.

"L'héritage est authentique, et, seul je connais nos cohéritiers qui ignorent tous l'immense fortune qui dort en les attendant.

"Sans doute il y a une hécatombe humaine à faire."

Elle jeta tout à coup la lettre au feu en songeant qu'elle

avait trop tardé à l'anéantir, puis elle se mit à rêver.

Elle était en ce moment en pleine lumière.

Le nain la contemplant avec une fixité et une intensité de projection magnétique qui annonçait une faculté de fascination éclatante.

L'œil a des influences mal définies, mal observées et cependant indiscutables; ceux qui nient ce pouvoir du regard sont des sceptiques étourdis qui n'ont jamais réfléchi que, mille fois en leur vie, ils ont baissé les paupières sous l'éclat de certaines prunelles.

Il n'est personne qui n'ait rencontré de ces individus exceptionnels que l'on ne peut pas plus regarder en face que le soleil.

L'œil est une lumière, et, toute lumière éblouit; lorsque le foyer a un grand éclat, on ne peut en supporter l'irradiation. Mais en dehors de ces preuves que chacun peut vérifier, il en est que la science fournit et qui sont irrécusables.

Le serpent a ce don, cent fois constaté, de fasciner sa proie et le fait, longtemps traité de fable, d'oiseaux attirés par la seule force de l'œil, est aujourd'hui une vérité d'histoire naturelle que l'on ne discute plus.

Les dompteurs, malgré d'autres moyens, ont toujours comme arme suprême, comme ressource qui reste quand tout manque, le regard qui domine le fauve.

Nous insistons sur ce point, car quiconque eût observé ce qui se passait, aurait deviné à la splendeur fulgurante de la prunelle du nain qu'une convoitise ardente, un délire de possession insatiable s'était emparé de lui: il était effrayant à voir.

La tête trop grosse pour le corps chétif, avait un front déprimé qui fuyait sous les cheveux avec des courbures, des sinuosités, des saillies, annonçant le développement incroyable de certaines facultés: au-dessus des oreilles notamment, les bosses de la destruction et de la cruauté semblaient des loupes monstrueuses.

Les sourcils clairs, (mais très largement serrés,) la barbe rare, répandue çà et là, rendaient cette face glabre, velue comme celle d'un animal, mais pelée par places.

Alors la peau apparaissait terne, molle, ayant une lividité flasque.

La bouche était fendue en museau de rat: le nez pointu venait se courber sur la lèvre; les mâchoires semblaient mûes par des muscles d'une force considérable, et les dents acérées, blanches, incisives, se découvriraient tout à coup sous un rictus des lèvres frémissantes, minces et marquant une ligne d'un rouge sanglant sur ce visage blafard.

Les oreilles, plantées haut, arrivaient au sommet du crâne: elles étaient assez velues pour être terminées par un petit bouquet de poils apparents: ce qui donnait à cette tête un accompagnement singulier.

Le cou très enfoncé était décharné; quant aux épaules, minces, elles avaient comme celle des bossus cette particularité, qu'elles rentraient sur la poitrine et faisaient saillie en hauteur, de façon telle que la tête s'enfouissait dans un creux.

La blouse d'étoffe avait pris des teintes d'amadou très foncé, et elle descendait en formant deux grands replis depuis les pointes des épaules jusqu'à l'extrémité des bras démesurés.

Le nain était accroupi; les mains grêles à poings fermés, reposaient sur le sol battu: le pouce seul, apparaissait long, puissant, crochu, armé d'un ongle formidable, si bien qu'arrivant ainsi au bout du pli de blouse tombant en forme d'aile, on eût dit cette griffe à crochet qui termine l'aile des chauves-souris dont cet être présentait en ce moment l'aspect grandi et fantastiquement humain.

Il se leva pour obéir à un signe de sa maîtresse. A la façon dont il développa la blouse et les bras, on eût dit qu'il allait prendre son vol vers la nuit, quand il se tourna du côté de la porte.

— Qu'est-ce donc que ce garçon qui s'en va ? demanda la jeune femme.

— Madame, fit la paysanne avec un soupir, c'est un idiot que feu mon mari avait recueilli.

— Le malheureux est un enfant perdu d'une pauvre fille folle ; sa mère était folle aussi — et aussi les grands-mères. Comme ça d'aussi loin que les plus vieux de nos pays peuvent se souvenir.

— Ça vivait comme des bêtes sauvages sans connaître rien de rien, cherchant sa vie comme les bêtes.

— On les appelait de mère en filles les Souliottes.

— Elles mangeaient de tout, cuit ou cru ; des choses dont les chiens n'auraient pas voulu.

— Ça s'habillait de nippes qu'on leur donnait pour qu'elles n'aillent pas toutes nues.

— Et ces Souliottes trouvaient des maris ?

— Oui, madame. Des fois ces malheureuses rencontraient des échappés de Clairvaux, la prison centrale qui n'est pas loin. Ces hommes-là ne regardent à rien.

— Quant au Baskir, qu'on appelle comme ça à cause de son père, il est venu au monde pendant l'invasion. Mon homme m'a raconté que la Souliotte était devenue amoureuse d'un de ces Russes que l'on appelait Baskirs et qui avaient des peaux de bêtes et des yeux relevés comme les Chinois ; il paraît que c'était un monstre fini.

— Et vous avez élevé l'enfant ?

— Oui madame.

— La Souliotte, sa mère, avait rendu un grand service à mon mari : cent fois elle avait empêché la maison d'être brûlée par les cosaques qui ont mis les villages à feu et à sang.

— Pour lors, mon mari a toujours été reconnaissant et m'a recommandé de ne jamais abandonner l'idiot.

— Il n'est pas, du reste, tout à fait sans connaissance ce pauvre gars.

— Il se rend utile à soigner les chevaux avec qui il s'entend très bien ; même que les rouliers qui en ont de très rétifs à ferrer l'emmenent à une lieue d'ici où il y a un maréchal-ferrant, mon Baskir n'a qu'à regarder la bête pour la faire rester tranquille sans qu'on la lie au travail.

— On lui donne la pièce pour ça et il me rapporte tous ses pourboires.

— Il est aussi fossoyeur ; et ça lui vaut quatre francs six sous chaque fois qu'il meurt une personne ; mais les hameaux sont si petits qu'il n'y a pas souvent d'enterrements.

— C'est donc une paroisse ici ?

— Madame, c'est une église pour une dizaine de fermes et de hameaux.

— Et le curé ?

— Il ne pourrait pas vivre ici, à trois lieues du village le plus rapproché ; il ne trouverait pas d'approvisionnements. Tous les dimanches on l'amène ici en voiture pour dire la messe.

— Et vous restez seule avec cet avorton ?

— Oui, chère dame, bien seule.

Elle poussa un gros soupir et reprit :

— Heureusement qu'il passe des rouliers et que, hiver comme été, ces hommes-là ont soif, ça boit du vin quand il fait chaud et de la goutte dans la froidure ; si je n'avais plus ça, il faudrait mendier.

— Vous avez été incendiée ?

— Oui, madame, mais je n'ai pas eu que ce malheur-là.

Elle eut un regard désolé et sembla prête à raconter ses infortunes ; il y avait peut-être en elle une arrière-pensée d'espoir dans cette jeune et jolie femme qui paraissait riche.

Mais l'étrangère ne parut pas désireuse de continuer l'entretien et se montra entièrement indifférente ; soit que des pérégrinations nombreuses et semées d'incidents eussent blasé cette jeune femme, soit dureté de cœur na-

tuelle, elle n'eut pas un mot de pitié ou d'encouragement.

Le dîner était prêt.

La paysanne avait étendu sur la table un torchon blanchi aux cendres, dans la lessive sans savon, et par conséquent jaunâtre ; il sentait légèrement l'humidité comme d'ordinaire le linge des gens de campagne.

La serviette était semblable au napperon.

Le verre était boiteux et couleur de bouteille ; mais les assiettes étaient de vieille faïence lorraine et avaient quelque valeur, ce dont la paysanne ne se doutait pas.

L'étrangère demanda négligemment à l'aubergiste :

— Avez-vous beaucoup d'assiettes comme celle-ci, brave femme.

— Sept, madame. Ça été sauvé par miracle de l'incendie.

— Y tenez-vous ?

— Non, madame.

— Vous les emballerez avec la soupière et le saladier que j'aperçois là-bas ; vous les placerez dans ma voiture. Je vous donne un louis du tout.

Et comme la Champenoise ébaubie demeurait bouche bée, croyant que c'était une façon délicate de faire l'aumône, la jeune femme jeta une pièce d'or sur la table.

En ce moment le nain rentrait.

Il entendit sonner la pièce et la vit reluire à la clarté de la chandelle ; il poussa tout à coup un cri strident qui tenait plus du sifflement que du rugissement, mais dans lequel se confondaient ces deux modes d'émission du son.

La figure de la jeune femme se crispa et elle dit avec colère :

— Faites donc taire cette brute !

La paysanne menaça le nain qui courut se cacher derrière la huche.

— Voyez-vous, madame, dit la Champenoise, ce malheureux-là ne peut voir de l'or sans pousser des appels de vipère.

— C'est singulier que l'argent ne lui fasse pas le même effet.

— Est-ce qu'il sait ce que vaut un louis par rapport aux pièces de vingt sous.

— Je ne pourrais pas vous dire. Il n'a jamais eu d'or en main.

La jeune femme tira une seconde pièce de sa bourse et appela le nain.

Celui-ci vint, par une marche oblique, se placer derrière la chaise de la voyageuse qui tendait toujours le louis et cherchait du regard où pouvait être l'avorton, quand celui-ci saisit les doigts de la jeune femme et en arracha la pièce.

Ce contact fut extrêmement désagréable pour l'étrangère qui crut avoir touché la peau visqueuse d'un crapaud.

— Oh ! le laid animal ! dit-elle avec dégoût. Il me fait l'effet d'un reptile.

Mais le nain maître de l'or, s'enfuit en faisant des bonds prodigieux et se sauva dehors à travers les champs.

— C'est un louis de perdu ! fit la Champenoise avec un soupir, il va probablement enterrer ça je ne sais où.

— En guettant le nain quand il ira regarder la pièce et la flairer, vous connaîtrez l'endroit où elle est, fit la voyageuse.

— Vous croyez, madame, qu'il déterrera le louis un de ces jours ?

— Si l'instinct d'enfouir ce à quoi il tient, c'est pour le conserver et en jouir à la dérobée ; mais vous comprenez que je ne réponds de rien, ma brave femme, fit en riant l'étrangère.

— Voulez-vous servir ?

La Champenoise mit tous les mets à la fois sur la table.

— Madame choisira, dit-elle.

L'étrangère essaya de la potée qu'elle trouva plus supportable qu'elle ne l'aurait imaginé.

Le lard n'était pas rance, par bonheur, et la saucisse était bien fumée.

Quand au vin, il avait ce pétilllement gazeux qui est une nouveauté pour ceux qui ne sont pas du pays, et il parut agréable à la jeune femme.

Elle mourait de faim et de soif; sans doute, elle venait d'assez loin, car elle semblait extrêmement fatiguée et la lassitude l'accabla plus encore après ce repas.

Elle tira d'un petit sac à main qu'elle avait apporté, un porte-cigares, l'ouvrit, et, à la grande stupéfaction de la paysanne elle se mit à fumer en allongeant ses pieds vers le feu et en s'installant aussi commodément que possible.

— Dites-moi, fit-elle, je sens que je ne puis me remettre en route, suis-je encore loin de Troyes ?

— A six lieues, madame.

— C'est par ce temps-ci, au moins trois heures de voiture avec mon cheval éreinté et une nuit aussi noire.

— Je coucherai ici. L'on n'attend demain à deux heures à Troyes : j'aurais le temps d'y arriver, en partant dans la matinée.

Aux mots : *Je coucherai ici*, la paysanne avait fait un soubresaut.

— Madame, dit-elle, vous ne pouvez pas passer la nuit dans cette maison.

— Je comprends, fit l'étrangère; vous n'avez pas de lit à m'offrir.

— Je vous demande pardon, madame; j'en ai bien un bon, le seul avec le mien qui ait été sauvé du feu; mais vous ne pouvez pas rester ici cette nuit.

L'étrangère ne se déconcerta pas et ne s'étonna même pas autant qu'on aurait pu s'y attendre après cette déclaration.

Elle dévisagea en silence et froidement la paysanne. Décidément l'étrangère était une femme de résolution et d'énergie.

Plus d'un homme à sa place eût pâli en cette circonstance.

Quand dans un bouge isolé, une femme qui le tient, vient vous conseiller de ne pas y dormir, on sait ce que cela veut dire.

L'étrangère sans l'ombre d'une émotion, questionna la Champenoise :

— Pouvez-vous me dire, fit-elle, le vrai motif de votre refus? soyez franche; je pars et ne vous reverrai plus jamais.

— Du reste, je n'ai aucun intérêt à trahir vos secrets; je viens de si loin, et je suis si insoucieuse de la société que peu m'importe si vous recevez ici des voleurs.

— Ce n'est pas moi qui les dénoncerai!

— Jésus Dieu! s'écria la paysanne en levant les mains au ciel: des voleurs!

Elle protestait avec un accent si vrai qu'il n'y avait pas à douter.

Elle reprit avec une certaine animation :

— Je suis honnête, madame; pour mille écus je ne ferais pas une mauvaise chose.

— Mais alors; pourquoi me refuser asile chez vous, cette nuit ?

La paysanne regarda autour d'elle, baissa les yeux et la voix, et dit avec terreur :

— La maison a un sort :

L'étrangère se mit à rire bruyamment.

— Ah! la bonne histoire! s'écria-t-elle, et qu'il me fait plaisir de l'entendre; si cette folle de Ninette était seulement ici nous en aurions à rire jusqu'à demain matin.

— Je regrette de ne pas l'avoir amenée dans mon excursion.

— Ah! la brave femme, il y a un sort sur la maison, je veux vous la désensorceler, moi.

— Voyons! contez-moi cette bonne histoire d'almanach.

La Champenoise se leva tremblante et dit avec une conviction craintive.

— Madame, ne riez pas comme ça pour l'amour de Dieu: c'est d'avoir ri que les sept cadavres qui sont au cimetière sont morts par l'effet du *soustrait*.

— Le *soustrait*! qu'entendez-vous par là? Expliquez-moi ce *soustrait*.

— Madame, sous votre respect, c'est... c'est... l'esprit maléfaisant qui hante ma maison et qui tue les voyageurs.

— Allons donc!

— Sept morts, pourtant madame, sept! ce n'est pas chose à se moquer.

Et les dents de l'aubergiste claquaient.

— Le dernier, reprit-elle en se signant, ça été mon mari.

Deux grosses larmes coulèrent de ses joues et roulèrent le long de sa vieille robe noire usée, elle essuya ses yeux du revers de sa main calleuse et reprit :

— Tout le pays d'alentour sait ça et aussi ceux de Troyes.

— Les rouliers couchaient ici souvent dans le temps: la maison était bonne; mais maintenant, vous n'en feriez pas demeurer un à la nuit noire pour son charriot chargé d'or.

— Ils savent bien ce que ça a coûté à leurs camarades, les bravades.

L'étrangère ne croyait pas du tout à l'existence du *soustrait*; mais l'authenticité des morts nombreuses ayant eu lieu dans l'auberge lui paraissait chose très curieuse et elle prenait intérêt à l'histoire.

— Enfin, dit-elle, il y a eu ici une succession d'accidents.

— Madame, je vous ai dit sept morts; mon défunt fut le dernier.

— Mais je suppose que ces morts ont été expliquées et qu'il n'y a pas apparence qu'il y ait eu des assassinats ?

— Sur la demande de mon mari, à la troisième affaire la justice est venue avec un fort médecin de Troyes.

— Et le résultat ?

— J'ai voulu parler du *soustrait* auquel je commençais à croire.

— On vous a ri au nez ?

— Oui, madame.

— C'était fort naturel; mais qu'a déclaré le médecin ?

— Que l'homme avait eu une attaque d'apoplexie dans la nuit.

— A-t-on fait l'autopsie ?

— Qu'est-ce que c'est que ça, madame; je ne comprends pas.

— A-t-on ouvert le cadavre ?

— Non, madame, pas cela; mais au cinquième, l'on a emporté le corps et ils l'ont travaillé entre médecins.

— Eh bien ?

— Madame, toujours ils ont répondu la même chose, pour cela comme pour les autres: pas de coup, pas de blessures, pas de poison, pas d'assassinat.

— Du reste, madame, on ne volait pas l'argent et l'on nous savait honnêtes.

— Pour tous les sept, on a dit que c'étaient des morts naturelles.

— Je suppose que les docteurs donnaient les noms des maladies.

— Tantôt c'était le cœur, tantôt c'était la tête, tantôt les poumons.

— Vous voyez bien !

— Pardon, madame, il faut vous dire qu'il y avait à Troyes un étudiant venu de Paris où il était dans un grand hôpital, car c'était un jeune homme très savant.

— Pour lors, quand le sixième est mort, il a assisté à l'autopsie, comme vous dites.

Elle estropia le mot.

— Ah ! ah ! fit l'étrangère qui commençait à s'intéresser vivement au récit, voilà une complication qui promet.

— Qu'a fait ce jeune homme ?

— Il est venu ici et il a dit à mon mari en particulier...

La Champenoise s'interrompit et sembla prendre des êtres absents à témoin, puis elle murmura tout bas :

— Ce que je vous conte, madame, c'est la pure vérité et je me souviens des paroles de cet étudiant-là qui avait une figure avenante et l'air de s'y connaître, allez !

— Voyons ! qu'a-t-il dit ?

— Il a pris mon mari à part et lui a dit :

— Ces morts là sont extraordinaires : je crois être sur la piste de quelque chose de mystérieux et de terrible.

La Champenoise regarda la voyageuse et répéta :

— Il a dit : *mystérieux et terrible !*

— Ensuite ? fit l'étrangère.

— Ensuite, madame, il nous a déclaré que les médecins de Troyes étaient bons pour soigner les maladies ordinaires, mais qu'il ne connaissaient rien de certaines choses et qu'alors, plutôt que d'avoir l'air d'être ignorants, ils déclaraient une fluxion de poitrine ou une attaque pour nos rouliers, quand c'était un mal inconnu qui les tuait.

— Lui avez-vous parlé du *soustrait* ?

— Oui, madame.

— Et il en a ri.

— Non, madame.

— Alors c'était un sot !

— Ne dites pas cela, madame, car mon mari s'est informé ; le jeune homme était un savant, un vrai savant.

— Qui vous l'a dit ?

— Les médecins de Troyes l'avaient.

— Et il croyait au *soustrait* ?

— A preuve, madame, qu'il m'a dit d'un air qui m'a fait peur.

— S'il y a un *soustrait*, ce n'est pas un esprit ; il a chair et os et je serais heureux de le tenir sous mon canif à découper les morts.

— Moi, madame, je dis *canif*, mais lui se servait d'un autre mot.

— Scalpel, probablement ?

— Madame, c'est bien ça, je m'en souviens parce que ça sonnait comme chapelet.

— Il croyait donc à un assassinat ?

— Il ne s'est pas expliqué plus que ça, mais il nous a bien recommandé de lui écrire de suite, s'il arrivait un accident ; il devait venir aussitôt avec son professeur pour voir enfin ce que tout ça voulait dire et tirer la chose au clair.

— Les autres, là-bas, à Troyes, avaient déjà trop abîmé le cadavre pour pouvoir lui passer une visite à son idée.

— Et quand votre mari est mort, vous avez écrit sans doute à cet étudiant ?

— Oui, madame ; mais le jeune homme avait péri dans le choléra.

— Cependant, moi, madame, j'ai examiné le corps de mon défunt pendant les quatre jours qu'a duré l'attente pour la réponse de ma lettre au jeune homme.

— Avez-vous remarqué quelque chose de particulier ?

— Oui, madame.

Mais la paysanne, en ce moment, fut suffoquée par un sanglot : elle s'arrêta et pleura silencieusement ses souvenirs.

La voyageuse s'impatientait ; elle était très vivement intéressée par l'histoire.

Mais elle n'avait pas l'ombre de pitié pour la pauvre femme ; elle la regardait durement et semblait se dire : aura-t-elle bientôt fini de geindre ?

Comme l'or semblait ne lui rien coûter, elle tira un louis de sa bourse et le tendait à la Champenoise, lui dit :

— Remettez-vous, ma brave femme et prenez ça pour vous consoler.

— Ah ! madame, fit la Champenoise, ce n'est pas mille pièces comme ça qui m'enlèveraient ce que j'ai sur le cœur.

Mais qui connaît le paysan sait que, même chez les meilleurs, l'or exerce une puissance absolue, irrésistible.

La Champenoise serra la pièce dans sa poche, garda sa main gauche dessus, cessa de pleurer et d'une voix rafferme, reprit son dramatique récit.

— Madame, dit-elle, j'en étais à vous dire que le corps avait une marque.

— Où cela ?

— Ici, fit-elle.

Elle montrait sa tempe.

Elle reprit :

— C'était une piqûre d'épingle ; presque rien : à peine si ça se voyait.

— L'avez-vous montrée aux médecins ?

— Pensez que oui.

— Cela ne leur a pas paru important.

— Madame il y avait un malheur que je vais vous dire. Pour lors, mon mari voyant que personne ne couchait plus à la maison et que tout s'en allait à *vau-lau*, le pauvre cher homme se livra à l'eau-de-vie.

— Quand il en avait avalé son saoul il eut dans des rages contre le *soustrait* ; il voulait le prendre et le tuer.

— Un soir, il était plus mauvais encore que d'habitude, il me dit qu'il allait coucher dans la chambre des morts — on l'appelait comme ça depuis les accidents ; — il criait que cette nuit-là il ferait l'affaire au *soustrait*.

— Il s'en alla par la campagne, comme c'était son habitude, et je l'entendais qui battait les champs et qui jurait.

— Je m'endormis comme je finissais toujours par faire, bien désolée, vous pensez, de la tournure de nos affaires.

— Au matin je me lève ; mon homme n'était pas là.

— A dix heures, personne.

— Alors il me vient une sueur froide parce que je pensais à la chambre des morts et je me dis que cette fois-là mon homme avait peut-être voulu y aller attendre le *soustrait* et se battre avec lui.

— Et cela était arrivé.

— Oui, madame. Mon homme était couché tout habillé, son gourdin à la main, il n'était pas du tout défiguré.

— Il n'y avait pas une goutte de sang sur l'oreiller ?

— Pas une goutte ; mais il y avait la petite piqûre à la tempe ; par malheur les médecins ont prétendu que mon mari ayant l'habitude de l'eau-de-vie cela l'avait affaibli, et qu'il était mort glacé pour avoir trop bu.

— Et depuis...

— Madame, personne n'a plus couché là-haut, mais le *soustrait* s'est rejeté sur autre chose.

— Toutes les volailles que j'ai voulu élever il les a saignées au cou.

— Ma chère femme, c'est la fouine ou la belette qui vous les étrangle.

La Champenoise secoua la tête d'un air incrédule.

— Madame, dit-elle, nous sommes des gens de campagne, nous autres, et nous connaissons ces bêtes-là ; les fouines mordent d'une certaine façon, et les volailles qui sont enfermées dans des cages pour engraisser n'ont rien à craindre de ces animaux-là qui sont trop gros pour entrer à travers les barreaux. Croyez-moi, ce n'était pas la fouine.

— Et votre chèvre ? et votre porc ? et vous-même ? pourquoi le *soustrait* vous épargnerait-il ?

— J'ai pensé à ça. Le porc et la chèvre sont de grosses bêtes qui sont malignes en diable. Ça se défend.

— Pour ce qui est de moi, je pense que le *soustrait* a l'instinct que, moi morte, il n'y aurait plus personne ici

et qu'il espère toujours de mon vivant que quelqu'un voudra par vantardise coucher là haut.

La jeune femme jeta au plafond noirci une bouffée de cigare et dit :

— Cette nuit nous saurons à quoi nous en tenir sur le soutrait ?

— Vous resterez !

— Oui, bonne femme.

Et avec un regard et un geste d'autorité sans réplique, elle ordonna :

— Allez préparer la chambre.

La paysanne n'osa pas insister, tant l'étrangère lui imposait ; elle obéit, mais avec désespoir.

— Encore un malheur, fit-elle.

Quand elle fut seule, la jeune femme sortit de son sac de voyage deux pistolets à deux coups qui étaient chargés.

Elle en visita les amorces.

— Je fais peut être une folie ! dit-elle en riant ; celle-ci s'ajoutera à tant d'autres. Il faut que j'aie le cœur net de cette affaire et je ne me pardonnerais jamais d'avoir manqué une pareille aventure ; ma curiosité, si je ne la satisfaisais pas, me tuerait comme un remords.

Puis elle murmura :

— La conviction de cette paysanne devrait me donner à réfléchir.

Mais c'était une femme d'une audace que le danger tentait irrésistiblement et elle dit en riant :

— Je vais bien faire rire Ninette avec l'histoire du soutrait.

La paysanne revint portant un vieux registre, des plumes et de l'encre.

La plume était arrachée à l'aile d'une oie et taillée au couteau.

L'encre était si pâle qu'on voyait bien qu'elle était faite avec de l'eau et le fond de l'encrier délayé.

— Puisque vous ne voulez pas partir, dit l'aubergiste avec un sourire, écrivez votre nom, votre profession, le lieu d'où vous venez et celui où vous allez.

— Il faut que je sois en règle pour la descente de justice quand vous serez morte.

La jeune femme haussa les épaules et inscrivit sur le livre :

Lora Winceška, comtesse de Burnorff, veuve, vingt-quatre ans.

Venant de Moscou et allant à Paris.

Quand elle eut terminé, elle dit à l'aubergiste avec un rire plein de bravoure :

— Votre soutrait a pu tuer des rouliers, mais il n'osera pas s'attaquer à une reine de théâtre, doublée d'une comtesse pour de vrai.

La paysanne ouvrait de grands yeux : elle ne comprit pas bien :

— Madame, dit-elle avec timidité, si c'était un effet de votre bonté, je vous prierais de faire sur le livre une déclaration signée.

— Quelle déclaration ?

— Que vous êtes restée ici malgré tout ce que je vous ai dit :

La jeune femme reprit la plume d'un air railleur et écrivit :

Je déclare que c'est après avoir entendu conter l'histoire des sept morts et du soutrait que j'ai voulu coucher dans cette auberge, malgré l'avis de l'hôtesse.

Lora Winceška, comtesse de Burnorff.

— Êtes-vous contente ? demanda-t-elle.

— Madame, j'ai bien du chagrin ; pour les louis que vous m'avez donnés, j'aimerais mieux que vous partiez, fit la Champenoise.

— Ma chère femme, demain vous m'apporterez au lit, vers huit heures, une tasse de café à la crème et vous serez bien contente en me voyant réveillée en et bonne santé.

— Vous publierez la nouvelle dans le pays et, à Troyes, j'en dirai quelques mots.

— Votre clientèle vous reviendra et même vous aurez des visites d'Anglais qui voudront voir la chambre des morts ou Lora Winceška aura rompu le charme du soutrait.

— Je ferai faire à Paris quelque bruit de cette histoire dans les journaux.

— Ce sera une rentrée dans le monde.

Puis résolument :

— Conduisez-moi.

La champenoise ne souilla plus mot et prit le chandelier.

En ce moment le nain rentrait.

— Ah ! fit Lora, voilà le Baskir.

Elle tenait d'une main son sac et de l'autre ses revolvers.

Elle eut un éclair de prudence :

— Voyez-vous, bonne femme, dit-elle tout haut, ceci est le passe-partout du voyageur.

Elle parlait de ses armes.

— Douze coups à tirer, c'est onze de trop pour tuer son homme.

— Madame, dit gravement la paysanne, on ne tue pas les Soutraits.

Le nain parut prêter aux revolvers une attention que justifiait sans doute l'éclat des garnitures étincelant à la lumière.

Il se mit en poussant des gémissements joyeux à examiner attentivement les armes, la comtesse les eudit vers lui d'un air enjoué.

L'avorton les flaira avec défiance, mais il n'y toucha point.

— On dirait qu'il sait que c'est dangereux ! dit la voyageuse.

— Il devine ce que c'est que la poudre et il ne touchait jamais au fusil de chasse de mon défunt, dit la Champenoise.

— Les hommes manqués, observa Lora, ont des instincts de fauve ; j'ai déjà observé un idiot qui redoutait les armes à feu.

— Allons, guidez-moi et ne tremblez pas comme ça, ma bonne amie.

— Si vous entendez un coup de feu cette nuit, bénissez votre sainte ; le soutrait aura vécu. Vous pourrez venir voir comment il est fait.

III

LA CHAMBRE DES MORTS.

La paysanne monta devant en murmurant des prières en latin.

On arriva dans la chambre sur le seuil de laquelle le nain resta accroupi.

— Il n'entre donc pas, votre gnôme, dit l'étrangère en faisant signe au Baskir.

Celui-ci ne bougeait pas.

La champenoise, en faisant la couverture, répondit à ses finement :

— Vous disiez que ces bouts d'hommes ont de l'instinct : le Baskir ne met jamais les pieds dans la chambre des morts. Ça devrait vous faire craindre, madame.

— Ma foi non.

Et voyant une cheminée :

— Allumez-moi un peu de feu ! dit-elle, cela assainira la chambre.

La Champenoise fit au Baskir un signe en montrant le foyer, et l'avorton dégringola les escaliers ; un instant après il revenait avec une brassée de bois qu'il déposa sur le seuil sans avancer.

— Voyez-vous, fit la paysanne en allant prendre le

bois, il ne ferait pas un pas sur ce plancher quand même on le rouerait de coups.

—Drôle de bonhomme, fit Lora.

Puis, le feu flambant, elle dit en voyant la gaieté que la flamme jetait dans la chambre et en sentant la chaleur :

—Et vous croyez qu'un *soustrait* serait assez mal élevé pour venir troubler le sommeil d'une jolie femme qui tombe de fatigue et qui se sent tout heureuse d'avoir bon lit, bon feu et bon estomac ?

—Je n'en crois rien, moi. Bonne nuit, ma bonne femme.

La paysanne s'en alla et Lora ferma sa porte à clef. Elle entendit la Champenoise marmoter des litanies en descendant.

Elle se regarda dans un grand miroir :

Lora cependant venait sans doute d'évoquer quelque souvenir lourd à porter, car son front se contracta, elle songea au passé.

Enfin elle murmura : Il est mort victime bien plus d'une vengeance d'autrui que de mon fait.

Après tout, j'ai laissé faire.

Puis redevenant femme et avec toute la légèreté de ces belles filles qui pardonnent tout hors l'ennui et qui justifient tout par l'ennui :

—En définitive, dit-elle, il était insupportable et il m'assommait.

—Je serais morte dans ces neiges !

Elle se dévêtit.

Les vêtements tombaient en pleurant le long du corps et elle apparut merveilleusement belle ; son pied qu'elle avançait vers le foyer, était adorable.

—J'ai deux millions, dit-elle, j'ai le projet du baron en perspective et cinquante et peut-être cent millions à recueillir...

—Il faudra, paraît-il, payer de cadavres la route de la fortune ; mais c'est le sort des hommes de mourir pour les jolies femmes.

—J'ai la jeunesse, la beauté, l'audace, le diable au corps...

Mais elle s'arrêta brusquement dans l'essor de ses pensées brillantes.

—Et dire, murmura-t-elle, que je n'ai jamais aimé personne que cette folle de Ninette.

Elle se prit à rire :

—Quand je serai grande duchesse, princesse ou reine — peut-être avec cent millions — il faudra pourtant qu'un homme trouve le moyen de se faire adorer par moi, afin que je sache ce que c'est que d'être jalouse, battue, malheureuse et trompée par un de ces imbéciles à deux pattes que j'ai tant méprisés et que je méprise plus que jamais.

Et elle se coucha avec la grâce d'une panthère se reposant sous un palmier.

Certes la comtesse était brave.

Certes ce n'était pas un esprit faible et l'on verra plus tard que cette tête et ce cœur de femme ne connaissaient aucun préjugé ; les histoires de *soustrait* étaient pour Lora rengaines de vieille femme.

Mais il y avait dans la rapsodie de la Champenoise des faits patents, tangibles ; des faits qui s'imposaient à la réflexion et qui semblaient peu explicables.

Or, il s'était produit dans l'esprit de la jeune femme un phénomène psychologique assez fréquent, que nous allons étudier, car il explique l'insouciance, la légèreté avec laquelle elle venait d'agir.

Lorsque l'on vous narre un fait, pour peu que la chose paraisse invraisemblable, l'on étudie les points par où le récit pêche, et l'on est enchanté de les avoir découverts pour nier toute la chose, ou du moins pour la tenir comme douteuse, et ne méritant pas créance.

La comtesse, assez étourdiment, s'était laissée aller à cette pente.

Le *soustrait* lui avait paru ridicule et avait fait tort aux sept morts étonnantes qui s'étaient succédées dans la chambre.

La comtesse riait du *soustrait*, le *soustrait* était une légende absurde ; elle voulait braver le *soustrait*, elle aurait eu honte de reculer devant ce *soustrait* imaginaire.

Ah ! si la paysanne avait dit tout simplement à la jeune femme :

—Madame, il y a eu sept morts mystérieuses et inexplicables ici ; je ne vous conseille pas de coucher sous mon toit ; j'ignore comment le drame se passe, mais le drame est vrai, terrible et je ne me charge pas de vous en donner le mot.

Si la Champenoise eût ainsi parlé sans faire intervenir son *soustrait*, la comtesse s'en serait allée probablement.

Par malheur, la Champenoise avait montré de la superstition, et la comtesse, qui avait la coquetterie de la vaillance et qui tenait par-dessus tout à rester en face d'elle-même et des autres, l'audacieuse créature qu'elle était, la comtesse, disons-nous, était demeurée par orgueil.

Mais il advint — ce qui est fréquent — que, dans le lit, la fatigue se dissipa comme par enchantement avec le délassement du corps.

Une journée de cahotement produit une exacerbation des nerfs qui se traduit d'abord par de la lourdeur et un apparent besoin de sommeil ; mais, surtout quand l'on a pris du café avant de s'étendre dans le lit, la surexcitation reprend le dessus et vous demeurez éveillé alors que vous comptiez dormir à poings fermés.

Lora s'étonna de ne point fermer les yeux ; elle en prit facilement son parti.

Dans l'âtre, le feu pétillait ; la chandelle éclairait honnêtement la chambre des morts qui avait l'aspect le plus rassurant,

Rien, absolument rien, de lugubre.

Et pourtant, quand Lora, faute de livre, eut laissé errer sa pensée, elle songea qu'elle venait de s'embarquer dans une affaire qui pourrait devenir extrêmement grave.

Elle songea à ces sept morts.

—Décidément, pensait-elle, cette histoire est pleine d'absurdités : mais il y a quelque chose : je me suis laissée entraîner par mon mépris pour le *soustrait* à nier le danger réel.

Le hasard ne fait pas périr sept personnes dans la même chambre.

—Et puis il y a le petit étudiant : ce garçon a soupçonné quelque chose.

Lora venait très rapidement d'admettre que les morts n'étaient point naturelles.

—Il y a eu meurtres ! se dit-elle ; c'est incontestable ; je le nierais que je ferais comme les enfants qui se cachent sous le tablier de leur mère quand ils ont peur et qui croient conjurer le danger en ne le voyant plus.

Et elle répéta :

—Il y a eu meurtres !

Elle jeta sur ses pistolets un regard complaisant et se prit à sourire :

—J'ai de quoi parler à des bandits ! dit-elle. Je puis soutenir un siège.

Mais le péril ne lui paraissait pas devoir se présenter sous la forme de brigands.

—S'il y a eu assassinat, pensa-t-elle, ce ne peut être pour le mobile ordinaire : le vol !

—On n'a pas volé les morts, la femme me l'a affirmé.

Aussitôt une pensée lui vint :

—Cette femme est-elle sincère et m'a-t-elle bien tout dit.

Lora savait la vie.

Examen fait, elle porta son jugement sur l'aubergiste :
— Elle n'a pas menti d'une lettre ! se déclara-t-elle à elle-même.

L'imagination va vite.

Lora sentit que la probabilité du danger grandissait rapidement.

A sa place d'autres se seraient levées, auraient appelé et auraient dit :

— Vite, attellez ! je pars.

Lora était vaillante et tenace avec ardeur, une fois engagée.

Une faiblesse, même à l'état de suggestion sourde des cordes inférieures de l'âme, une lâcheté si petite qu'elle fût, ne se produisit jamais en elle, sans qu'elle s'en indignât. Lora ne songea pas une seconde à partir.

Seulement elle fit ce que d'autres n'auraient pas voulu faire.

Très rapidement elle souffla sa bougie et elle se trouva dans l'obscurité tandis que l'autre côté de la chambre se trouva parfaitement éclairé par le feu.

Elle murmura :

— Je verrai venir et on me verra moins.

Une poltronne eût tenu à conserver la lumière allumée.

Lora sentait déjà vaguement qu'une lutte aurait lieu et qu'elle aurait à combattre, pour sortir vivante de cette chambre. Lora songeait à s'assurer des avantages et calculait le jeu à jouer.

Cependant, plus elle avançait dans ses réflexions, moins elle admettait qu'elle pût avoir à repousser une attaque ordinaire d'hommes armés venant pour un assassinat.

Elle pensait toujours au jeune étudiant, qui lui paraissait l'homme sérieux de l'enquête médicale ; elle méditait sur ses paroles.

— Plus je creuse le problème, songeait-elle, plus il paraît insoluble.

“ Pourquoi ces meurtres ?

“ Il n'y aurait qu'un monomane qui tuerait pour tuer ; mais cette monomanie se serait trahie quelque jour, et cette femme qu'ont ruinée ces morts, aurait eu assez d'indications pour trouver ce fou acharné aux assassinations inutiles.

“ Cependant le jeune homme a parlé d'un *soustrait* en chair et en os.

“ Cela n'annonce-t-il pas sa croyance à la personnalité d'un meurtrier.

“ Mais le sang !

“ Car si le meurtrier ne répand pas le sang, l'étouffement, l'empoisonnement, le foudroiement, même par l'acide prussique ou autre substance, laissent des traces et l'on aurait découvert le genre de mort.

“ Ce n'est pas cela.

“ Et puis ces gens qui devaient avoir de la défiance, sont tous surpris dans le sommeil, car ils ne se défendent pas.

Cette réflexion de Lora embrouillait encore le fil enchevêtré qu'elle cherchait à démêler ; plus elle retournait ce problème, plus elle le trouvait insoluble et redoutable.

Un moment elle crut avoir trouvé :

— Ah ! j'y suis ! fit-elle.

“ C'est une araignée.

Mais aussitôt elle comprit l'absurdité de cette idée.

— Je divague, dit-elle. Il faudrait une araignée grosse comme un tigre pour sucer le sang d'un homme, et s'il y avait hémorrhagie, l'on aurait vu les draps rouges.

Elle était à bout de conjectures, mais à toutes ces analyses elle avait conquis une conviction, celle d'une menace de mort planant sur sa tête et d'autant plus effrayante que le mystère demeurait insondable.

Alors Lora dit tout haut :

— Il y aura bataille entre moi et ce sphynx impénétrable : prenons nos précautions.

Elle ralluma la chandelle, sauta en bas du lit, puis, le pistolet à la main, elle inspecta la chambre avec une perspicace et minutieuse attention.

Le lit, la cheminée, la plaque de l'âtre, l'armoire, les serrures, les estampes, tout enfin fut sondé et elle ne trouva rien.

La cheminée, comme toutes celles des campagnes, était très large d'abord, mais elle rétrécissait brusquement et un corps gros comme la cuisse n'y aurait pu passer.

Néanmoins Lora éteignit le feu sous les cendres et ferma de son devant la cheminée qui, de plus, fut barricadée de deux ou trois chaises empilées.

Lora savait bien que c'était là un très faible obstacle ; mais les chaises en se renversant auraient fait un infernal tapage.

C'est tout ce qu'elle en attendait.

A la porte elle prit la même précaution, elle ne voulait qu'être avertie.

Sur l'appui de la fenêtre, elle posa le fauteuil dont les pieds de devant — car il était large — furent à peine posés sur deux pids de chaise.

Lora improvisait là un trébuchet.

L'intrépide jeune femme consulta sa montre ; il était minuit un quart.

— A six heures du matin, se dit-elle, le jour ne sera pas bien loin ; je pourrai m'endormir, mais d'ici là je veillerai.

Elle jeta un coup d'œil sur le petit terrain de lutte qu'elle venait de préparer, elle plaça ses cartouches sur la table de nuit, revérita encore ses pistolets et souffla la chandelle.

Elle était dans un état fébrile.

Pour elle, le combat commençait déjà avec son invisible ennemi : elle avait comme un pressentiment que de ce côté les hostilités étaient engagées déjà et qu'elle était épiée.

Car elle ne doutait pas de l'existence d'un être vivant, pensant et voulant, dont toutes les facultés étaient tendues vers elle ; la conviction lui venait de plus en plus forte et intense.

Elle possédait éminemment développé ce sixième sens trop délicat pour être analysé, mais qu'on pourrait définir *le flair de l'esprit*.

Elle sentait l'approche de son adversaire, et le devinant armé d'un pouvoir occulte, de moyens d'action inconnus. Cependant la peur n'avait sur elle aucune prise ; la passion de la curiosité, le démon de la bataille, le feu concentré des attentes où la vie est en jeu et où ce jeu vous enivre : la fièvre, enfin, faisait désirer ardemment à cette singulière créature que le monstre inconnu parût pour qu'elle pût le briser sous ses balles.

Tout à coup, elle entendit un léger bruit, grattement imperceptible.

Elle retint son haleine, se souleva, s'accroupit sur son lit, se rasa comme une panthère prête à bondir, et, s'armant avec une légèreté de main inouïe de ses deux pistolets, elle guetta l'apparition.

Mais le bruit grandit peu à peu ; on eût dit que le silence enhardissait ceux qui produisaient ce petit grattement qu'elle reconnut être celui des souris dans le plafond et sous le plancher.

Elle posa avec dépit ses armes sur la table de nuit, en disant :

— Suis-je assez sotte. Il ne viendra personne et je suis folle avec les chimères que je me forge.

Mais le pressentiment sérieux qui s'était emparé d'elle la tenait sous une étreinte de fer ; elle ne prenait pas cette quiétude qui vous saisit après l'alarme vaine.

Au bout de quelques instants elle entendit un nouveau bruit.

Elle perçut très distinctement la sensation dont est frappé

pée l'ouïe quand un pied nu, s'appuyant sur des marches de bois, les fait gémir sourdement.

Bientôt le pas s'arrêta et un frôlement d'étoffes contre la porte apprit à Lora que l'on écoutait; elle s'était armée.

Pendant dix minutes la personne qui était là ne fit aucun mouvement.

Il vint à Lora l'idée d'interpeller et de provoquer ce quelqu'un; mais elle résista à cette tentation; elle pensa qu'il était préférable de laisser croire à son sommeil.

Qui était là ?

— Madame! dit la voix de la Champenoise étranglée par la peur: madame, est-il venu! Etes-vous là ?

La comtesse devina que la malheureuse avait dû faire un puissant effort de volonté pour se hasarder ainsi; mais elle ne lui en sut aucun gré.

— Eloignez-vous! dit-elle d'une voix brève et impérative; et ne revenez pas avant demain, je ne cours aucun risque.

La pauvre femme s'éloigna en marmottant toujours ses litanies à Notre-Dame-de-bon-Secours et son pas se perdit dans les couloirs; tout retomba dans le silence.

Un soupçon était venu à la comtesse, mais aussitôt, repoussé.

La paysanne ne pouvait être envoyée en espionnage par l'assassin.

Lora sentait dans la vieille femme un secours et une alliée.

Il était une heure du matin...

La comtesse dont l'oreille était toujours tendue, entendit quelque chose, comme une branche sèche, craquer dehors: elle se leva et vint sur la pointe du pied regarder par la fenêtre dans le cimetière.

Une forme indéfinissable et fugitive disparaissait furtivement et se blotissait derrière une fosse formant *tumulus*.

Ce fut une révélation.

— Voilà l'ennemi! se dit-elle.

Et elle chercha à se rendre compte de ce qu'elle avait entrevu.

Mais c'était impossible.

Cette fuite avait été si prompte que l'œil avait été à peine frappé par une masse informe bondissant et s'abatant derrière le tombeau.

Plus un mouvement.

Il restait à la comtesse cette vague impression que son adversaire était un animal et non un homme.

Il était là, sûrement il était là; car son dos débordait le *tumulus* et le prolongeait; il n'y avait pas à s'y tromper.

Les sept tombes des morts de l'auberge avaient été placées sur la même ligne et au même endroit; celle qui abritait le monstre s'allongeait de ce dos voûté.

— Enfin! murmura Lora, *le voilà!*

Plus de doutes, plus d'hésitations, c'était lui, et c'était quelque chose de monstrueux.

Lora jugea qu'elle devait rester debout derrière les chaises et qu'elle verrait sans doute son adversaire ramper et grimper à une treille qui se trouvait appuyée, au mur et qui montait du reste presque jusqu'au toit.

Mais une demi-heure se passa sans que rien ne bougeât.

— Me verrait-il? se dit-elle.

Elle se retira aussitôt; mais elle imagina une ruse qui dénotait chez elle les instincts d'une race de chasseurs.

Elle ôta d'abord la petite barricade qu'elle avait construite, puis elle plaça une chaise contre un vieux bahut haut d'un mètre cinquante environ et qui servait à garder le bois; elle se hissa dessus et s'installa commodément.

Elle ne quitta plus la fenêtre des yeux et une heure se passa.

Déjà elle commençait à désespérer quand tout à coup

une tête hideuse se dessina à la fenêtre, entre les barreaux des châssis.

C'était celle du Baskir!

La monstrueuse créature dirigea son regard vers le lit; la chambre parut s'illuminer d'éclairs; les deux prunelles du nain avaient des flamboiements d'escarboucles.

Qu'on s'imagine deux yeux de loups phosphorescents la nuit, derrière les broussailles et dardés sur une proie; en poussant au centuple la puissance de rayonnement de ces deux charbons incandescents, de ces *braises* de la fauve, comme disent si bien les paysans, l'on aura une idée de l'éclat magnétique qui s'échappait en ondes étincelantes des orbites extraordinairement dilatées du Baskir.

La comtesse suivant les émissions de lumière qui allaient frapper le lit, comme on peut suivre les rayons de soleil qui tamise quelque fissure de volet mal joint, elle comprit le pouvoir de fascination du nain.

Celui-ci avait-il conscience de ce pouvoir et cherchait-il à l'exercer ?

Il eût été difficile de le dire; mais il resta ainsi accroché au rebord de la fenêtre pendant plus de dix minutes; puis, grâce à quelque procédé ingénieux, les deux battants s'ouvrirent — les chaises avaient été retirées, nous l'avons dit — il sauta dans la chambre avec la légèreté d'un chat.

Alors, en toute sécurité, sûr de son fait, il s'avança vers le lit, les bras étendus, comme un magnétiseur accumulant le fluide sur le sujet de ses expériences.

Il marcha lentement sur la pointe du pied, jusqu'à ce qu'il fut à deux pas.

Son attention était tendue avec tant de force vers son but, toutes ses facultés étaient si énergiquement concentrées sur le point où il supposait trouver sa victime, qu'il n'entendit pas Lora descendre du bahut avec une prestesse féline et se glisser vers la fenêtre.

Elle la ferma brusquement et se tint debout, ses pistolets en main.

Le nain se retourna et bondit avec un rugissement de fauve, mais la vue des pistolets l'arrêta dans son élan.

La Champenoise l'avait dit: il avait défiance de la poudre et des armes à feu.

Il demeura un instant accroupi, prêt à l'attaque, les muscles de la face horriblement contractés et suant une sueur âcre qui, comme celle de certains animaux, répandait une insupportable odeur de rance.

Lora, impassible, le tenait toujours en joue et il ne bronchait pas.

Son œil foudroyait la comtesse; mais celle-ci ne baissait pas la paupière dans cette lutte d'intimidation, et du choc de ces deux regards, il jaillissait des gerbes d'étincelles; Lora déploya une volonté surhumaine, car le monstre fasciné, lassé, vaincu, finit par baisser la tête et gémit ces petits glapissements qu'elle avait déjà entendus.

Alors, bravement, elle vint à lui, le saisit d'une main virile et le jeta sur le lit comme un paquet.

Il se blottit sous l'édredon avec des gestes de singe.

Elle alluma la chandelle et comme elle avait pesé de sa main le Baskir et le jugeait peu robuste, elle mit tranquillement ses pistolets dans son sac, puis dit tout haut en riant :

— Voilà pourtant ce que c'est qu'un vampire! dévisageons un peu celui-là.

Dans ce cœur intrépide pas de crainte niaise, pas de terreur vaine.

Elle avait vaincu le Baskir, jugé le nain, toisé le vampire, jaugeé ce qu'il pouvait cuber de force; elle le dédaignait et ne lui faisait même plus l'honneur de le croire redoutable pour elle; d'un soufflet elle l'eût terrassé.

Que pouvait-il dès lors ?

Rien.

Certes s'il y eût jamais au monde une étrange situa-

tion, ce fut celle-là.

D'une part, une jeune femme intrépide et belle comme Diane Chasseresse; de l'autre, un monstre comme il semblerait impossible que l'humanité puisse en produire.

Nous l'avons dit: la curiosité de la comtesse était développée au-delà de toute expression; un problème se posait devant elle plus irritant encore cette fois que quelques instants auparavant, alors que le champ des conjectures était plus vaste et qu'il y avait plus de marge aux suppositions les plus hasardées.

Mais c'était, comme le sphinx antique, un muet qui dévorait sans parler.

La comtesse ne désespéra pas cependant de deviner cette énigme.

Et Douée de facultés brillantes, Lora avait par dessus tout des qualités de sagacité et de pénétration qui devaient la servir dans cette circonstance, en même temps que la bizarrerie de son caractère et la fougue de son imagination lui inspiraient subitement une idée à la fois fantasque et terrible.

Elle commença par l'examen du Baskir.

Celui-ci, blotti sous l'édredon, avait fourré sa tête sous la couverture avec l'instinct de la brute; quand il sentit que la jeune femme écartait le duvet, il se cramponna à l'étoffe.

La comtesse le saisit, le mit debout et lui prenant hardiment le front, elle le força à lever la tête.

Le Baskir poussa des cris plaintifs, mais ne se débattit point.

Lora regarda longtemps cet être informe et elle se convainquit encore une fois que, comme force physique, cet avorton n'était moins que rien.

Elle le transporta du lit sur la table, sans qu'il fit la moindre opposition et examina la structure de son corps, comme aurait fait un médecin.

Le nain, qui d'abord frémissait, avait fini par oublier sa peur et deux ou trois fois il hasarda sur la jeune femme un regard qui fut accueilli par un sourire.

La comtesse poursuivit son plan, en femme qu'aucune répulsion ne saurait arrêter. Elle rassura, caressa le Baskir. Celui-ci d'abord prit doucement la main de Lora et la mit contre ses lèvres en gémissant joyeusement; puis bientôt roula au bas de la table et se coucha à ses pieds.

Elle eut une exclamation de surprise et de triomphe, et murmura:

— Serait-ce donc possible! Réussirai-je dans cette tentative?

Elle tira de son sac de voyage une sorte de pelisse — chaise de cachemire arrangé pour le voyage et qui était d'une finesse et d'un éclat rares; — elle en enveloppa le Baskir et lui fit signe de rester assis sur une chaise: il obéit.

Elle ralluma les braises du foyer, et fit flamber joyeusement le feu.

Il semblait qu'une révolution rapide se fût faite chez le nain.

Il avait pour la comtesse des regards francs, limpides, tendres, humides comme celui du chien soumis à son maître.

Il se dodelinait sur sa chaise et, s'enveloppant avec délices dans la pelisse, trépanait de plaisir quand Lora lui jetait un sourire et un mot caressant.

Chez la jeune femme aucune haine contre cet être immonde.

Maintenant qu'elle avait conçu un espoir singulier, elle ne voyait plus dans le Baskir qu'une force à maîtriser et à diriger.

— Avoir à soi cet instrument de meurtre, murmura-t-elle, et le faire fonctionner à son gré, ce serait tenir en sa main les vies les plus précieuses et en disposer au meilleur de ses intérêts.

Elle se rendait compte à cette heure des morts constatés sans que l'on pût en deviner la cause.

Le pouvoir magnétique du vampire était immense; tous les médecins qui ont étudié les vampires si nombreux en Asie et en Serbie, en Herzégovine et en Valachie, ont constaté qu'ils avaient le pouvoir effrayant de plonger leur victime en catalepsie. Quelques races d'animaux et quelques hommes ont ce rare privilège d'échapper à la fascination.

D'autre part, la piqûre imperceptible faite à la tempe ne laisse qu'une trace insaisissable.

Nous donnons plus loin, du reste, le curieux récit fait par Mérimée, un académicien, un de nos écrivains les plus autorisés sur une scène de vampirisme à laquelle il a assisté.

La comtesse envisagea sous toutes ces faces son terrible projet.

— Avec un vampire comme celui-là, tout obstacle représenté par un homme, tombe sans danger pour moi.

— Qu'ai-je à craindre?

— On découvre le crime... suis-je responsable d'un maniaque dont j'ignorais la folie et peut-on m'en rendre solidaire?

— Mais que de chances pour que jamais personne ne se doute de rien.

Elle se chauffait et tisonnait; le nain quitta sa chaise, vint s'arranger comme un chien sur le bout des bottines, et il plaça voluptueusement son museau de chauve-souris sur le bas de la robe.

Elle le flatta de la main et se dit avec une joie vive:

— Il est à moi et dès lors l'héritage est à moi.

Elle disait cela à voix extrêmement basse, en langue slave, et d'un ton très ferme.

Pas l'ombre d'émotion, ni d'hésitation; la voix d'un sang ne parlait pas en elle.

De temps à autre le nain implorait un regard et une caresse qu'elle lui donnait, tout en creusant son idée.

— Demain, dit-elle, j'emmène mon précieux monstre avec moi.

— Je ne dirai mon secret à personne au monde pas même à Ninette.

— Le difficile sera de garder le vampire et de l'empêcher de commettre des crimes inutiles; mais j'ai cette idée qu'en lui donnant chaque jour à boire autant de sang qu'il en voudra, il ne tuera plus personne.

— Au besoin je puis l'enfermer dans mon hôtel au fond d'une cage en fer.

— Je verrai...

Elle songea encore pendant quelques instants, puis elle se dit:

— Tentons donc une expérience et voyons jusqu'où va mon pouvoir sur le monstre. Je vais faire semblant de dormir. Elle se coucha et fit placer le nain comme un carlin sur la descente du lit.

Pendant une heure au moins, sans un mouvement, sans un souffle qui attestait la vie, elle attendit une tentative du Baskir.

Celui-ci ne bougea pas.

Le jour vint.

Alors la comtesse entendit un pas précipité dans l'escalier.

C'était la champenoise.

— Madame! dit-elle haletante. Madame! êtes-vous là? Dormez-vous?

— Ma bonne femme, dit la comtesse, vous pouvez entrer; la porte est ouverte.

Lora en effet avait enlevé toutes les barricades devenues inutiles.

La paysanne pénétra dans la chambre et vit avec une surprise joyeuse la jeune femme saine et sauve dans son lit.

Seigneur Dieu! s'écria la paysanne, voilà le charme, rompu et le soustrait parti.

Elle tomba à genoux et se mit à prier avec une fervente touchante.

La paysanne se releva transformée, rayonnante ; un éclair pâle passa dans ses yeux blancs et elle embrassa avec ferveur les mains de la comtesse.

— Ma chère dame, dit-elle, comment avez-vous fait ? C'est un miracle.

La comtesse chercha des yeux le nain, mais il avait disparu.

— Votre *souhait*, ma pauvre femme, est une fable, un conte absurde.

— Ce sont les médecins de Troyes qui ont raison et les morts ont eu des attaques : ils sont allés naturellement de vie à trépas.

— Madame, ne le croyez pas.

— Et moi je veux que vous ajoutiez une foi aveugle à ce que vous dis ! ordonna Lora avec une autorité qui fit ployer en deux la paysanne et s'imposa à son entêtement.

Lora continua :

— Je vais dormir jusqu'à dix heures ; vous me préparerez à déjeuner. Allez ! ma brave femme, et ne craignez plus rien.

La Champenoise s'en alla.

La comtesse se leva, chercha partout le nain, ne le vit pas et conjectura qu'il s'était enfui dans la maison.

Elle ferma sa porte à clef et se recoucha en disant :

— Dormons !

Elle pensait n'avoir absolument rien à craindre du nain, tout étant clos.

Elle eut un lourd sommeil...

En s'éveillant la première chose dont elle s'aperçut ce fut de la présence du Baskir, couché inoffensif sur le pied du lit...

Elle eut un léger frisson.

Le Baskir était rentré comment ?

Elle n'aurait pu le dire.

Mais il était heureux, pelotonné, faisant entendre un grognement de plaisir et semblant saluer le réveil de la jeune femme qui, dès lors, bannit toute crainte au sujet du vampire.

Eile se leva.

Il va sans dire que pour elle, le nain n'était pas un homme un chien ne l'eût pas gênée ; lui de même.

Elle se vêtit comme s'il n'eût pas été là.

Le Baskir se mit à rôder autour d'elle et il s'amusa à jouer avec les jupes traînantes, avec les pièces du nécessaire de voyage et les longues tresses noires et soyeuses de la comtesse.

Celle-ci riait des excentricités et des folies du Baskir dompté.

— Décidément, dit-elle, c'est jouer de bonheur ; non seulement j'ai un vampire à moi, un vampire sérieux dans le genre de ceux du moyen âge ; mais de plus ce monstre est badin, drôle et amusant.

Elle examina sa toilette et descendit dans la salle du rez-de-chaussée pour déjeuner.

IV

MARCHÉ

La vieille femme avait fait de prodigieux efforts pour donner à la comtesse un repas sortable ; elle y avait presque réussi.

Lora se mit à table et fit signe au Baskir de s'asseoir devant elle.

Lorsque la Champenoise vit le nain, déjà familiarisé, se placer devant la comtesse, elle leva ses pincettes.

— Laissez-le, dit Lora. Il s'est attaché à moi et cela me fait plaisir.

— Mais, madame, ça va tout salir.

— N'importe ! fit Lora.

Elle servit le monstre.

Il grignotta comme eut fait un signe, mais plus proprement qu'on ne l'aurait cru.

Lora avait à traiter avec la paysanne d'une affaire.

— Ma chère femme, lui dit-elle, vous êtes de ce pays ; cela se voit à l'accent ; mais votre village est-il dans les environs ?

— Non, madame. Je suis de l'autre côté du département, d'un petit pays perdu et qui n'a pas vingt feux, un hameau.

— Aimeriez-vous à retourner par là ?

— Madame, je n'ai pas de ressources ; mais si le bon Dieu me faisait la grâce de m'envoyer des secours, je serai bien heureuse de quitter d'ici.

— Combien vaut cette maison ?

— Oh ! rien de rien, madame. Qu'est-ce qui achèterait une auberge maudite où personne ne veut coucher.

— Moi ! dit la comtesse.

— Sainte Vierge ! et pourquoi faire ?

— Vous n'avez pas à vous occuper de mes intentions ; vendez-moi seulement la maison.

La paysanne crut comprendre que la comtesse voulait lui faire du bien et voiler un don sous un achat.

— Voyons, dit Lora, cinq mille francs serait-ce suffisamment payé ?

— Oh ! madame, c'est dix fois trop.

— Je vous donne cinq mille francs.

— Et l'acte, madame ?

— Inutile. Il est entendu seulement que j'ai le droit d'agir absolument en propriétaire et que vous irez habiter le petit hameau où vous êtes née.

— Madame, vous ferez ce que vous voudrez, dit la Champenoise à laquelle il revint con me une bouffée de jeunesse, je vous obéirai en tout.

— Comme première condition, je pose un silence absolu sur moi.

— Je ne soufflerai mot de vous à âme qui vive, madame la comtesse.

— Ensuite j'emène le Baskir.

La paysanne fut profondément étonnée.

— Ce nain me plaît ! fit Lora. Je lui ferai un sort heureux.

— Madame pourra le dresser à servir comme un domestique ; car pour être bête, il ne l'est pas ! dit la paysanne, ravie d'être débarrassée de cette charge.

— Imaginez-vous, madame, qu'il est très obéissant et que l'on en fait tout ce qu'on veut ; mais pourtant il ne faut pas le battre.

— Je ne l'ai jamais frappé et il m'aimait bien, je vous assure, tandis qu'il détestait mon mari qui le rossait.

— Ah ! ah ! fit la comtesse, que ce détail parut intéresser vivement.

Et elle regarda le nain qui avait de la sauce jusqu'aux oreilles et qui couvrait Lora d'un regard gros de reconnaissance.

La jeune femme avait fini de déjeuner ; elle prit son café en fumant un cigare et continua à dicter ses conditions à la Champenoise qui croyait rêver.

— Je tiens essentiellement, dit Lora, insistant sur ce point, à ce que l'on ne sache jamais que je suis passée par ici : vous devez être discrète.

— Depuis si longtemps que je suis seule, madame la comtesse, fit la paysanne, j'ai appris à me taire ; je vous fais serment sur la croix qu'après ce que vous faites pour moi, jamais je ne manquerai à des engagements pris avec vous.

— Et vous ferez bien ! dit d'un air sec la jeune femme ; j'aurai soin de vous : mais malheur à vous à la première indiscrétion.

Puis lui indiquant le registre :

— brûlez ceci ! dit-elle.

Ce registre pour la Champenoise était quelque chose de solennel ; elle le plaçait après l'Evangile et le Code.

Le brigadier de gendarmerie l'avait consacré en y mettant son paraphe.

— Madame, vous savez, dit la Champenoise, que c'es

timbré ces registres et que le commissaire de Troyes a signé dessus.

— Au teu, dit impérativement Lora.

La vieille obéit en tremblant.

— Vous avez vu, reprit la comtesse, le cheval qui est à l'écurie et la voiture aussi ?

— Oui, madame.

Bête et voiture m'ont coûté douze cents francs, cela vaut bien cinquante louis et je ne puis avoir été volée de deux cents francs, car on prétend que j'ai profité d'une bonne occasion : je vous donne bête et cabriolet.

— En les vendant vous pourrez acheter deux vaches et avec le prix de la maison, vous aurez de la terre pour les nourrir largement.

— Madame, c'est le paradis pour mes vieux jours que vous me donnez.

Puis songeant tout à coup :

— Comment faire, madame pour expliquer que je suis devenue à mon aise.

— L'on n'a jamais compté avec vous, vous n'avez pas d'explication à donner. toutefois vous pouvez dire qu'à la mort de votre mari vous aviez de l'argent de côté et que vous avez gagné quelque chose avec les rouliers, ce qui, avec de l'économie, a produit votre capital. En outre, vous n'avez pas une grande fortune, ma pauvre femme. et l'on vous croira sans peine, si vous savez geindre à propos et dire que la mort de votre homme vous a ruinée, en ce sens, que vous auriez gagné bien plus s'il avait vécu par bonheur.

La vieille admirait la facilité avec laquelle la comtesse trouvait des expédients. les paysans, sans décision, sans imagination, sont toujours émerveillés devant un esprit débrouilleur et prompt.

Lora reprit :

— Vous partez avec moi.

— Tout de suite, madame ?

— A l'instant.

— Et où m'emmenez-vous ?

— A Troyes. De là vous irez chez vous sur-le champ sans parler à âme qui vive.

— Et la maison ?

— Laissez-la telle qu'elle est ; si quelqu'un veut vous succéder, louez-la.

— Mon Dieu, madame vous me comblez.

Lora joua l'humanité, la philanthropie, et dit avec onction.

— Ma bonne femme j'ai quelque fortune et je l'emploie au bien.

— Cette nuit Dieu, par un miracle, m'a sauvée d'un grave danger : vous pensiez vrai, il y a de la sorcellerie en cette affaire.

— Où j'ai échappé un autre péril, il ne faut pas qu'un jour ou l'autre les crimes d'autrefois se renouvellent.

— Laissez-moi faire.

— Vous êtes une sainte femme, fit la paysanne en joignant les mains.

Puis l'intérêt reprit immédiatement le dessus et elle demanda :

— Comment ferais-je pour mes hardes et pour mes meubles ?

— Le cabriolet est grand ; les hardes, les matelas, les couvertures tiendront derrière ; quant aux meubles, avec cinq cents francs vous en aurez de plus beaux et j'ajoute la somme à ce que j'ai promis.

A ces arguments pas de réplique.

La Champenoise était en extase.

— Allons, fit la comtesse, envoyez le nain atteler la voiture et chargez avec lui ce que vous avez de meilleur ; mais pas de meubles !

Sans mot dire la paysanne emmena le Baskir qui, avant d'obéir, regarda la comtesse comme pour la consulter.

— Oh ! oh ! murmura Lora, voilà qui est on ne peut

mieux ; mon nain sent déjà qu'il est devenu ma propriété. " Décidément j'ai gagné cette nuit un *quine* à la loterie du hasard.

La comtesse caressa ses projets immenses et criminels jusqu'à ce que la Champenoise vint, tremblante d'émotion, lui dire :

— Madame, c'est prêt.

— Eh bien, dit Lora, partons.

Et poussant la vieille dehors :

— Venez ! dit-elle.

Déjà le Baskir était juché sur les matelas, derrière la voiture.

— Il a peur de ne pas partir ! dit la Champenoise ; il s'est pris d'une belle amitié pour vous.

— Tant mieux ! fit la comtesse.

Elle fit monter la paysanne, prit les rênes et fouetta son cheval.

La comtesse parvint à Troyes et conduisit la Champenoise hors la ville dans la direction que la vieille femme devait suivre pour gagner son village natal.

— Faites au moins six lieues, dit-elle : couchez dans un petit village et silence.

La vieille baisa la main de Lora en souriant, ayant réalisé le rêve de toute sa vie : revoir son hameau, y attendre la mort dans une petite maison à elle avec deux vaches à l'écurie !

Le crime prend parfois toutes les apparences de la Providence.

Tout à coup la paysanne revint sur ses pas :

— Ah mon Dieu ! fit-elle.

— Qu'est-ce donc ? fit Lora.

— Et le louis ?

— Quel louis ?

— Celui que le Baskir a enterré !

— C'est trop fort, s'écria la jeune femme, vous gagnez en un jour plus de huit mille francs, l'aisance, le bonheur, et vous regrettez un louis qui n'est pas à vous !

— Madame, il sera perdu ! fit la paysanne avec un désespoir comique.

Lora s'emporta :

— Partez, dit-elle, et que jamais vous ne reparaissez dans les environs de l'auberge pour chercher ce louis ; sinon malheur à vous. Et sur votre vie, taisez-vous."

La comtesse s'en alla d'un pas rapide.

La paysanne remonta tristement en voiture et elle eut plus de regret du louis perdu que du bien gagné si vite.

Oh ! paysans !...

Quant à la comtesse, avec le Baskir, elle rentra dans Troyes et se dirigea vers l'hôtel des Trois-Couronnes.

PREMIÈRE PARTIE

L'HERITAGE MORTEL

I

LA REINE DES BOHÉMIENS

Quelques mois plus tard, une scène étrange et pittoresque se déroulait dans un des sites les plus sombres de la forêt de Fontainebleau.

Un peu avant la nuit tombante, par toutes les routes et les chemins, des bandes de bohémiens s'engageaient sous bois, venant de tous côtés, abordant par cent voies diverses l'immense forêt qui a trente lieues de tour. Les familles de ces gitanos n'attirèrent point l'attention des gardes, éparpillées qu'elles étaient sur un vaste périmètre.

tre ; mais toutes convergeaient sur un seul point et s'y réunissaient.

A minuit, le vaste cirque naturel formé par les gorges de Franchart était occupé par un bivouac où s'alignaient plus de deux mille voitures, rangées méthodiquement par groupes de famille et occupant le fond de l'amphithéâtre.

Ce camp était gardé au loin par des postes armés, dont la mission était d'arrêter qui que ce fût ; un peloton de la gendarmerie d'élite, chargé de la police spéciale des résidences impériales fût, dit-on, démonté cette nuit-là, fait prisonnier et gardé jusqu'au matin.

Les gitans qui arrêtaient ainsi les gendarmes avec une rare adresse, étaient déguisés en paysans : on les prit pour des braconniers, et les villages des alentours furent fouillés à fond pendant plus de huit jours sans amener de découvertes.

D'autre part, les *garderies* étaient surveillées par d'habiles jeunes gens des tribus qui voyant sortir un garde pour sa ronde de nuit, s'arrangeaient de façon à l'attirer loin de Franchart par des bruits insolites.

Bref, la grande armée des bohémiens était bien défendue et nul ne pouvait pénétrer jusqu'à elle.

Sous la lune, on la voyait grouiller autour de ses feux allumés malgré les défenses formelles de l'autorité ; la gorge s'éclairait de rouges lumières des bûchers rôtissant des moutons entiers ; c'était fête solennelle pour les tribus, il s'agissait de donner un chef à la nation, on devait nommer un roi ou une reine.

Pendant que les femmes préparaient le repas, les hommes allaient d'un foyer à un autre, se visitant, se consultant, se renseignant, engageant des affaires, mariant leurs filles et leurs fils, faisant des alliances et des échanges, concertant des plans d'attaque contre la société.

C'était à la fois une foire et un congrès ; c'est là qu'un observateur aurait pu se rendre compte des immenses ressources de ces tribus mendiantes.

A voir passer ces hordes, on se demande de quoi elles vivent.

Peu ou point de travail, partant peu ou point de salaire, quelques aumônes, une maigre recette par la vente des paniers d'osier, moins de rapines qu'on ne l'imagine, il n'y a pas là de quoi faire subsister ces familles errantes.

Tantôt c'est un enfant gênant à enlever, tantôt c'est un vol considérable à accomplir ; d'autres fois il s'agit d'incendier un château et souvent même ces bandes sont chargées d'e-pionner une région, comme il est arrivé pour la France en 1868 et 1869.

Toutes ces affaires se traitent dans la grande assemblée qui se tient tous les deux ans, soit dans un lieu, soit dans un autre.

Lorsque le chef meurt, c'est dans cette réunion qu'il est procédé à l'élection de son successeur.

Plusieurs fois, en ce siècle, Franchart a été le théâtre de ce *Champ de Mai* nocturne des gitans de France.

Le cadre du reste en est admirable.

Qu'on se représente une chaîne de rochers sauvages, abrupts, entassés dans les po-es les plus hardies et décrivant une vaste enceinte. On dirait des arènes bâties par des Titans ; les gradins gigantesques s'étagent jusqu'aux cimes et vont par lignes brisées, rompues inachevées, mais suffisamment indiquées, aboutir à une voûte naturelle surplombant une sorte de loge assez vaste pour contenir une certaine de personnes : les blocs de granit qui la couvrent forment des masses effrayantes dont les équilibres risqués donnent le frisson : on tremble d'être, en passant dessous, écrasé sous ces formidables monolithes dont un seul, déribé en moellons, suffirait à construire un monument.

Il était près de deux heures du matin ; la lune éclairait le camp pittoresque des Bohémiens.

Les chefs de famille avaient terminé leurs visites,

donné leurs mots d'ordre, conclu les traités, terminé leurs affaires ; on les vit alors se diriger lentement un à un vers la grotte des Druides.

Tous s'assirent sur les bancs de pierre ; ils étaient cent vingt-trois environ ; parmi eux, quelques femmes.

Des torches flambèrent bientôt sous la voûte et s'illuminèrent. Étranges étaient tous ces visages ! les uns encadrés de cheveux blancs et jeunes encore d'expression sous les barbes argentées, rappelaient les types orientaux des patriarches que Delaroche a crayonnés dans sa Bible. D'autres, dans la force de l'âge, hardis, intelligents, semblaient frottés de civilisation ; mais ce n'était là qu'un vernis.

Deux heures étant marquées par les étoiles, tous se levèrent et se tournèrent vers l'Orient ; au même moment les tribus rangées par ordre imitaient ce mouvement dans la plaine, et tout ce peuple salua par trois génuflexions les trois étoiles dans lesquelles ils prétendent reconnaître les trois guides qui leur ont été donnés lors de leur dispersion dans l'Inde ; comme tous les peuples chassés par l'invasion et errants, ils attendent un Messie, un libérateur qui leur redonnera la terre des ancêtres.

Cette triple prosternation accomplie, les chefs, dans la grotte, formèrent le cercle autour du trône vide ; la foule, dans la plaine, s'assit avec le plus profond silence sur les pierres dont le sol était jonché.

La nation attendait son roi qu'un vote solennel allait proclamer.

Parmi les chefs assemblés sous cette voûte qui avait vu les étranges mystères du culte sanglant des Druides, le plus ancien prit la parole et dit :

— Frères, dans la dernière assemblée, quelqu'un de nous commandait. Où est-il ?

Un jeune homme s'avança, tenant un anneau à la main ; il le montra à toute l'assemblée dans les rangs de laquelle courut un long frémissement, car cet anneau était l'emblème du souverain pouvoir et nul roi au monde n'a plus d'autorité que celui des gitans.

Quoi qu'il commande, il est obéi.

L'anneau est le symbole de cette royauté absolue et cet anneau brillait aux lueurs des torches ; ce jeune homme qui le portait dit simplement :

— Mon père, qui nous commandait tous, mon père, choisi par vous, mon père qui a bien régné, est mort de mort naturelle, je le jure sur les trois étoiles qui guident la nation.

Le jeune Bohémien déposa l'anneau sur le trône et dit :

— Qu'il soit à celui que vous désignerez.

Il s'éloigna : il se fit un silence profond.

Dans la vallée, la foule muette attendait la décision des anciens ; dans la grotte, ceux qui aspiraient au pouvoir suprême, étaient sous l'étreinte des violentes émotions qui secouent l'ambitieux en ces heures de crises.

Et tout un peuple était là, tenant des assises solennelles, foule immobile et sans voix, bizarrement éclairée par les feux mourants.

C'était un spectacle saisissant qui faisait songer aux mystérieuses assemblées qu'aux premiers âges les nations gauloises formaient dans cette gorge mystérieuse.

Un homme sous la voûte, rompit enfin le silence ; c'était un candidat.

L'usage était d'accorder la royauté à celui qui offrirait à son peuple la plus belle perspective d'avenir, le plus d'or à recueillir.

— Frères, dit-il, je sais où l'on pourra certain jour trouver deux millions, trois peut-être, dans l'incendie d'une maison de banque.

Il se tut, cédant la place à un autre.

— Moi, dit celui-ci, je suis certain de pouvoir enlever les diamants d'un prince régnant ; c'est une affaire de

cinq millions. Mes frères jugeront si je suis digne de commander.

Un troisième se faisait fort de voler dix millions en deux ans; il s'agissait d'une spoliation merveilleusement combinée, basée sur une guerre civile prévue en Espagne. Ce dernier candidat avait exposé un plan qui séduisait l'assemblée, lorsque tout à coup le galop d'un cheval retentit. Dans la gorge, la foule s'agitait sur le passage d'une jeune femme montée sur un cheval arabe qui dévorait l'espace; le peuple murmurait le nom de l'amazone avec admiration.

Le conseil des chefs suspendit la séance; on avait reconnu l'amazone.

— C'est Elora qui vient disputer l'anneau! avait dit l'un d'eux.

Et les tribus tressaillant de joie, toutes répétaient avec sympathie ce mot:

— C'est Elora! — Ceux de sa famille la nommaient Lora par abréviation et lui lançaient la bienvenue. Tous l'acclamaient.

Elle passa rapide! Le coursier bondissait, franchissant les rucs escarpés, il s'arrêta blanc d'écume à l'entrée de la grotte; la jeune femme y pénétra calme et souriante.

C'était cette étrangère qui avait si étrangement dompté le vampire dans l'auberge maudite... A cette heure, au milieu de tous ces profils énergiques, elle apparaissait comme le génie de cette race dont la beauté rayonnait en elle.

Le prestige d'Elora était depuis longtemps établi sur ses frères; elle était l'orgueil des gitano! D'un pas ferme, elle se dirigea vers le rocher sur lequel devait s'asseoir l'élu; d'une main sûre elle s'empara de l'anneau et le mit à son doigt. Puis elle s'assit malgré les murmures que soulevait son audace.

— Frères, dit elle, je suis reine et nul ne le contestera, car nul n'apportera une dime à prélever sur cent millions!

Un long frisson d'étonnement agita l'assemblée. Cent millions... Jamais zingari n'avait rêvé d'accomplir un vol aussi considérable.

— Frères, dit la jeune femme, à cette heure je suis authentiquement comte-se et mon frère est devenu baron de Jallisch; nous sommes héritiers légitimes du duc de Trieste; entre nous et cette succession il y a une lignée à faire disparaître; elle périra. Le duc n'a fait aucun testament, nous en avons la certitude absolue.

Elle donnait tous ces détails avec une précision incisive; on l'écoutait avec une émotion extrême et une profonde déférence. Elle reprit:

— A cette heure, le baron de Jallisch, mon frère, fait disparaître le duc dont le décès ne sera constaté que quand il en sera temps. Voilà mon but, voici mes titres — elle montra des parchemins — je puis, si vous doutez de moi, vous donner des preuves concluantes; mais dès aujourd'hui j'apporte aux chefs pour être expédiés aux gardiens du trésor la dime d'une affaire de trois millions que Jallisch et moi nous avons menée à bien.

Puis, tendant un portefeuille au plus âgé des chefs, elle reprit:

— Quel est celui de vous qui a mieux fait que Jallisch et moi?

Personne ne releva le défi.

— Le passé, reprit-elle, répond de l'avenir! Avant deux ans, je vous donne, chefs, rendez-vous dans mon palais pour vous remettre la dime prélevée sur les cent millions que je saurai conquérir...

Bientôt, comme un tourbillon, le cortège de Lora descendit de la grotte; la reine, sur son coursier, était escortée par tous les chefs auxquels on avait amené leurs chevaux; elle passa la revue de ses de l'Occident à l'Orient au milieu des acclamations frénétiques de la multitude. Puis chaque chef reprit son rang, en tête d'une famille.

La tribu de la reine prit alors place autour d'elle, et, à un geste de la souveraine, le défilé de toutes ces voitures commença au trot, emportant cette armée de mendiants qui se trouvait à cette heure dans les mains les plus habiles et les plus terribles qui eussent jamais dirigé cette association de malfaiteurs redoutables, prêts à tout, prompts au vol, servis par des instincts sanguinaires, doués d'une merveilleuse organisation, de facultés inouïes de ruse, d'adresse, et surtout forts de leur dédain pour les lois, de leur courage en face de la mort et de leur mépris de la vie.

Toute cette nation en guenilles, mais fière de sa force et de la liberté, passa devant la reine, lui jetant son salut et son adieu, se mettant aux quatre coins de la France au service de la souveraine, prête à exécuter ses ordres, et à porter des messagers aux tribus des pays étrangers, tenues par les usages de prêter assistance dévouée à cette reine, alliée de leur roi.

Le défilé fut long et superbe d'enthousiasme et d'entraînement.

Deux heures de nuit seulement restaient à s'écouler encore, quand la dernière voiture eut disparu sous les avenues de la forêt; au loin, l'on entendait les roulements sourds des chars lancés au trot; les feux s'éteignaient et l'ombre redescendait sur le théâtre où s'était accompli cet événement. Lora n'avait plus autour d'elle que sa tribu.

Elle était entourée des gens de cinq voitures, fous d'orgueil et de joie. C'était pour eux un bonheur d'avoir donné une reine à la nation; ils entouraient Lora et la félicitaient. Celle-ci les groupa d'un geste autour d'elle.

— Frères, dit-elle, il faut pour un temps renoncer à la vie errante, à la liberté, aux longs voyages; j'ai besoin de vous. Mettez en sûreté vos voitures, vos enfants, votre or; que les vieillards et les vieilles femmes restent à la garde de ce que vous laisserez derrière vous, que tous les autres revêtent leur costume hongrois et se rendent à mon hôtel, à Paris. Frères et sœurs, je vous attends bientôt; que les étoiles de l'Orien vous guident!

Elle tendit ses mains aux siens qui les couvrirent de baisers, et, lançant son coursier, elle partit seule, à fond de train, disparaissant bientôt dans la direction de Fontainebleau. Derrière elle sa tribu suivait d'une allure moins vertigineuse, mais si rapide encore, qu'au jour les gardes à cheval cherchèrent en vain de la rejoindre en suivant sa piste.

Cette fois la police de la forêt ne put rien savoir de ces mystères qui se déroulaient de loin en loin pendant certaines nuits dans les gorges de Franchart.

II

LE BARON JALLISCH

Nous sommes à Paris aux Champs-Élysées, dans un des hôtels splendides qui se sont élevés sous l'administration du baron Haussmann; la comtesse Burnorff, dans son boudoir est aux mains de son coiffeur, il est deux heures après midi. En ce moment on gratte à la porte; une femme de chambre entre et dit à la comtesse:

— Monsieur le baron demande si madame peut le recevoir.

— Dans un instant je suis à lui, répond la jeune femme.

Et elle fait signe au coiffeur de se hâter; celui-ci s'empresse.

Dans le salon voisin, se promène un homme de quarante ans environ, grand mince, sec, nerveux, portant les moustaches et l'impériale, serré dans une redingote noire, ayant l'air d'un officier ou plutôt s'en donnant l'air. Le profil du visage se découpe mince et aquilin; l'œil est jaune, brillant, métallique comme celui du faucon; le teint est basané; le cou maigre se gonfle d'une

pomme d'Adam qui monte et redescend d'une façon dédaigneuse à chaque mouvement ; les lèvres minces sont serrées comme si jamais elles ne devaient s'ouvrir au sourire ; le front fuit sous les cheveux noirs ; l'aspect général est celui d'un homme de proie, de rapine, et de violence : le baron doit appartenir à l'espèce des rapaces. Mais sans être élégant, il est bien mis ; sans être distingué, il est hautain ; une rosette d'officier d'un ordre étranger orne sa boutonnière. Il est commissionné major en Autriche ; on l'accepte dans tous les cercles ; il est connu à Paris depuis dix ; ans sa réputation est suffisamment bonne pour qu'il passe la tête partout.

Lorsque la comtesse entra, le major se retourna et l'observateur attentif qui eût composé ces deux visages si différents d'expressions, leur eût cependant trouvé des airs de famille. La jeune femme revoyait sans doute le baron après une longue absence, car elle éprouvait une vive émotion ; elle serra cordialement la main du baron, et ouvrant la porte d'un petit salon communiquant avec le grand, elle s'y enferma avec lui.

— Ici, Jallisch, lui dit-elle, tu peux parler.

— En est-tu sûre ! demanda-t-il avec défiance.

J'ai trop souvent à causer de choses graves pour ne pas avoir pris mes précautions ! répondit la jeune femme.

— La police de Paris est autrement fine et défiante que celle de Saint-Pétersbourg ou de Vienne. Toute étrangère est surveillée ! observa le baron.

— Je le sais et je me tiens en garde ; mais quand je t'affirme que tu peux parler, tu dois m'en croire.

Le baron regarda autour de lui et demanda :

A gauche, ici, qu'y a-t-il ?

— Un cabinet de toilette, dit la comtesse, avec une seule issue sur la pièce que nous occupons.

La comtesse arrêta d'un geste l'énumération effrayante que faisait son frère avec un calme cynique.

— Cher, dit-elle, il faut prévoir le cas où quelques-uns survivaient ; il y a des gens qui ont une chance inouïe, et la vie très dure. Or, j'ai trouvé une arme terrible dont tu seras toi-même épouvanté.

— Oh ! oh ! fit le baron d'un air de doute.

— Nous allons voir, dit la comtesse. Viens.

Et elle conduisit son frère au troisième étage de l'hôtel qui lui appartenait tout entier.

III

L'ONCLE DE MADAME

Le baron suivait curieusement sa sœur qui, arrivée au troisième étage, frappa d'une certaine façon à la porte d'un appartement qu'ouvrit un valet de chambre.

— Comment va mon oncle ? demanda celle-ci.

— Très bien, madame la baronne, dit le valet de chambre.

— Voyez donc si je puis lui présenter mon frère.

Le valet de chambre sourit et s'éloigna.

— Peut-on vous questionner ? demanda le baron à voix basse.

— Oh, cher, parle haut, tutoie-moi, ne te gêne pas ! dit la comtesse. Nous sommes ici chez nous. Pas un serviteur qui ne soit des nôtres ; si je ne me montre pas plus familière c'est pour les dresser au service et les y accoutumer.

— Mais... cet oncle...

— Un monstre idiot !...

— Un monstre !

— Tout ce que tu peux imaginer de plus monstrueux.

— Et idiot... dis-tu ?

— Oui. Il ne sait pas dire un mot, un seul ; figure-toi un sourd et muet. Il n'entend rien. Je le dresse à jouer un certain rôle, voulant l'emmener quelquefois dans certaines soirées intimes et le produire au théâtre dans une

loge. Je lui apprends à se tenir, à manger, à saluer, à entrer, à sortir, à s'asseoir. Bref je veux le rendre possible, supportable... m'en servir.

— A quoi ?

— A tuer les plus récalcitrants de nos adversaires.

— Cet idiot... tuer ?

— Oui, certes. Tu en jugeras bientôt du reste.

En ce moment le valet de chambre rentra et dit :

— Madame la comtesse et monsieur le baron peuvent entrer.

La jeune femme guida son frère vers une chambre à coucher où ils virent, assis sur une chaise, un vieillard, enveloppé d'une robe de chambre ; c'était le vampire de l'Auberge maudite, mais le vampire transformé. Il avait les cheveux blancs, bien peignés, tombant sur son col, le visage rasé et saupoudré de poudre de riz, les mains lavées et les ongles faits, sa tête avait perdu cette expression étrange que lui donnait l'apre convoitise dans cette auberge, où les longs jeûnes avaient avivé les appétits sanguinaires du monstre ; il s'était engraisé, il était dodu, pansu, l'œil ne brillait plus que par intervalle ; l'embonpoint avait caché les lignes cruelles du visage ; les angles s'étaient arrondis ; on ne se défie pas des hommes gras.

Ce bonhomme net, brossé, lavé, qui secouait la tête de certaine façon, se déclinait, exprimait quelques vagues pensées par un geste sobre, ce vieillard qui n'avait rien de repoussant, grâce à des soins excessifs, qui se tenait très décentement dans un salon ou à table, parce qu'on avait fait son éducation comme celle d'un enfant, ce petit vieux qui clignait de l'œil aux dames, ce qui les amusait fort et ne dépassait jamais les limites des convenances, cet idiot enfin, était très supportable, très volontiers supporté.

Personne ne soupçonnait qu'il fut un terrible instrument de mort.

Jamais, du reste, il ne sortait sans être accompagné d'un domestique qui veillait sur lui constamment.

Lorsqu'il aperçut Lora il se leva brusquement et manifesta sa joie par une pantomime expressive ; il tourna autour d'elle en dansant, se jeta sur les mains que lui tendit la jeune femme et y mit vingt baisers.

— Votre oncle vous adore, comtesse, dit Jallisch, cessant de tutoyer sa sœur et agissant avec elle comme s'il eût été un de ses amis.

Mais elle de rire.

— Cher, il ne comprend pas un mot ; parle comme s'il n'était pas là, fit-elle.

Et montrant le bonhomme.

— Il est à moi, reprit-elle ; je l'ai dompté.

— Est-il donc à craindre ? demanda Jallisch surpris.

— C'est un effroyable monstre ! Tu vas en juger.

— Un monstre de quelle espèce ?

— Te souviens-tu d'avoir entendu conter par ma mère qu'il existait réellement des vampires, ayant toujours soif de sang, de sang humain surtout ?

— Oui, dit Jallisch en fouillant ses souvenirs. Je me rappelle même que notre mère a failli mourir victime d'un de ces êtres singuliers.

— En voici un, dit la comtesse. Et des plus réussis.

— On ne le dirait pas. Il te regarde avec des yeux attendris.

— Il est amoureux de moi.

— Si vieux ?

— Pas autant que tu te l'imagines ; pour lui faire jouer son rôle, je fais teindre ses cheveux.

Puis se tournant vers le valet de chambre :

— Va, lui dit-elle, chercher un poulet pour mon oncle.

Le valet, accoutumé à toutes les horreurs de cette situation, sortit et revint bientôt tenant un poulet vivant.

La comtesse avait fait remarquer à Jallisch que, devant elle, le vampire restait plongé dans une sorte d'extase.

— Cher, dit-elle, tu n'imagines pas à quel point j'le domine ; je l'ai vaincu une fois pour toutes.

— Tu as donc lutté ?

— Oui, et j'ai failli mourir.

— Que ne lui cassais-tu la tête d'un coup de pistolet ?

— Il ne s'agissait pas d'un combat violent ; cet homme a un pouvoir de fascination magnétique inouï.

En ce moment le valet de chambre ou plutôt le cousin de Lora qui jouait ce rôle, lâchait le poulet dans la chambre.

— Tu vas voir si mon monstre est bien dressé, dit la jeune femme.

A l'aspect de la proie qui s'offrait à lui, le vampire s'était levé tout à coup ; il était devenu terriblement pâle, ses yeux avaient étincelé d'un éclat extraordinaire ; les veines de son cou s'étaient gonflées, ses muscles s'étaient tendus.

Le baron fut effrayé de l'intensité des rayons lumineux que projetait les prunelles du vampire ; mais d'un geste, la comtesse calma cette tempête d'appétits désordonnés que venait de déchaîner l'aspect d'une victime ; sur un simple appel, sur un signe de la main, le monstre vint humblement se coucher aux pieds de la jeune femme.

Il se pelotonna sur le tapis, se roula sur les bottines de Lora et imita les jeux du chat cherchant les caresses du maître ; de temps à autre, il jetait des regards obliques sur sa proie qui, chaque fois, semblait atteinte comme d'un choc électrique et tombait convulsionnée.

— Le pouvoir de cet homme est foudroyant ! murmura Jallisch.

Relevant le vampire, il le mit en face de lui, voulant fixer un regard sur cette prunelle qui lançait la foudre et tenter une épreuve ; mais le monstre tint constamment ses paupières baissées.

— Attends ! dit Lora. Il a peur de moi ; et tu vas juger de sa force.

Et elle se prit à le caresser, comme elle eût fait d'un enfant ; puis, l'attirant à quelques pas de Jallisch, elle le lui désigna avec un geste de menace.

— Tiens-toi bien, dit-elle en souriant à son frère. Résiste si tu peux...

Sur l'excitation de la comtesse, le vampire poussa un rauque rugissement et revint à ses fauves instincts ; comme une bête féroce, il s'accroupit et, s'appropriant à bondir, il accumula dans son regard la puissance incroyable de fascination qu'il possédait et darda des flammes sur le baron qui essaya, mais en vain, de résister. Peu à peu il frissonna, blêmit, chancela et s'assit sur un fauteuil, en proie à une torpeur qui ressemblait à une paralysie.

— Assez ! dit alors la comtesse au vampire en le flattant de la main.

Le monstre se pelotonna de nouveau aux pieds de la jeune femme ; Jallisch cependant revenait à lui, furieux et humilié.

— Par le vent et les tempêtes ! s'écria-t-il employant le juron familier à sa race, je vais écraser cet immonde animal à coup de bottes !

Il écuma de colère et de honte.

— Frère, tu es fou, dit Lora. Tuerais-tu donc un bon chien de garde ?

Le baron se calma ; mais il jetait au monstre des regards haineux.

— Lora, dit-il, le jour où tout sera fini, fais sauter au fond d'un bois le crâne à cette créature dangereuse : je pressens qu'elle te serait fatale.

— Erreur, dit la comtesse. Rien à redouter de mon monstre pour ceux qui prennent soin de lui, ajouta la comtesse. Je l'ai trouvé dans une auberge où il avait fait périr un grand nombre de personnes ; mais il respectait la femme qui lui donnait le pain de chaque jour.

— Ça mange donc comme un homme, ces êtres-là ? fit le baron.

Lançant son monstre sur sa proie, la comtesse dit :

— Regarde !

Jallisch observa le monstre ; celui-ci se mit de nouveau à darder ses regards sur sa victime qui se débattit palpitante sur le tapis et finit par s'endormir peu à peu. Le vampire étendit alors ses deux bras longs et terminés par ces mains osseuses aux doigts crochus que nous avons décrites, il s'avança sur la pointe des pieds, marchant si légèrement qu'on lui eût cru des ailes ; il parut au baron que le monstre arrivé au paroxysme de sa passion sanguinaire était entouré d'une auréole d'étincelles électriques ; il en fit la remarque à voix basse.

— Tu ne te trompes pas, cher, dit la comtesse. La nuit mon vampire semble enveloppé de rayons lumineux. Rien d'étonnant à ceci du reste ; j'ai consulté tous les livres écrits à ce sujet par des médecins et des savants. Je suis devenu très forte sur la question des vampires.

— Parles-tu sérieusement ? demanda le baron, qui suivait la marche lente mais aérienne du monstre.

Celui-ci s'arrêtait sur la pointe des pieds, contemplant sa proie et semblait en quelque sorte planer sur elle.

La comtesse reprit :

— J'ai compulsé surtout les ouvrages du docteur Basileuski, un Grec, établi dans les Principautés Danubiennes ; tu sais que l'on y trouve encore des vampires ; tu sais que les bandits y boivent souvent le sang de leurs victimes. Or, Basileuski affirme avoir vu, de ses yeux, un vampire sucer le sang d'un condamné à mort que le pacha de Bassora lui avait cédé pour faire ses expériences. Le docteur constata que le corps rayonnait.

En ce moment le vampire touchait à l'animal engourdi.

— Regarde ! Regarde donc ! dit la comtesse. Pas de soleil en ce moment, rien qui explique les resplendissements de lumière dont cette chambre est inondée ; rien sinon la projection électrique qui s'échappe de ce vampire.

— Dans la nuit, murmura Jallisch, j'ai vu des étincelles courir sur la crinière hérissée d'un lion.

Il se tut.

Le monstre avait saisi sa victime ; d'un coup de doigt il arracha quelques plumes sur la tempe droite ; sa dent canine agüe comme une pointe d'aiguille ouvrit une veine et ses lèvres avides aspirèrent le sang ; on voyait, pendant l'horrible opération, son dos onduler et tous ses muscles frémir ; il était plongé dans une sorte d'extase.

Lorsqu'il eut fini son repas sanglant, il jeta tout à coup la victime exsangue sur le parquet, poussa un léger cri et d'un bond se lança sur son lit dans les couvertures duquel il se roula en miaulant.

— C'est fait, dit la comtesse. Il va cuver le sang.

Et montrant le poulet si proprement saigné que l'affreuse opération ne laissait aucune trace, elle dit à son frère :

— N'avais-je pas raison ? Ne voilà-t-il point un admirable instrument de meurtre ?

— Ce sera notre dernière réserve, dit le baron. Quand tout sera désespéré, tu lanceras ton oncle... comme la vieille garde.

Et regagnant le petit salon où ils avaient causé à l'aise, ils devisèrent longtemps, préparant le plan de meurtre qu'ils devaient exécuter...

IV

LA PROVOCATION

Le même soir un incident dramatique devait mettre Jallisch en présence de ses cohéritiers.

Au café de Suède — qui fut à Paris, sous l'Empire, le

rendez-vous des gens de lettres et des acteurs, deux jeunes gens sont assis en face de deux consommations ; c'est l'heure de l'absinthe.

L'un des deux jeunes gens est un rapin qui a donné quelques promesses de talent ; il est petit, laid, spirituel, remuant, malicieux, grimacier ; c'est un singe habillé, voire même mal habillé : feutre mou à la tyrolienne, paletot de velours de coton coupe Rubens, beaucoup trop long et donné sans doute par un ami ; pantalon trop large, gilet trop court ; linge plus que douteux à en juger par les manches de chemise mal cachées.

Ce garçon doit souffrir de sa pauvreté, de sa laideur, de sa faiblesse physique ; il est vaniteux, envieux, médisant.

Il y a pourtant du bon en lui, puisqu'il sait aimer quelqu'un ; ce quelqu'un, c'est son camarade et son cousin Armand.

Celui-là forme un contraste parfait avec lui : Armand Gauthier est un magnifique garçon de dix-huit ans, un homme et un enfant ; homme par la splendeur du développement, l'assurance du regard, l'aplomb sincère de la pose, le calme puissant de l'attitude ; un enfant par la rondeur des formes, la limpidité de la prunelle, la pureté du front, la fraîcheur des lèvres et la franchise du sourire.

C'est une belle tête gauloise, non régulière, exprimant l'audace, la générosité et l'amour.

Ce qui caractérisait ce jeune homme, c'était une merveilleuse insouciance de tout et de lui-même ; il vivait dans Paris comme vivent les jeunes guerriers peaux-rouges dans la Prairie, sans autre préoccupation que de trouver le boire et le manger. Quant aux lois sociales, aux convenances, aux préjugés, il s'en inquiétait fort peu, suivant du reste la pente d'un naturel excellent, mais sans souci des obstacles, des entraves et des conventions qui en gênaient le développement ; il passait au travers des usages, coutumes, bienséances et règlements de police comme un gros bourdon à travers une toile d'araignée ; on l'avait vu emporter deux sergents de ville, un sous chaque bras, pendant l'émeute du cimetière Montmartre ; il les avait déposés sur la tombe de Cavaignac.

L'originalité de ses façons lui avait attiré trois duels, non qu'il fût querelleur, mais parce qu'il était sans gêne. Il s'était battu avec une indifférence parfaite ; tout Paris s'était occupé de la nonchalante désinvolture avec laquelle il avait reçu les coups d'épée de ses adversaires ; il ne savait pas tirer et ne voulait prendre aucune leçon parce que, disait-il, *ça n'en valait pas la peine*.

Il s'intitulait journaliste ; en réalité, il était reporter.

Sans domicile, couchant ici ou là, tantôt dans un atelier de peinture, tantôt sur les sacs du magasin de départ d'un journal, au besoin sous un pont et souvent ne dormant pas, il errait dans Paris, son nez subtil au vent, flairant les nouvelles et devinant les accidents ; il rapportait aux journaux des faits-divers émaillés de fautes d'orthographe, mais très originalement contés.

Il avait des hauts et des bas, mais jamais de préoccupations d'argent ; avec dix sous il se trouvait riche, un billet de cent francs n'excitait pas son enthousiasme et il s'était senti pauvre avec dix louis ; quand il avait soif il fallait qu'il bût : quand il avait faim, il fallait qu'il mangeât ; il déployait alors une audace tranquille et stupéfiante.

Les femmes l'adoraient malgré le débraillé de sa mise ; il se laissait aimer ; mais il n'avait jamais montré qu'il tint à celle-ci plus qu'à celle-là, ce qui en avait fait damner plus d'une de jalousie.

En ce moment, il étalait sans vergogne ses bottes éculées, son pantalon frangé, son mac-farlane tellement étrié pour lui qu'on eût dit d'une pèlerine : il regardait son verre vide et cette contemplation ne lui paraissait pas agréable.

— Est-ce que tu n'offres pas une autre absinthe, Léon ? demanda-t-il à son camarade.

— J'ai juste de quoi nous payer l'omnibus jusqu'à Saint-Mandé ! répondit Léon.

— C'est idiot de ne pas avoir le sou un jour où l'on va dans le monde, dit Armand. Je crève de soif, moi. Si je battais un cocher sur le boulevard ? Ça ferait plaisir à beaucoup de jobards ; on déte-te les cochers ! Je raconterais la rixe pour le *Figaro*, nous irions porter la copie et je toucherais au moins trois francs.

Léon savait son ami capable d'exécuter son idée, car outre qu'il professait une haine bien nourrie contre les cochers de fiacre, il était capable des plus folles excentricités ; le voyant se lever, le rapin lui dit en regardant la pendule :

— Trop tard ! les caisses sont fermées.

— Est-ce bête les caisses qui ferment ! dit Armand.

En ce moment il remarqua un consommateur qui était seul en face de deux verres, l'un sec, l'autre demi-plein.

Evidemment ce monsieur attendait quelqu'un ; le verre le prouvait ; ce consommateur parut déplaire singulièrement à Armand.

— En voilà un sale type ! dit-il, je n'ai jamais vu ça ici : il a une tête d'agent.

Et il fronça le sourcil, car il détestait les mouchards plus encore que les cochers.

— Tu te trompes, dit Léon. Ce monsieur a une binette désagréable, mais ce n'est pas un agent déguisé en bourgeois.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais rien. Il a un profil d'épervier, la moustache et la barbe brune ; j'affirmerais que c'est un officier s'il avait l'air franc ; mais cet homme n'a jamais porté un uniforme. On dirait qu'il se teint les cheveux tant ils sont noirs ; le teint est olivâtre, la lèvre mince, le nez busqué, le front fuyant ; je parierais que c'est un aventurier espagnol qui vient exploiter Paris.

— Nous le saurons bien.

— Comment ?

— Je le prierai de me donner sa carte en le bousculant.

— Encore une folie ?

— Il faut bien savoir à qui l'on a affaire. Tiens une idée. Si j'empruntais un louis au patron du café sur notre héritage ?

— Es-tu bête ! Tu y crois, toi, à cette blague-là ? fit le rapin en haussant les épaules d'un air qu'il s'efforçait de rendre dédaigneux ; mais un certain tremblement des lèvres démentait cette indifférence affectée.

— Cent millions, reprit-il ; le duc assassiné peut-être, disparu tout au moins ; une bande d'Arabes qui l'enlève... Nous autres petits cousins partageant cette succession !... Ça me paraît du roman.

— A moi aussi ! fit Armand ; mais j'y crois pourtant.

— Alors, s'écria Léon, tu n'es qu'un imbécile !

L'épithète parut froisser Armand.

— Non, je ne suis pas un imbécile, protesta-t-il. Je crois à cet héritage parce que j'ai besoin d'y croire, pour emprunter... Si je n'ai pas la foi, comment veux-tu que je la donne aux autres ? ce n'est pas d'un crétin ce que je dis là ! Et si tu m'appelles encore imbécile, je te prends avec ta chaise et je vous envoie tous les deux à travers la devanture sur le boulevard.

— Qu'est-ce ça te fait que je t'appelle imbécile ? Ça n'a pas de conséquences entre camarades ! dit Léon.

— C'est tout le contraire, protesta Armand avec véhémence. Je ne tiens qu'à l'opinion de mes amis ; le reste du monde m'est indifférent.

En montrant du doigt le consommateur dont le type lui avait tant déplu, il s'écria tout haut, si bien que beaucoup de personnes levèrent la tête :

— Tiens, regarde ce monsieur que je n'ai jamais vu et qui lit son journal. Il me traiterait d'idiot que cela m'é serait parfaitement indifférent ! Il a une sale tête et je le

méprise sans le connaître. Mais toi, je t'aime... sans t'estimer... Je ne veux pas que tu me froisses... Tiens!... il paraît que le monsieur a entendu ce que j'ai dit de lui; il est vexé et il me regarde de travers.

Armand disait cela du ton le plus calme.

— Tais-toi donc, murmura Léon.

— Pourquoi ça? Ce monsieur va venir me demander raison; je n'ai rien à rétracter, nous nous battons, tu seras mon témoin et... ça fait pour demain un déjeuner sur la planche; nous prendrons pour second ce couard de Théodore qui aime à figurer dans les duels... des autres... Ah! le monsieur se rassoit! Encore un taffeur de plus et... un repas de moins! Tout n'est qu'illusion dans la vie.

— Il se décide, fit Léon, il revient.

Le monsieur avait toisé les jeunes gens; leur mise ne lui avait pas paru assez sérieuse pour qu'il se commît avec eux; mais les dernières paroles d'Armand avaient fouetté sa colère.

Il vint, furieux, se planter devant Armand, tenant son stick à la main.

— Mon garçon, dit-il en menaçant le jeune homme de la pointe de sa canne, vous êtes gros, grand... et sale; je ne veux pas vous souffleter, parce qu'il faudrait me ganter et vous ne valez pas que je me donne cette peine; mais si vous ne me faites pas des excuses, je vous casse la figure avec mon jonc.

— Est-il plombé votre jonc? demanda Armand d'un ton flegmatique.

— Assez pour vous faire repentir de votre impertinence.

D'un mouvement brusque Armand saisit le stick d'une main, de l'autre il contint son adversaire et, faisant sonner la pomme sur le marbre de la table, il dit à Léon qui riait :

— Il est bien réellement plombé! Cet homme est une vile canaille; mais je l'ai provoqué sans autre motif que la coupe déplaisante de son profil. Je lui dois réparation.

En ce moment, tout le café s'était groupé autour des deux antagonistes.

Armand reprit en s'adressant à son antagoniste qu'il maintenait toujours et qui écumait de rage impuissante :

— Vous avez à choisir, monsieur! Je vais vous rendre votre stick avec lequel vous pouvez me casser la tête; je vous le donne en un coup. Si vous m'assomez, comme je suis l'agresseur, il ne vous en arrivera pas grand'chose. Si vous me laissez un souffle d'existence, après un coup mal porté, je vous casse en deux sur mon genou. Je vous fais la partie belle. D'autre part, si vous préférez vous battre à l'épée ou au pistolet, demain, je suis à votre disposition.

Et lâchant son homme il lui tendit froidement le stick, se leva, se croisa les bras et attendit impassible.

Un tel sang-froid démonta quelque peu son adversaire.

La galerie qui connaissait Armand et qui était habituée à toutes ses excruciations, se tenait muette, personne ne cherchait à intervenir; Armand aurait jeté sur le billard celui qui se serait mêlé de son affaire.

L'adversaire d'Armand tordit pendant dix secondes son jonc dans ses mains crispées; puis, domptant sa fureur, il fouilla dans sa redingote, prit son carnet, en tira une carte et la jeta sur une table devant Armand en disant : A demain! Mais comme il pirouettait sur ses talons pour regagner sa place, le jeune homme le retint et lui dit :

— Un instant, Monsieur.

A son tour il tira de sa poche un très joli portefeuille, y choisit une de ses cartes, y mit une adresse en saluant avec beaucoup de courtoisie :

— Monsieur, dit-il, si vous choisissez le duel, voici mon nom; je vous serais obligé à votre tour de me donner le vôtre.

— Je vous ai remis ma carte, dit l'étranger en la montrant sur la table.

— Vous faites erreur, Monsieur : vous avez placé là un carré de papier avec le geste d'un distributeur de prospectus; ce n'est pas là donner sa carte, c'est la déposer; ceci, Monsieur, serait humiliant pour vous, on ne dépose une carte que quand on est solliciteur. Mettons cela sur le compte de la colère et réparez, je vous prie, cette petite bévue.

La galerie se mit à rire, l'étranger fronça le sourcil; mais comment sortir de l'impasse où il se trouvait?

— Voyons, fit-il avec impatience, vous battez-vous sérieusement au moins?

— Qu'entendez-vous par sérieusement? fit Armand imperturbable. Voulez-vous dire que je devrai venir sur le terrain en cravate blanche et en habit comme un notaire? Ma foi, non. Je viendrai, vous me verrez, vous me blesserez! Et vous pourrez écrire à votre famille, comme César écrivait au Sénat : Veni, vidi, vici : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Voilà, le programme, Monsieur! C'est invariable avec moi; ça se passe toujours comme ça, mon quatrième duel ressemblera aux trois autres.

L'étranger était stupéfait; jamais il n'avait ouï parler d'un adversaire de cette sorte; il semblait interroger la galerie du regard et l'attitude de celle-ci lui prouvait qu'Armand disait vrai.

Il lui endit sa carte; Armand regarda et lut; tout à coup il fronça le sourcil.

— Ah! fit-il, vous êtes le baron de Jallisch. Savez-vous que ça change tout?

Le baron sourit; il crut que sa réputation de duelliste effrayait le jeune homme et il dit en ricanant :

— Mon cher Monsieur, on a tort de s'attaquer au premier venu.

— Tiens fit Armand, voilà le baron qui croit que je recule parce qu'il a assassiné deux pauvres diables de jeunes gens assez francs pour lui avoir dit ses vérités. Eh bien, c'est vrai, et je le répète : Vous êtes un traître, un vendu, un misérable! Vous avez livré Kossuth! Je vous hais et je ferai demain tout mon possible pour vous tuer.

Puis se tournant vers la galerie il dit avec une confiance superbe.

— Vous verrez que je lui trouverai joliment la peau.

Jallisch pâle, frémissant, voulut s'élaner pour souffleter son adversaire; mais Armand le prit, une main au col, l'autre aux reins et le porta dehors jusqu'à la station de fiacres qui stationne près du café; il le déposa dans une voiture découverte et dit au cocher :

— Emmenez, monsieur...

— Où cela? demanda le cocher abasourdi.

— Au diable! dit Armand.

Et il revint au café.

Jallisch meurtri se releva pour crier d'un air menaçant :

— A demain!

Armand se retourna et il dit :

— Demain vous serez au lit à cette heure-ci!

Il rentra au café pendant que Jallisch impuissant devant la force colossale de son adversaire, se décidait à quitter le terrain; il donna des ordres au cocher qui fouetta ses rosses; Armand, rentré au café, reçut une ovation.

— Théodore, dit-il à un grand jeune homme pâle, bouffi et mou d'aspect, Théodore, tu es mon témoin pour demain, commande l'absinthe.

Théodore enchanté fit bien les choses comme toujours; il paya les frais du triomphe d'Armand que tout le café voulait fêter. Le bruit de ce duel se répandit en un instant sur le boulevard et du boulevard dans tout Paris. Armand fut le lion de la soirée. Il était connu, aimé, adopté par la jeunesse; sa haute taille, sa beauté superbe et rayonnante, ses excruciations, ses précédents duels, son insouciance inouïe lui donnaient une sorte de

royauté sur la jeunesse bohème. C'était un des types originaux du quartier latin ; une de ces physionomies que Paris connaît et auxquelles il s'intéresse. Le baron, de son côté, touchait au monde de la diplomatie, du turf et de la Bourse ; on s'enquit de son affaire, on s'informa de son adversaire ; la chose fit un bruit énorme.

Armand, après avoir savouré au compte de Théodore autant de consommations qu'il voulut, emprunta un louis à son témoin et il prit fièrement, avec son ami et cousin un siacre pour aller à Saint-Mandé où on les attendait... Déjà le scandale du café de Suède y était connu.

V

LES HÉRITIERS

Pendant que leur voiture roulait vers Saint-Mandé, Armand, sans plus se préoccuper de son duel questionnait son cousin au sujet de ce parent qui convoquait tous les héritiers du due.

— Qu'est-ce que ce monsieur Lenoël chez qui nous allons ? demanda-t-il. Tu le connais ? Y dînera-t-on proprement au moins !

— Dîner bourgeois, tenant du banquet électoral ; dit Léon. Du poisson pour sûr, le maître de la maison est un pêcheur à la ligne enragé et heureux.

— Un imbécile alors.

— Oui et non, en tous cas un original.

— Si nous sommes une cinquantaine de personnes, ça va lui coûter cher. On dit la famille nombreuse.

— L'homme est à l'aise ; il s'est marié à une veuve coquette, prétentieuse et décatie qui jouit d'une dizaine de mille livres de rente, laissées par le premier mari, un vieux Lenoël, de son côté, a une rente de quatre mille francs comme retraité du ministère de l'intérieur. Ils ont un ami intime.

— Qu'est-ce que c'est que cet ami-là ?

— Un parent de Lenoël ; c'est un monsieur qui se prétend littérateur parce qu'il a écrit dans les journaux de modes des articles de nouveautés. Il se dit poète, parce qu'il a fait des chansons sans sel et mal rimées qui l'ont fait admettre au *Caveau*. Il dîne et déjeune même presque tous les jours chez Lenoël, c'est quasi un ménage à trois.

— Cette vieille bête endure cet imbécile ?

— Il est aveugle. Du reste, il n'a qu'une passion : la pêche ! Madame Lenoël et son Hippolyte Leblanc, qui signe vicomte de Nérac dans les journaux, exploitent tous deux le goût désordonné de Lenoël pour la friture. Ils l'ont convaincu qu'il y avait plus de poissons à Neuilly, dans les parages de l'île de la Jatte, que dans la Marne, vers Charenton. Le bonhomme Lenoël, pendant toute la belle saison, loue une chambre meublée à Neuilly et passe sa vie sur l'eau. Il prend énormément de poissons ; il le vend à un restaurateur du bord de l'eau et paye sa pension et son logement en carpes, brochets et barbillons. Il ne revient chez lui que le dimanche, parce que ce jour-là les canotiers font tant de bruit qu'il est impossible de pêcher.

— En voilà un type.

— C'est un brave homme, plus intelligent qu'on le croirait à le voir et à l'entendre. Il a des idées originales, témoin celle de nous convoquer tous ce soir ; il est vindicatif plus qu'on ne se l'imaginerait et il tient longtemps rancune d'un mauvais procédé.

— Il me va, ton Lenoël !

— Il te connaît, mais tu ne le connais pas ; il t'a vu quelques fois au Suède.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé ?

— Tu l'effrayes avec tes manières !

— Il s'y fera ! mais j'engage ce Polyte à ne pas me marcher sur le pied.

Léon avait sans doute à se plaindre du pseudo-vicomte de Nérac, car il conseilla :

— Pour embêter le Polyte en question, mets-toi bien avec la maîtresse de la maison.

— C'est une idée. Mais qui verrons-nous encore ? Tu dois connaître un peu la famille, puisque tu vas quelquefois chez les Lenoël.

— Je pense que ce soir nous verrons les Troussel et les Lamberquier.

— Qu'est-ce que ces gens-là ?

— Des bourgeois ! Les pères sont bêtes, les mères sont ennuyeuses, les fils sont hypocrites et sournois, les filles... ma foi... tu verras. Il y en a qui sont jolies, mais c'est farci de préjugés.

— A part l'algarde que je prépare à l'ami Polyte, dit Armand, je ne vois pas trop d'éléments de distraction dans la soirée.

— Il faut compter sur l'inconnu, sur les parents que je n'ai jamais vus ! dit Léon. Et puis, peut-être mademoiselle Fernande y sera-t-elle avec le docteur ?

— Le docteur ?

— Oui, le tuteur de mademoiselle Fernande ; c'est un nom célèbre ; il soigne les artistes, les gens de lettres, les diplomates, la haute finance, tout le Paris d'élite. Tu ne connais pas le docteur Favel ?

— Imbécile, tu n'avais qu'à me dire son nom ; je lui ai rendu un fameux service à ton docteur ! Un soir, il revenait de Neuilly avec sa voiture ; le cheval s'était emporté et courait droit vers l'Arc de Triomphe. J'ai arrêté la bête qui m'a traîné plus de vingt mètres ; mais je n'ai pas lâché prise. J'étais noir de contusions quand je me suis relevé.

— Qu'est-ce qu'a dit Favel ?

— Il m'a remercié et m'a engagé à venir le voir le lendemain.

— Et alors...

— Je n'y suis pas allé.

— Pourquoi ?

— J'aurais eu l'air de quêmander de la reconnaissance.

— Était-il seul dans sa voiture ?

— Il m'a semblé y voir une jeune fille évanouie.

— C'était mademoiselle Fernande.

Puis avec un soupir :

— Si seulement j'avais eu comme toi le bonheur d'arrêter le cheval !

— Après....

— *Peut-être Fernande m'eût-elle aimé ? La reconnaissance amène l'amour.*

— Tu aimes donc cette jeune fille ?

— C'est-à-dire que je l'aimerais, si j'avais de l'espoir : mais elle a deux cent mille francs de dot...

— Qu'est-ce que ça fait ? dit Armand avec une confiance superbe. Dix milles livres de rentes, voilà-t-il pas une affaire ! Tu es peintre, tu aurais du talent si tu travaillais ; dis à cette jeune fille que dans trois ans tu auras une médaille au salon et cinquante mille francs de commandes. Mets-toi à l'œuvre, et tu te marieras avec ton infante. Si j'aimais une femme, moi, je me ferais en deux ans une position superbe.

— Dans la littérature ?

— Non.... dans l'épicerie ! j'ai des idées qui épateraient Potin ; je révolutionnerais le commerce des cornichons et des denrées coloniales.

Léon se mit à rire.

— Mon cher, lui dit sérieusement son camarade, sache, que si je consacrais à vendre et à acheter de la mélasse le quart de l'intelligence que je dépense pour dîner chaque soir, je deviendrais millionnaire.

— C'est possible ! fit Léon qui sentait que son ami disait la vérité ; mais c'est ennuyeux d'être épicier. Vive la bohème !

— C'est ma devise aussi ; mais au moins je ne sou-

pire pas, moi, parce qu'une demoiselle Fernande ne veut pas de moi. Vaut-elle au moins la peine qu'on s'occupe d'elle ?

— Mon cher, c'est un ange.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— D'abord elle est d'une beauté sraphique, c'est une figure de vierge destinée à devenir une sainte madone. Elle a un regard d'une douceur infinie et un sourire suave et charmant. Elle est simple, bonne au delà de toute expression, pas coquette, pas prétentieuse ; elle ne pose jamais, elle dit ce qu'elle pense et se fait adorer par tout le monde.

Armand tressaillit.

— Qu'as-tu ? demanda son ami.

— Rien... C'est-à-dire que j'ai éprouvé un choc. Tu viens de faire un portrait qui me séduit, et si cette demoiselle est ce que tu dis, je suis capable de tomber amoureux. Ça me donnerait un but dans la vie ; car je vais à l'aventure, ne tenant à rien et n'étant tenu par rien.

Léon se mit à rire.

— Ça serait drôle ! fit-il. Toi amoureux de Fernande et te rangeant.

— Pourquoi pas ?...

Léon, qui aimait et qui n'avait pas réussi à se faire aimer, avait vu son cousin réaliser des choses si difficiles, qu'il pensait qu'après tout son cousin pouvait devenir un rival sérieux et dangereux. L'envie lui inspira un mot cruel :

— Et ton duel ? fit-il. Si le baron allait te tuer demain.

— Je serais mort... dit avec calme Armand ; mais tu viens de formuler un souhait qui prouve que quand on touche à certaines cordes chez toi, on fait vibrer de mauvais sentiments. C'est pourquoi comme je te l'ai dit plusieurs fois je t'aime sans t'estimer.

Léon se pinça les lèvres et ne répondit pas : Armand se mit à regarder les passants ; ils firent le voyage sans mot dire, se boudant tous les deux.

M. Lenoël, que les pêcheurs ses confrères appelaient le père Lenoël, attendait les invités.

Le temps était superbe ; M. Lenoël avait fait dresser sur la pelouse de son jardin une vaste table en fer à cheval ; il avait calculé sur trente personnes au moins ; il en pouvait venir cinquante.

M. Lenoël laissait à sa femme et à son ami, le pseudo-vicomte de Nérac, le soin de recevoir tout le monde ; il était tout à la cuisine. Là, deux femmes de ménage de renfort et les servantes de deux familles d'invités préparèrent le dîner sous l'œil de la Marion qui, depuis vingt ans, servait les Lenoël. Comme l'avait parfaitement prédit Léon, c'était à la fois un dîner bourgeois et un banquet, quand M. Lenoël eut donné le dernier ordre, il monta des cuisines et se présenta au jardin à ses invités. Ceux qui, parmi eux, ne se connaissaient point, s'étaient réciproquement tâtés et la glace était rompue ; tout ce monde était en belle humeur en raison de la perspective d'héritage, chacun se montrait souriant à tous, et tous grimaçaient des sourires aimables à chacun.

Lenoël, héros de la fête, reçut un accueil sympathique et enthousiaste.

C'était un homme de soixante ans environ, bien conservé, grisonnant, mais rubicond et hâlé ; la vie en plein air, sur l'eau, lui donnait un teint de paysan. Il avait la figure ronde, pleine, avenante, joyeuse ; l'œil était brun, brillant et annonçait un tempérament capable de s'enflammer. Toute la physionomie annonçait la bienveillance et la bonne humeur : mais on sentait que l'éducation bourgeoise, la vie de bureau et le peu d'élévation des pensées avaient fait de M. Lenoël une nature vulgaire, banale, sans relief.

En face de madame Lenoël, sa femme : il se croyait

inférieur et se sentait petit garçon ; c'était pitié de voir cette vieille folle ridiculiser ce brave homme. Il s'appela Jules, elle l'appela Julo et en avait fait son domestique. Julo par ci—Julo par là.

Jamais Julo n'avait protesté, sa femme, savait en jouer ; elle l'avait convaincu qu'elle avait fait un sacrifice énorme, elle, bien élevée, riche, en l'épousant, lui un peu rustre, privé de toute élégance et ne jouissant que d'une pension de retraite.

Madame Lenoël, blonde fade de quarante-sept ans, était une grande femme assez bien faite, qui n'avait jamais été ni belle ni jolie, quoique l'ensemble des traits fût assez régulier ; mais des détails désagréables offensaient le regard ; l'oreille, par exemple, était plate et mal tournée ; au coin du nez et sur le contour des narines, la peau se piquetait de points noirs que la poudre de riz ne dissimulait pas suffisamment ; le front se pelait légèrement ; le teint était couperosé. Madame Lenoël avait en outre le suprême mauvais goût de ne pas vouloir paraître vieille ; elle portait des robes qu'une femme de trente ans aurait trouvées trop jeunes ; elle avait des chapeaux écrasés par des fouillis de fleurs elle se donnait des airs enfants et affectait des grâces minaudières.

Elle avait dans le pseudo-vicomte de Nérac un cavalier servant qu'elle avait dressé à ravir et qui réalisait son idéal.

Hippolyte appartenait à la catégorie si nombreuse des crétins prétentieux. Comme homme, c'était un avorton ; Hippolyte était pâle, chétif, malsain, fiévreux, quasi bossu ; il avait l'haleine chargée de bile, l'œil faux, inquiet et le regard oblique des faibles envieux et lâches ; il était venimeux du reste, comme une vipère et il bavait le venin sur les réputations avec beaucoup d'habileté. On le redoutait à cause de la morsure. Sans mérite, sans valeur, il avait eu cette adresse de se faire passer auprès des bourgeois pour un journaliste de talent, parce qu'il tournait des articles de réclames pour journaux de modes dans le genre de madame de Renneville ; sa plume lui rapportait très peu ; mais il avait son nid chez les Lenoël. Il avait conquis le mari en se faisant le porte-voix de sa renommée comme pêcheur et en le flattant, en remplissant toutes les corvées qui pesaient à madame Lenoël.

Hippolyte avait conquis madame Lenoël par les petits soins, par une admiration outrée, par des exagérations de respect ; il l'avait traitée comme elle voulait l'être, en duchesse ; à vrai dire, il l'aimait.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des ménages à trois, quand madame Lenoël eut l'idée de convoquer ses parents.

Inutile de dire que toutes les familles réunies là montraient des égards pour Hippolyte qui, de son côté, tout en tranchant du maître de la maison et du grand homme, se montrait affable pour tous ces bourgeois. Mais il avait une épine ou plutôt deux épines au pied.

Le premier sujet d'inquiétude, c'est que le docteur Favel le tenait à distance.

Favel était un homme considérable et considéré, il avait une réputation européenne : c'était un prince de la science. Comment avait-il consenti à venir à ce dîner, dans cette cohue bourgeoise, avec sa pupille ? C'est parce que Fernande avait voulu absolument que son tuteur la conduisît à cette réunion de famille ; elle aimait Lenoël qui lui faisait faire de longues promenades en bateau ; Fernande adorait les parties de plaisir sur l'eau, elle trouvait dans Lenoël le plus complaisant des hommes. Ce brave pêcheur, de son côté s'était pris d'une vive affection pour cette douce et belle fille ; il se regardait comme son second tuteur. Pour elle, il se fût jeté au feu ; Favel le savait. Absorbé par ses études et sa clientèle, il ne pouvait toujours s'occuper de Fernande ; sachant qu'il pouvait compter sur Lenoël, il permettait à sa pupille, accom-

pagnée d'une vieille gouvernante, toutes les promenades et les parties de pêche que bon lui semblait.

C'était du reste une excellente hygiène pour la santé délicate de Fernando.

Favel se montrait poli, mais froid vis-à-vis du pseudo vicomte de Nérac. Celui-ci s'en chagrinait et faisait tout au monde pour vaincre cette réserve. Mais il avait un autre motif d'inquiétude qui le piquait au talon ; le rapin Léon devait venir, disait-on, accompagné par Armand. Or, maître Hippolyte, s'il n'était pas connu d'Armand, le connaissait et le craignait d'instinct ; sa nature d'avorton regimbait en face des colosses ; son hypocrisie avait horreur de la loyauté d'un caractère comme celui d'Armand. Il savait que ce jeune homme avait un sans-gêne redoutable, et il pressentait que le franc-parler du jeune bohème le blesserait probablement au vif.

D'autre part, Léon avait froissé plusieurs fois Hippolyte ; ils s'étaient piqués réciproquement, et ils se sentaient hostiles l'un à l'autre. Hippolyte avait presque fait défendre l'entrée de la maison à Léon qui ne revenait ce jour-là, qu'en raison de l'invitation générale.

Le pseudo vicomte supposait à bon droit que son ennemi exciterait contre lui sa verve railleuse ; il ne se trompait pas.

Cependant, comme l'heure de se mettre à table arrivait et que les deux bohèmes ne paraissaient pas, Hippolyte espéra qu'ils ne viendraient point. Mais survint un des fils Lamberquier, le seul jeune homme de tous ceux qui se trouvaient là qui eût quelque valeur ; il était étudiant en droit ; après avoir salué tout le monde il vint serrer la main d'Hippolyte et lui dit :

— Est-ce que Léon ne vous a pas prévenus que nous avions pour cousin un journaliste nommé Armand qui est de la taille d'un carabinier ?

— Un journaliste... fit Hippolyte avec un suprême dédain... un journaliste, ce jeune homme ! Non, c'est à peine un reporter.

— Possible, riposta Lamberquier. Mais c'est un rude garçon. Il se bat en duel demain avec le baron Jallisch, un hongrois qui a tué deux adversaires et qui n'a jamais été blessé dans les nombreuses affaires qu'il a eues.

— Notre cousin Armand est un homme mort ! s'écria haineusement Hippolyte. Je connais le baron et je ne donnerais pas dix centimes de la vie de ce monsieur Armand.

— Tant pis ! fit Lamberquier. Ce garçon-là est un des plus beaux hommes que j'ai vus et c'est une riche nature. Est-ce qu'il ne vient pas ce soir ?

— Il devait être des nôtres, mais ce duel l'empêchera d'assister à notre dîner. Entre nous ce n'est pas une grande perte... un bohème comme lui...

Fernande attendait cette conversation.

— Monsieur, demanda-t-elle à Lamberquier, pourquoi donc ce jeune homme se bat-il avec le baron Jallisch ?

— Mademoiselle, dit Lamberquier, ce hongrois a, paraît-il, tué deux jeunes gens, ses compatriotes, qui lui avaient reproché d'avoir trahi Kossuth, le grand révolutionnaire qui faillit émanciper son pays en 1848. Notre cousin Armand aurait traité ce baron Jallisch d'assassin : de là, pour demain, cette rencontre.

— Dans laquelle, dit Hippolyte, ce jeune homme apprendra à tenir sa langue, à ne pas calomnier les gens, et à ne pas se mêler de ce qui ne le regarde pas ; je vous demande un peu si les affaires de Kossuth sont les siennes.

Lenoël avait écouté avec un vif intérêt cette discussion ; il connaissait un peu Armand.

— Mon cher Hippolyte, dit-il, notre cousin Armand est un peu trop bohème, c'est vrai, mais c'est un brave cœur, une bonne nature et il m'est très sympathique. Tu l'aimerais si tu l'avais vu seulement une fois.

— Ma foi non ! fit Hippolyte. Je n'aime pas les jeunes gens insolents qui attaquent inconsidérément des réputations faites.

Lenoël n'était pas homme à contredire longtemps son ami, il se contenta de répondre :

— Il faut de l'indulgence pour la jeunesse.

Mais au fond il admirait l'acte d'Armand et se sentait fier de l'avoir pour parent.

Ce fut Fernando qui riposta à Hippolyte :

— Mais, monsieur, dit-elle, il me semble que si ce jeune homme a les preuves de la trahison du baron, il a cédé à un mouvement généreux en le démasquant.

— Mademoiselle, riposta aigrement Hippolyte, le baron est un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne, il a une position officielle auprès de S. M. l'empereur d'Autriche dont il possède la faveur ; je ne suppose pas que François-Joseph approcherait un traître de sa personne et l'honorerait de ses grâces.

En ce moment le docteur Favel qui avait silencieusement écouté prit la parole :

— Monsieur, dit-il froidement, enfonçant chaque parole comme un coup de bistouri, le baron Jallisch a beaucoup de partisans qu'il paye en services de toutes sortes ; vous avez sans doute entendu faire son éloge par une de ses créatures ; mais je suis allé à Vienne, j'y ai soigné de hauts personnages ; je suis en quelle mince estime on tient le baron de Jallisch à la cour de S. M. François-Joseph. La politique oblige le gouvernement à ménager et à soutenir les hommes qui ont livré l'armée hongroise à l'Autriche, mais on n'a pour eux que du mépris. Le baron de Jallisch, notamment est tenu pour un misérable. Aussi je souhaite de tout mon cœur que ce brave jeune homme qui l'a provoqué ne succombe pas demain.

— J'ignorais ces détails ! balbutia Hippolyte.

Favel lui tourna le dos, offrit son bras à Fernande toute joyeuse de cette intervention et l'emmena, laissant le pseudo vicomte écrasé.

— Eh bien ! fit Lamberquier triomphant, vous voyez que j'avais raison.

— Oh ! riposta Hippolyte, tout ce que dit le docteur n'est pas mot d'évangile.

— Permettez, Favel est un homme sérieux qu'on peut croire sur parole.

— Moi j'ai d'autres renseignements.

Lenoël trouva dans sa candeur que son ami Hippolyte se fourvoyait.

— Voyons, voyons, lui dit-il, ne t'entête donc pas ; le docteur est allé à Vienne, il sait ce qu'il dit, mon cher.

— C'est toi, fit Hippolyte, qui ne sais pas ce que tu dis.

— Hein ! Quoi ? Comment ? fit Lenoël interloqué. Je radotte, d'après toi ?

Le bonhomme était devenu tout rouge et il se révoltait.

Lenoël était piqué au vif ; de ce jour, il s'aperçut que son ami le prenait de bien haut avec lui. Et ils continuèrent à échanger des répliques aigres et désagréables. En ce moment l'on sonna.

— Tiens, dit Hippolyte, les voilà, les bohèmes !

Lenoël courut à la porte, l'ouvrit et vit le cocher qui avait amené les deux jeunes gens prêt à repartir pour Paris ; il ferma la porte de la maison derrière lui et il arrêta d'un geste le départ du fiacre. Puis, prenant les deux mains d'Armand et le regardant bien en face :

— Jeune homme, dit-il, je ne dois pas vous faire l'effet d'un monsieur grincheux, désagréable et capable de vous froisser ?

— Ma foi non ! dit Armand en riant.

— Vous êtes sans père ni mère sur le pavé de Paris ; je suis votre arrière-cousin, je veux vous servir d'oncle, si ça vous va.

— Mais où voulez-vous en venir, monsieur Lenoël ? demanda Léon.

— Tu vas le savoir et tu es intéressé à la chose. Montons en voiture, brûlons le pavé, nous avons encore une demi-heure avant le dîner, c'est plus qu'il n'en faut.

— Où allons-nous ?

— Laissez-vous faire, c'est pour votre bien. Monsieur Armand, montez donc. Montez aussi Léon. Je prends le strapontin, moi.

— Non pas ! fit Armand. A votre âge... je ne souffrirai pas... Léon, prends le strapontin, toi !

Léon obéit.

M. Lenoel donna une adresse et un franc de pourboire d'avance au cocher qui distribua pour vingt sous de coups de fouet à sa rosse.

On roula bon train.

Lenoël entama la question :

— Jeunes gens, dit-il, sans vous offenser vous n'êtes pas riches, partant, votre mise n'est pas à la hauteur de votre mérite ; vous seriez vexés à cause des demoiselles de ne pas paraître au dîner avec des habits propres ; je vous conduis dans une maison où l'on va vous fournir des pieds à la tête tout ce dont vous avez besoin. C'est une avance que je vous fais sur votre part d'héritage... Ça me sera agréable de vous rendre ce petit service et puis ça vexera Hippolyte.

Jusqu'alors Armand avait écouté les propositions de Lenoël avec mauvaise humeur ; il croyait que le bonhomme rougissait de recevoir des cousins pauvres, mais le ça vexera Hippolyte fut un trait de lumière. Il devina ce qui avait dû se passer. Léon le comprit aussi.

— Votre ami ne nous aime guère, mon cousin, dit-il. Il a dû dire du mal de nous.

— Vous savez, c'est un camarade du baron de Jallisch et il tient pour lui.

Puis à Armand :

— Mais moi, jeune homme, je suis pour vous et je vous souhaite la victoire.

— Soyez tranquille, dit Armand avec assurance, je lui donnerai demain un bon coup d'épée.

— Vous savez tirer ?

— Non... mais ça ne fait rien !

— Cependant, jeune homme...

— Vous verrez si je me trompe. Je me connais, je sens que cette fois-ci c'est moi qui donnerai du fer à mon adversaire.

Du reste, j'ai mon idée, une idée bien simple, mais qui ne viendrait pas à tout le monde.

Le cocher avait brûlé le pavé ; on arrivait dans le faubourg Saint-Antoine en face d'un magasin de confection ; c'était une maison de troisième ordre, il est vrai, qui fournissait aux ouvriers, vêtements, linge, coiffure et chaussures : cependant la coupe des habits n'était pas mauvaise, ni la façon non plus. Lenoël voulut que ses cousins choisissent ce qu'il y avait de mieux ; il n'épargna pas l'argent, et, en un clin d'œil, la transformation fut complète ; Armand surtout était superbe. Un coiffeur acheva la toilette des jeunes gens qui, gantés, frais et pimpants, remontèrent en voiture ; on repartit pour Saint-Mandé. En chemin, Lenoël se frottait les mains et murmurait joyeusement :

— C'est Hippolyte qui sera vexé !

Le départ subit de Lenoël avait beaucoup intrigué ces invités ; on se perdait en conjectures quand la sonnette retentit de nouveau. La Marion courut ouvrir... C'était monsieur Lenoël qui faisait son entrée avec ses deux cousins tout flambant neuf habillés et irréprochables ; Hippolyte, qui s'était empressé de venir au-devant des nouveaux venus, eut le premier le nez cassé ; Lenoël lui présenta Armand et le présenta ensuite à celui-ci qui s'inclina :

— Monsieur le vicomte de Nérac, un de vos confrères, avait dit Lenoël.

— Ah ! avait fait Armand en saluant, c'est monsieur qui signe vicomte de Nérac ? Permettez-moi de vous complimenter, monsieur ! C'est presque du journalisme que vous faites là, l'annonce arrivée à ce point frise l'art.

Jamais Hippolyte n'avait reçu pareil camouflet, il

rougit de colère. Les bourgeois qu'il avait souvent fatigués de ses prétentions souriaient de sa déconvenue ; il se mordait les lèvres jusqu'au sang.

— Monsieur, dit-il, le compliment me flatte de la part d'un reporter.

— Reporter, dites-vous, c'est-à-dire journaliste de dernier ordre ! fit en riant le jeune homme, vous avez bien raison, monsieur : je suis peu de chose dans le monde des lettres, mais je vous prierai de considérer que je n'ai pas vingt ans.

C'était dire cruellement au pseudo-vicomte qu'il en avait quarante-cinq et n'en était pas plus avancé dans la carrière. La réponse d'Armand cloua littéralement au sol le pauvre Hippolyte ; pour l'achever, le docteur Favel ayant Fernande au bras se dirigeait vers Armand que Lenoël lui présenta.

Tout à coup Fernande murmura, profondément étonnée à l'oreille de son tuteur :

— Ne le reconnaissez-vous pas ?

— C'est lui, en effet ! s'écria Favel.

Et saisissant les deux mains d'Armand, il lui dit avec effusion :

— Il a donc fallu, Monsieur, que le hasard me mette en votre présence, pour vous remercier de nous avoir sauvé la vie !

Et il raconta en quelques mots à Lenoël comment s'était passée la scène dont Armand avait, nous l'avons vu, raconté les détails à Lenoël.

— Mon cher enfant, dit-il à Armand, vous vous battez demain avec un adversaire dangereux ; je ne veux pas que vous ayez un autre chirurgien que moi, nous irons sur le terrain dans ma voiture.

Armand était au comble de la joie.

— Docteur, dit-il, je vous suis extrêmement reconnaissant ; étant donné que j'exécuterai une idée qui m'est venue, vous ne serez pas inutile. Je donnerai un fameux coup d'épée au baron, mais j'en recevrai un qui sera peut-être dangereux.

En ce moment parut madame Lenoël qui avait été donner un coup d'œil aux cuisines ; elle était dans toute la pompe majestueuse et ridicule de sa toilette surchargée et de mauvais goût. Son mari lui présenta Armand, elle connaissait Léon. Cette vieille coquette prit feu aussitôt pour Armand ; ce beau garçon exerçait sur elle une irrésistible fascination ; du premier coup elle l'appela son cher enfant, ce qui inquiéta Hippolyte. Armand se laissa caresser de la parole et du regard, il s'ingénia à être charmant, si bien qu'en cinq minutes il en arriva à rendre folle madame Lenoël, ce qui mit ce pauvre Polyte au désespoir. Celui-ci en vint à ne plus savoir ce qu'il faisait ; il marcha sur les plates-bandes.

Fernande, cependant, suivait du regard Armand qui était empêtré de madame Lenoël ; elle devinait bien que ce n'était qu'un jeu de la part du jeune homme ; explique qui pourra comment l'amour vient aux filles ? Comment les plus chastes, les plus réservées, les plus calmes sont tout à coup atteintes par la passion.

Faut-il admettre que c'est une question d'électricité ? Est-il vrai qu'hommes et femmes sont numérotés ? pair et impair, et que quand un numéro 3650, par exemple, rencontre le 3651, il y a immédiatement fusion des cœurs ? Toujours est-il que les amours à première vue sont fréquentes ! Fernande, à la vue d'Armand, avait éprouvé un choc qui l'avait profondément troublée.

Quant à lui, ignorant l'impression qu'il avait produite, il avait jugé Fernande trop au-dessus de lui pour aspirer à elle.

Mais la cloche sonna ; le potage était servi ; selon l'usage bourgeois, au lieu de laisser chacun se placer selon ses sympathies, M. Lenoël avait indiqué les places par de petites cartes au nom de la personne, dans les verres. Il se trouva que, jugeant sainement du reste, qu'une belle fille doit être flanquée d'un beau garçon, M.

Lenoël avait mis le nom d'Armand à côté de celui de Fernande, ils s'assirent l'un près de l'autre ; elle rougit. Lui, qui n'avait aucune arrière-pensée, n'éprouva pas la moindre émotion, il n'était pas fâché d'avoir cette jolie voisine ; mais il était trop résolu à ne pas lui faire la cour pour éprouver la moindre impression.

À droite de Fernande, était un monsieur des plus insignifiants qui, trouvant à parler à une dame non moins sotte que lui, s'entretint avec elle des mille riens dont s'alimente la conversation entre imbéciles ; de ce côté Fernande fut parfaitement tranquille.

Armand avait pour autre voisine une dame qui se trouvait près de l'étudiant en droit Lamberquier, lequel lui faisait la cour ; ils eurent fort à galantiser tous deux ; si bien que personne ne s'occupa de Fernande et d'Armand. Celui-ci admirait sa voisine, non point en sournois, à la dérobée, mais franchement, si bien qu'il s'aperçut qu'il la gênait.

— Mademoiselle, dit-il en souriant, encore un regard pour bien mettre votre image dans mon souvenir et je vous laisse tranquille ensuite. Laissez-moi vous dire seulement qu'il est malheureux que vous ne soyez pas une statue de marbre.

— Pourquoi donc, monsieur ? demanda Fernande interdite.

— Parce que l'on pourrait vous admirer à l'aise, sans vous importuner. De grâce, ne croyez pas à un compliment banal, encore moins ne vous figurez pas que je cherche à vous plaire ; je suis tout simplement frappé de vos perfections, vous êtes pour moi un chef-d'œuvre de statuaire ayant la vie. Je me mépriserais si j'éprouvais l'ombre d'un autre sentiment que l'admiration la plus pure.

Fernande leva les yeux, son regard rencontra celui d'Armand, elle y lut la franchise et prit confiance en lui ; puis, baissant la tête murmura presque douloureusement :

— Suis-je donc si belle !

Il y avait une naïveté touchante dans cette exclamation.

Fernande comprenait que la pureté de son type de madone la plaçait en quelque sorte hors nature et la divinisait ; elle sentait que, placée à une telle hauteur, elle serait isolée. Cette perspective l'effrayait.

Jusqu'ici on l'avait toujours traitée en sainte ; elle imposait le respect et tous ceux qui l'approchaient subissaient une sorte d'intimidation ; cette solitude de cœur pesait à Fernande depuis longtemps ; elle eût voulu, comme les autres jeunes filles, causer, rire et badiner, elle n'osait manifester ce désir ; n'étant point coquette, elle ne savait pas provoquer adroitement ; elle attendait que quelqu'un la comprit.

Armand, étonné de l'exclamation de Fernande, examina la jeune fille ; il lut l'ennui dans ses yeux mélancoliques, et, d'intuition, il devina la situation d'âme dans laquelle se trouvait Fernande.

— Je suis désolé, dit-il en souriant, de ne pas être votre frère, mademoiselle.

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle d'un air joyeux.

— Parce que vous vous ennuyez et que je saurais vous distraire. Les hommages dont on vous accable vous fatiguent ; vous êtes lasse d'encens ; vous trouvez fastidieux d'être toujours l'objet d'un culte ; bref, vous voudriez devenir une jeune fille qui se promènerait honnêtement dans les sentiers de la vie, comme les autres. Or, si j'étais votre frère, je vous offrirais mon bras et je vous ferais voir du monde tout ce qu'une demoiselle bien élevée peut en voir.

Fernande poussa un gros soupir.

— Vous avez raison ! dit-elle ; il est bien malheureux pour moi que je n'aie pas un frère.

— Vous avez un mari ! fit Armand en souriant.

Elle rougit beaucoup.

Il continua :

— Vous pourrez choisir. Vous avez une grosse dot et votre beauté.

— J'ai peur, dit-elle, que l'une et l'autre n'écartent les prétendants ; j'en serai peut-être réduite à coiffer sainte Catherine ou à épouser une personne que je n'aimerais pas.

Armand, cette fois, regarda très attentivement Fernande qui baissait les yeux ; elle craignit d'en avoir trop dit ; il lui semblait qu'elle se jetait à la tête de ce jeune homme ; à vrai dire, elle n'avait pas reçu d'une mère cette éducation savante qui apprend la stratégie et la tactique aux jeunes filles.

Fernande se sentait au fond de l'âme une profonde sympathie pour Armand ; elle eût voulu qu'il l'aimât ; elle avait cette chaste loyauté vis-à-vis d'elle-même de s'avouer que son cœur battait vite à côté de ce jeune homme, qu'elle éprouvait une délicieuse sensation de plaisir à se sentir près de lui, qu'elle l'aimait enfin ? Il semblait, comme les autres, intimidé ; elle l'encourageait franchement, sans hypocrites subterfuges, sans comédie et sans manège.

Armand, de son côté, n'était pas l'homme des faux-fuyants et des lignes courbes ; il allait droit au but.

— Mademoiselle, dit-il en baissant la voix, vous avouez que vous vous ennuyez ; vous êtes à l'âge où une jeune fille pense qu'il lui faudra faire un choix quelque jour ; vous êtes sincère et bonne : voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ?

— Oui, monsieur ? dit-elle très bas, très fermement, mais pourpre comme une cerise.

— Je vous demanderai donc, fit Armand, si vous accepteriez pour prétendant un jeune homme vous plaisant bien entendu, sans fortune, mais ayant une position, gagnant cinq à six mille francs par an, ayant du talent et de l'avenir devant lui.

— Si j'aimais ce jeune homme, avec le consentement de mon tuteur auquel il déclarerait ses intentions, oui, monsieur, j'accepterais sa main.

— Et vous attendriez qu'il eût conquis en un an ou deux sa position ?

— Oui, monsieur.

— Le champ est ouvert ! fit Armand tout joyeux.

— Que voulez-vous dire ? demanda Fernande.

— Mais, mademoiselle, vous venez d'accepter un programme qui me permet de concourir, répondit Armand. Je puis, en me rangeant et en travaillant sérieusement, devenir un des bons reporters de Paris et gagner beaucoup d'argent. Plus tard, je serai un écrivain de quelque talent ; je me sens quelque chose dans la poitrine. Je puis donc me mettre sur les rangs, et espérer. Je... Mais qu'avez-vous ? Vous pleurez...

Fernande avait en effet des larmes dans les yeux ; elle cacha furtivement sous son mouchoir de baptiste ces diamants qui tremblaient à ses cils et dit tristement :

— Hélas, monsieur, pourquoi vous battez-vous demain ?

C'était un aveu qui échappait à cette charmante fille, malgré elle. Armand en fut profondément ému : il pâlit d'émotion ; pendant quelques secondes, les dents serrées, les lèvres blêmes, il ne put trouver un mot. Enfin, il murmura à l'oreille de Fernande :

— Je vous remercie, mademoiselle, de l'intérêt que vous me portez ; je vous prie de vous rassurer ; je ne suis pas un tireur émérite, mais j'ai du poignet, ma taille et du sang-froid. J'ai des chances de m'en tirer.

— Mon tuteur sera près de vous, dit Fernande. Il vous aime déjà ; j'espère que vous suivrez ses conseils et que vous gagnerez tout à fait son affection.

— Mais je n'aurai pas d'efforts à faire pour m'ingénier à lui être agréable ; c'est un caractère et un talent que j'admire.

— On dit que vous êtes... dissipé ! fit Fernande avec un peu d'hésitation.

— Pour appeler les choses par leur nom, dit Armand, je suis ou plutôt j'étais bohème ; mais je vais rompre avec cette existence folle.

— Vous me le promettez !

— Je vous le jure.

Tout ce dialogue se passait à mi-voix ; au milieu du bruit des verres qui se choquaient, des conversations bruyantes, personne n'en entendit un mot que les intéressés ; seul, Hippolyte les observait.

— Mademoiselle Fernande, dit-il à sa voisine, a l'air d'écouter bien attentivement son cousin.

— Eh, dit la voisine, ce sont des jeunes gens ; ils ont peut-être quelque chose à se dire. Ça ne nous regarde pas, monsieur.

Hippolyte, remis à sa place, se tut ; toutefois il continua à observer haineusement.

Le premier pas fait, Armand et Fernande avaient en effet mille choses à se dire.

— Je crains, monsieur, disait timidement Fernande, que vous n'interprétiez mal ma conduite ; mais le danger que vous allez courir ne m'a pas permis de cacher l'intérêt que je vous porte.

— Mademoiselle, dit Armand, vous avez le cœur et l'âme pure comme le cristal ; je suis, moi, un honnête garçon, incapable d'une pensée vile ou lâche ; le hasard nous a mis en présence ; nous sommes orphelins tous deux ; nous avons éprouvé de la sympathie l'un pour l'autre ; vous avez cédé à une pitié généreuse ; qu'avez-vous donc à vous reprocher ? D'avoir été sincère ? d'avoir été grande de simplicité et de franchise ? Croyez à tout mon respect, à tout mon dévouement.

— Si, par bonheur, dit-elle, vous échappez à ce duel sans blessure, mon tuteur vous recevra, je pense, tous les mercredis et les vendredis ; vous viendrez ?

— Oh oui, certes.

— Quand il en sera temps, je vous prévenirai et vous déclarerez nos intentions.

— Je me laisserai guider par vous, fit-il.

— Mon tuteur, reprit-elle, m'a déclaré cent fois qu'il était partisan du système anglais pour les fiancés ; il veut qu'on leur laisse une certaine liberté. Sous la sauvegarde de monsieur Lenoël, nous nous promènerons quelquefois ensemble, n'est-ce pas ?

— Le plus souvent possible ! dit Armand avec enthousiasme. Toujours ; s'il y a moyen.

— Si vous étiez blessée, dit-elle, il est probable que mon tuteur vous ferait porter dans la petite maison de santé qu'il a fondée dans sa propriété de Neuilly ; je suis un peu la garde-malade de ses pensionnaires ; je vous soignerais moi-même.

— C'est à désirer un coup d'épée ! dit Armand radieux.

Et ils devisèrent ainsi longtemps, faisant peu d'honneur aux matelottes de M. Lenoël.

Toute chose a une fin cependant, même un dîner bourgeois ; on servit le café. M. Lenoël allait se lever pour prendre la parole et causer de la grande affaire, quand un coup de sonnette retentit. La Marion ouvrit et l'on vit descendre de voiture une jeune femme qui devait appartenir au monde le plus distingué et qui était accompagnée d'un personnage mis avec recherche et décoré d'ordres étrangers.

A sa vue, Hippolyte, enchanté, s'écria :

— C'est lui, c'est le baron de Jallisch !

Lenoël stupéfait se leva pour recevoir les nouveaux venus ; madame Lenoël imita son mari. Il s'était fait un grand silence ; tous les invités regardaient tour à tour Armand et son adversaire, ne comprenant rien à ce qui se passait ; le baron n'avait pas vu Armand.

— Monsieur, dit-il, après avoir salué madame Lenoël, je me présente chez vous à titre de parent et de cohéritier ; je me rends à votre invitation avec madame la com-

tesse Vinceska, ma sœur ; j'ai dans ma voiture les titres qui établissent ma parenté et j'aurai l'honneur de vous les soumettre.

Lenoël était un peu embarrassé.

— Monsieur, dit-il toutefois, je sais qu'il existe dans la famille une branche hongroise ; je vois que vous en êtes les représentants. Soyez les bienvenus. J'allais développer mes idées quant aux mesures à prendre pour la succession ; si vous êtes assez bon pour m'écouter, vous aurez ensuite à soumettre vos observations pour ou contre les mesures proposées.

Le baron et la comtesse s'inclinèrent en signe d'assentiment.

M. Lenoël offrit des places aux nouveaux venus, Hippolyte vint s'empresser de serrer la main au baron et de saluer la comtesse. Celle-ci montrait une attitude digne, un peu ennuyée, comme il convient à une grande dame fourvoyée dans un monde qui n'est pas le sien. Le baron, plus liant et plus affable, causait familièrement avec Hippolyte ; celui-ci, à voix basse et avec l'accent le plus haineux, dit à Jallisch :

— Vous voici, monsieur le baron, en face de votre adversaire !

Il désignait Armand du regard. Fernande éprouvait une angoisse mortelle, elle dominait difficilement son trouble ; Armand était impassible ; tout le monde chuchottait. L'incident offrait une certaine solennité, on se demandait ce qui allait se passer. Jallisch regarda en face Armand qui, de son côté, le regardait sans provocation, mais avec une fermeté telle que le baron détourna la tête :

— Mon cher, dit-il bas à Hippolyte, j'ignorais cette particularité que mon adversaire fût mon parent et cohéritier.

— Il faut arranger l'affaire, fit Hippolyte avec une fausse bonhomie.

— Impossible, répondit Jallisch. L'insulte est trop grave, il faut du sang. Personne ici n'a intérêt à ce que le duel n'ait pas lieu ; si je tue demain ce jeune homme, c'est une part d'héritage qui rentre à la masse.

Et il continua sur ce ton moitié léger, moitié sérieux, affectant une indifférence profonde pour le dénouement qui devait avoir lieu le lendemain.

La comtesse causait de son côté avec Madame Lenoël qui déployait ses grâces avec la lourdeur d'un canard domestique qui déploie ses ailes, la conversation roula d'abord sur les lieux communs et les banalités.

— Vous avez ici une propriété charmante, madame, c'est adorable.

— Mille fois bonne, madame ; c'est bien petit, mais pour des gens comme nous...

Etc., etc., etc.

Cependant la comtesse remarqua Armand et Fernande.

— Quelle est cette jeune personne si belle ? demanda Lora.

— C'est la pupille du docteur Favel, répondit Madame Lenoël.

— Et ce jeune homme à côté d'elle ?

Madame Lenoël était un peu embarrassée, elle prit des circonlocutions.

— Malheureusement, dit-elle, ce jeune homme n'est pas inconnu pour vous.

— Pourquoi, malheureusement ?

— Parce que son nom vous rappellera une affaire fâcheuse... Mais peut-être ignorez-vous...

— De grâce, expliquez-vous ?

— Savez-vous que votre frère, madame, a eu dans un café une querelle... mon Dieu, je n'aurais pas dû peut-être vous parler de ceci.

— Mon frère m'a raconté, madame, qu'il se battait demain.

— Voilà son adversaire, madame.

— Il est de nos parents ?

— Oui, madame.

— Ah ! fit la comtesse, c'est fâcheux !

Et d'un air de pitié :

— Pauvre garçon ! il est bien jeune pour mourir ; je prierai Jallisch de le ménager...

En ce moment M. Lenoël se levait et prenait la parole ; il se fit un grand silence.

— Mesdames, fit l'amphytrion, messieurs... Chers parents ! " J'ai eu l'honneur de vous convoquer pour vous proposer un moyen pratique de sauvegarder les intérêts généraux, et par conséquent les intérêts particuliers de tous dans l'affaire de la succession. L'union fait la force ! "

On applaudit, M. Lenoël reprit :

— Je propose de former un syndicat pour obtenir l'assurance que le duc, notre parent, vit et pour arriver à sa délivrance, ou pour constater sa mort.

— Bravo ! bravo ! cria-t-on.

— Vous comprenez que si nous ne prenions pas des mesures énergiques, on pourrait nous accuser d'être restés indifférents au sort du duc vivant ; s'il est mort, au contraire, il nous faudrait attendre pendant trente ans l'ouverture de la succession, à moins de faire constater le décès par acte de notoriété. ce à quoi devront tendre les efforts du syndicat.

— Bravo ! bravo ! crièrent les héritiers avec enthousiasme.

Ils voyaient tous les millions en perspective.

M. Lenoël conclut en disant :

— Si nous avons le bonheur de faire rendre la liberté à notre parent captif, ce dîner sera certainement le plus beau jour de notre vie. S'il est mort nous verserons des larmes sur son trépas, nous lui ferons rendre les honneurs qui lui sont dus, et nous aurons la conscience en paix, ayant rempli notre devoir, ce qui nous permettra de jouir sans remords de l'aisance dans laquelle cette succession mettra chacun de nous.

Cette péroraison fut généralement admirée, on applaudit à outrance ; Lenoël, ému au delà de toute expression par son succès, ne put trouver que quelques paroles entrecoupées.

— Chers parents... cette soirée... nous sommes tous unis comme les cinq doigts de la main... Merci ! Merci ! je n'en souviendrai toujours !...

Un Landerquier, qui avait un discours à placer, lut un speech écrit : nous en faisons grâce au lecteur, un orateur prit la parole, mais ne put aller au delà de *mesdames et messieurs*. Hippolyte jugea qu'il devait obtenir un petit succès et il se leva. Aussitôt Armand se leva aussi.

— Pardon, demanda-t-il à Hippolyte. Est-ce que vous avez l'intention, monsieur, de prendre la parole dans cette affaire de succession ?

— Mais oui, dit Hippolyte interloqué.

— Je me permettrai de vous demander, monsieur, fit Armand, si vous êtes héritier ?

— Non, dit Hippolyte déconcerté. Mais comme ami de monsieur Lenoël...

— J'ai une cinquantaine d'amis ! dit Armand. Vous comprenez que s'ils étaient tous ici, vous voyant discourir, il ne manqueraient pas d'en faire autant. Ça nous mènerait jusqu'à trois heures du matin. J'ajoute que monsieur Lenoël a montré dans cette affaire trop de bon sens et qu'il s'est expliqué avec trop de clarté pour qu'il soit besoin de revenir sur ce qu'il a dit. Je propose un toast en l'honneur de Madame Lenoël et de son mari, nos hôtes, et le vote des conclusions posées par monsieur Lenoël à l'unanimité et par acclamation.

On applaudit frénétiquement ; les petits verres à liqueur remplis se tendirent tous vers M. Lenoël qui sut un gré infini à Armand d'avoir provoqué cette ovation,

Hippolyte était défermé des quatre pieds, Fernande elle-même riait, le voyant si penaud.

Cependant il fallait élire un syndic par *toc* de famille. Quand les syndicats furent formés, Favel prit la parole.

— J'ai consenti volontiers, dit-il, à faire partie du comité que vous venez de nommer ; mais avant de voir en lui un syndicat ayant en vue la succession du duc, qui fut mon ami, je l'envisage surtout comme ayant pour but de rechercher si le duc est encore vivant. Nous avons là un devoir à remplir. Nous serons secondé par la justice du consulat français qui s'est ému des circonstances dans lesquelles le duc a disparu. Le consul croit à un crime. On pense qu'il s'agit d'un complot longtemps médité d'avance. Mon intention, est de me rendre en Égypte, s'il le faut, d'assister à l'enquête qui sera faite par les soins du consul et de tirer cette affaire au clair. Nous avons déjà un faisceau d'indices, des soupçons, des renseignements précieux. S'il y a eu crime, nous obtiendrons contre les assassins, la vengeance des lois.

Cette face nouvelle de l'affaire révélée par le docteur causa une impression profonde ; Jallisch inquiet se domina, la comtesse lui donna l'exemple de l'attitude qu'il devait prendre. De ses mains gantées elle applaudit le docteur, le baron imita sa sœur ; en lui-même cependant, il songeait que Favel allait considérablement le gêner, et, de son côté, la comtesse se disait que le docteur était un homme dangereux. Mais elle se demandait s'il avait des soupçons directs, s'il savait quelque chose des menées de Jallish ; elle se promit d'éclaircir ce sujet.

Le but que se proposait monsieur Lenoël étant atteint, le syndicat étant formé, la soirée s'avancant, tout le monde demeurant plus ou moins loin, chacun songeait à se retirer ; les Lamberquier en donnèrent le signal, puis le baron et la comtesse partirent. Peu à peu le jardin se vida ; il ne resta plus que le docteur, Fernande, Armand, Léon et maître Hippolyte.

Le docteur, après avoir causé de l'héritage avec Lenoël alla prendre Fernande auprès de laquelle Armand était revenu.

— Jeune homme, dit-il à Armand, vous viendrez me prendre chez moi pour votre affaire ; je vous mènerai sur le terrain dans ma voiture.

Fernande pâlit. Elle avait presque oublié qu'Armand se battait et pouvait mourir, il sourit pour la rassurer et trouva le moyen, en lui présentant son châle, de lui glisser deux mots de tendresse et d'espérance dans l'oreille. Le docteur et Fernande partis, les deux jeunes gens prirent congé.

VI

LA LEÇON D'ESCRIME

L'insulte était flagrante, l'affaire était inarrangeable ; on fixa le rendez-vous à trois heures, à l'île de la Grande-Jatte, près de Neuilly.

Armand avait l'intention bien arrêtée de se défendre, car, à huit heures, il était allé trouver Jacob, un maître d'armes qui avait une spécialité précieuse dans laquelle il excellait. Il donnait la leçon de *tenue sur le terrain* aux novices qui avaient la bêtise d'accepter un combat sans savoir tirer ; à vrai dire, Armand n'était pas tout à fait étranger au manèment de l'épée. Souvent, dans les ateliers, il s'était escrimé, sans principes, il est vrai ; mais enfin il s'était familiarisé avec le fer. De plus, il avait eu trois duels ; c'est quelque chose que d'avoir l'habitude du terrain.

Jacob trouva dans son élève du poignet et du jarret, plus une taille qui constituait à elle seule un grand avantage. Enfin, Armand était d'une souplesse, d'un

ressort, d'une agilité incroyable et, comme journaliste, écrivant beaucoup, il avait la main délicate. Jacob donna à son élève deux premières leçons d'une heure chacune ; à la dernière Armand lui dit :

— Mon cher maître, j'ai une idée.

— Laquelle ? demanda Jacob.

— Je voudrais, en exposant ma peau, trouver celle de mon adversaire ; je lui offrirais l'occasion de m'enfiler et je recevrais son coup ; mais je lui en donnerai un.

Jacob connaissait Armand ; toutes ses sympathies étaient pour lui.

— Mon petit, lui dit-il, un autre te détournerait d'exécuter ton idée ; moi je te trouve du bon sens ; le baron de Jallisch ne peut être pincé que de cette façon-là. J'entre dans ton idée.

Il tutoyait tout le monde.

— A la bonne heure ! dit Armand...

— Vous ferez donc coup fourré, reprit Jacob. En suivant mes indications, en lui tenant toujours l'épée tendue et menaçante, il craindra de s'enfiler et attendra l'occasion de filer sous ton fer pour te coucher.

“ C'est là qu'il faut lui offrir la tentation de partir à fond. Tu lui présenteras l'épaule et tu auras sa poitrine à découvert. Je vais te démontrer ça. ”

Cette nouvelle et suprême leçon dura une heure et demie. Jacob se déclara satisfait.

— Mon petit, dit-il, si l'épée du baron rencontre une artère, tu meurs. Si, glissant sur l'épaule, elle pénètre dans la poitrine, entre deux côtes, tu meurs encore ; mais en te fendant bien à fond, tu as la consolation de blesser ton homme. “ J'estime à vingt pour cent les chances que tu as de ne pas être tué. Bon courage ! ” Armand se jeta dans une voiture et dit au cocher :

— Je suis fatigué. Pr menez-moi où vous voudrez pendant deux heures ; je vais dormir et me reposer pendant tout ce temps-là. Puis vous me mènerez chez le docteur Favel, à Neuilly.

Il donna l'adresse ; le cocher remplit ses instructions en conscience ; à deux heures, Armand arrivait à la porte du docteur.

VII

LE DUEL

Fernande savait qu'Armand devait venir chercher le docteur ; elle attendait anxieusement ; avec la finesse ordinaire des femmes, elle avait pris ses mesures pour pouvoir lui parler sans témoins, pour échanger avec lui quelques mots. L'amour va vite. Ceux qui, dans leur vie, ont éprouvé une passion, savent combien le cœur est rapidement envahi ; lorsque deux êtres faits pour s'aimer se sont rencontrés ; en quelques heures la sympathie grandit, s'affirme et s'empare de tout l'être.

Fernande avait éprouvé cette loi. Pendant toute la nuit elle avait été tourmentée par l'inquiétude ; elle avait à peine dormi, et elle avait rêvé tantôt qu'Armand était blessé à mort, tantôt qu'il lui était infidèle et qu'il l'oubliait. Une crainte l'envahit. Elle se dit qu'elle avait trop fait d'aveux, que ce jeune homme qu'elle connaissait à peine ne pouvait si vite avoir été épris ; puis elle songea qu'il menait une vie déréglée et qu'il n'y avait rien de sérieux peut-être à attendre de ce bohème. Aussi était-elle fiévreuse, dans le jardin de son tuteur, promenant son ennui, se troublant à chaque coup de cloche.

Le docteur était un savant. Une tête se fût aperçue de l'état de Fernande ; Favel ne vit rien, sinon que sa pupille ce jour-là, suivait ses prescriptions. Il lui recommandait toujours le mouvement.

Vers deux heures, Fernande comprit que le moment approchait où Armand allait venir ; il ne pouvait tarder.

Elle se jura de se montrer froide, réservée ; elle crai-

gnait d'avoir été trop tendre. Tout à coup la sonnette vibra ; le concierge ouvrit. C'était lui !..

A sa vue Fernande sentit s'évanouir toute sa résolution, elle frissonna de joie. Elle lui trouva visage si franc, regard si aimant, qu'elle vit s'évanouir tout soupçon ; elle l'attendit pâle et frémissante. Il vint la saluer, l'attitude de Fernande le frappa.

— Vous avez souffert ! dit-il, je vous en remercie ; mais ayez du courage.

— Je ne mérite pas tant d'intérêt.

— Dans quelques heures du reste, tout sera terminé et je serai mort avec la suprême consolation d'avoir été remarqué par vous ou je vivrai pour me dévouer à vous toujours.

— Toujours ! fit-elle.

— Ne me faites pas l'injure d'en douter ! dit Armand, avec un accent qui porta la conviction dans l'âme de Fernande.

— Mais, murmura-t-elle, on prétend que les hommes sont infidèles.

— Qui prétend cela ? fit-il. Oui ; certes, un homme qui fait un mariage de convenance, qui épouse mademoiselle X... à cause de sa dot, oui, cette homme-là ne sera point fidèle ; mais moi, si j'ai ce bonheur inouï d'être le mari d'une femme que tous ont consacrée déesse, je serai tout entier à elle.

— Est-ce bien vrai ?

Elle souriait ; la confiance était venue.

— Vous n'en doutez plus ? dit-il.

Et l'entraînant vers un coin d'allée sombre, elle lui dit avec une grande simplicité :

— Les circonstances où nous sommes autorisent bien des choses ; je m'enhardis à vous jurer que je suis vôtre à jamais, voulez-vous qu'ici avant l'heure d'épreuve par laquelle nous avons passé, nous nous fiançons l'un à l'autre ?

Elle lui tendit chastement son front ; elle était pâle, sérieuse et triste ; il lui donna un baiser. Elle devint pourpre.

— Fernande, dit-il, à partir d'aujourd'hui, vous n'avez plus le droit de douter de moi.

— Je vous ai donné ma foi ! dit-elle. Je vous confie mon bonheur et mon honneur.

Il était radieux.

— Venez ! fit-elle. Le docteur s'étonnerait de ne pas nous voir.

Il la suivit. Elle le conduisit jusqu'à la maison, l'annonça elle-même et se retira. Favel reçut Armand dans son cabinet.

— Vous voilà ! fit le docteur.

C'est bien pour aujourd'hui ?

— Rendez-vous à trois heures, dit Armand, à l'île de la Jatte.

— C'est à deux pas !

Il sonna...

— Faites-atteler, dit-il à son huissier. Et placez cette boîte dans la voiture.

C'était tout ce qu'il fallait en instruments et en remèdes pour les opérations les plus compliquées ; Favel prenait ses précautions et vérifiait sa trousse.

L'huissier vint dire :

— La voiture de monsieur est attelée.

— Partons ! fit Favel.

Mais avant de quitter le cabinet il se ravisa et dit à l'huissier.

— Qu'on prévienne mademoiselle Fernande que je désire lui parler.

Et à Armand :

— Ma pupille vous doit la vie, mon cher. C'est bien le moins qu'elle vous souhaite bonne chance ; les Arabes prétendent que cela porte bonheur.

Fernande entra :

— Voici, ma chère mignonne, lui dit Favel, un jeune

homme à qui nous devons beaucoup, j'ai pensé que tu voudrais lui dire : Au revoir.

Fernande sentait des larmes perler à ses yeux, elle allait éclater en sanglots. Favel, toujours brusque, voulut éviter une scène d'attendrissement.

— Vite ! vite ! dit-il. L'heure presse ! vous êtes son coïsin, monsieur Armand, en pareils cas, les embrasements sont autorisés.

Elle lui donna ses joues cette fois ; il y mit deux baisers.

— Revenez-vous ? dit-elle d'une voix étouffée et en tombant dans un fauteuil.

— Certainement nous reviendrons, dit Favel.

Et il entraîna Armand dans sa voiture et cria au cocher !

— A l'île de la Jatte !

Puis, tout à coup il demanda à Armand, fort étonné de ses manières :

— Votre pouls ?

— Voilà, docteur.

— Ah ! ah ! fit-il. De la fièvre ! Cependant vous n'avez pas peur ?

— Ma foi, non, dit Armand.

— Pourquoi cette agitation alors ?

Armand répondit évasivement :

— Je ne sais.

— Peuh ! vous mentez ! fit Favel.

Décidément c'était un homme qui n'avait point les façons de tout le monde ; il brusquait tout, tous et toutes. Il demanda à Armand :

— Êtes-vous capable de renoncer carrément à la vie bohème.

— Je me le suis juré, docteur ? dit Armand. J'ai beaucoup de volonté.

— Que ferez-vous ?

— Je suis sûr, que, journaliste, j'arriverai à une excellente position ; j'ai quelque chose dans le ventre, puis je pourrai devenir un homme politique.

— Vous avez un tempérament de tribun ! fit le docteur.

Et tout aussitôt, revenant à son idée première, il demanda :

— Et cette fièvre ? pourquoi cette fièvre ?

— Mais, docteur.

— Vous allez me mentir encore...

Armand était bien embarrassé.

— Une dernière question, fit Favel.

— Faites, docteur.

— Sondez vos reins et votre cœur ! comme dit l'évangile. Tâchez-vous, auscultez-vous ! et après examen répondez net.

— A quoi, docteur ?

— A ceci.

Il plongea son regard dans celui d'Armand, fouillant cette âme à fond, et reprit :

— Dites-moi si vous vous sentez de taille à être bon père et bon mari. Si oui, je vous trouverai une femme, moi, une femme excellente.

— Docteur, répondit Armand, je crois que je suis un homme et que je saurai toujours remplir mon devoir et me conduire de façon à satisfaire la belle-mère la plus difficile.

— Bon, dit Favel convaincu.

Et il dit encore, ce qui parut très singulier à Armand :

— J'ai pris mes renseignements ! Je sais à qui m'en tenir sur votre compte et j'ai mis ce matin des hommes sûrs en campagne. Votre passé n'est pas d'un pleutre. Oui, je crois que vous êtes un homme. "Maintenant, dites ce que vous avez à me dire, dépêchez-vous.

— Mais docteur !

Armand était absolument interloqué ; Favel se fâcha.

— Ah ! ça, fit-il, me prenez-vous pour un imbécile, ou êtes-vous un sot ?

Parlez donc.

Armand regarda le docteur, comprit sa pensée et dit simplement :

— Je l'aime !

— Enfin, dit Favel.

Il reprit :

— Et elle ?

— Je crois qu'elle m'aime aussi.

— Je crois... je crois... Il faut en être sûr... Vous l'avez-elle dit ?

— Oui, avoua Armand.

Il était impétueusement poussé par Favel dans ses derniers retranchements.

— A la bonne heure ! fit le docteur en se frottant les mains.

Tout va bien.

Puis il ajouta :

— Vous me trouvez singulier, n'est-ce pas ? je suis tout bêtement logique.

— Je sais comment l'amour, le véritable amour vient aux jeunes gens.

On dit qu'on ne peut pas s'aimer en une demi-heure, c'est une bêtise ; je prétends que dans la plupart des cas, les véritables, les grandes passions naissent en dix minutes.

L'amour est sujet aux lois de l'électricité ; il met les deux électricités en communication : une rencontre et, si les deux électricités sont de nature à se combiner, au premier choc l'étincelle de la passion jaillit et allume l'incendie.

C'est ce qui est arrivé pour vous et pour Fernande.

Or j'avais peur qu'elle fût difficile à bien marier.

— Parce qu'elle est trop belle, dit Armand.

— Vous m'avez compris, dit Favel.

Et serrant la main d'Armand :

— Mon cher, dit-il, du calme, du courage, de la vigueur et espérons.

— Moi, j'ai confiance, fit Armand.

On arrivait.

La voiture qui amenait les témoins d'Armand et celle qui avait conduit à l'île Jallisch et ses témoins furent envoyées au pont Bineau. Déjà on avait étudié et choisi un emplacement convenable ; les témoins enlevaient ça et là les cailloux. Pas de soleil ; on se battait à l'ombre des platanes et des ormes géants. La nature était en fête ce jour-là, les oiseaux chantaient dans la ramée, la rivière étincelait autour de l'île en deux rubans moirés d'argent, bordés de verdure par l'herbe des plages ; l'air était tiède, saturé de parfums : il faisait bon vivre. Le cadre riant contrastait avec la scène de meurtre qui allait se jouer.

Le baron de Jallisch, froid, railleur, un rictus aux lèvres, semblait sûr de lui ; il caressait sa vengeance et Favel trouva cette attitude menaçante ! Le baron n'avait pas amené de médecin ; il était si certain de ne pas même être égratigné, qu'il avait dédaigné cette précaution ; il salua Favel ; celui-ci lui rendit un salut raide et évita de lui parler.

Armand serra la main de ses témoins et se déshabilla : il ôta sa chemise ne gardant que le pantalon ; Favel admira la torse splendide de ce magnifique garçon.

Cependant l'on était prêt ; on plaça les adversaires, et le témoin chargé de ce soin prononça le signal traditionnel : — Allez messieurs !

L'intérêt de la lutte était puissant pour ceux qui s'intéressaient à Armand, Léon et Théodore qui l'avaient assisté trois fois ne l'avaient jamais vu ainsi. Les cheveux au vent, l'œil plein d'éclairs, les narines frémissantes et dilatées, la lèvre crispée, Armand était superbe de colère et d'énergie ; il semblait doué d'une force irrésistible, et Jallisch, si ferme et si brave qu'il fût, se sentit en pré-

sence d'un adversaire plus redoutable qu'il n'aurait cru.

— Ne trouvez-vous pas que Jallisch à l'air d'être en face d'un jeune taureau sauvage ; quelle furie farouche va déployer ce garçon ?

— Tant pis pour lui ; il fera des fautes.

Les deux adversaires partirent l'un sur l'autre, Jallisch fut prudent. Il commença par tâter son homme ; mais, avec un poignet qui lui permettait bien des choses qu'un autre n'eût pu tenter, avec une taille très allongée qui développait sa puissance défensive, Armand tint comme un roc ; tout furieux qu'il fût, il se contenait et restait inébranlable sur la défensive ; Jallisch dut attaquer plus vivement.

Le moment terrible arrivait ; il s'agissait pour Favel de savoir si, quand Armand se livrerait, il serait seulement blessé, ou tué par son adversaire.

Tout à coup, Armand voyant Jallisch pressant et animé, lui présenta du jour, et le baron se fendit à fond dans la trouée qu'il sentait devant lui, le fer d'Armand livrant du passage ; mais le jeune homme, avec un élan d'une violence inouïe partait à fond, lui aussi. L'épée de Jallisch rencontra sous le bras d'Armand, à hauteur de l'épaule, un os contre lequel elle se brisa ; mais le baron tombait, et sur lui, Armand roulait à terre aussi. L'épée du jeune homme avait traversé Jallisch jusqu'à la garde.

Armand se releva, et, regardant haineusement son adversaire, il lui dit :

— Je vous avais prévenu.

Puis se retournant vers le docteur, il lui montra le baron en disant :

— Votre devoir avant tout, docteur. Je n'ai qu'un bras endommagé.

Favel ne pouvait cacher sa joie ; il pensait que le baron n'en reviendrait pas. Il retira l'épée, ouvrit sa trousse, sonda la blessure et parut stupéfait.

— Messieurs, dit-il, voilà qui est inouï ; aucun organe essentiel n'est atteint.

Et il pansa le baron.

— Sans complication imprévue, avant deux mois monsieur sera sur pied.

Le baron remercia ; il se croyait à la mort ; on le porta dans sa voiture, Favel revint à Armand :

— Pas de chance ! fit-il. Il en réchappera. ce misérable.

— C'est égal, reprit Armand, je suis content de ne pas être mort, ce qui m'importe maintenant, car je tiens à la vie.

— Messieurs, dit Favel, ce soir je vous donne à dîner, je vous attends à six heures.

L'on monta en voiture et l'on partit.

Une heure plus tard les échos du boulevard retentissaient du triomphe d'Armand ; ce fut une grande joie pour la jeunesse et un grand chagrin pour le fameux baron de Jallisch dont le prestige se trouva considérablement entamé :

Armand trouva dans le jardin du docteur Fernande qui l'attendait ; elle faillit s'évanouir de joie en revoyant son fiancé vivant.

— Viens, Fernande, dit Favel, en descendant de voiture et en emmenant les deux jeunes gens très émus dans son cabinet.

Là, prenant la main de sa pupille, il la plaça dans celle d'Armand.

— Mes enfants, dit-il, vous êtes orphelins, vous vous aimez, je vous fiance. Embrassez-vous donc !

Et il les regarda, tout attendri, se donnant un long baiser, puis il les fit asseoir ensuite près de lui.

— Tu connais, ma mignonne, dit-il à Fernande mes idées sur le mariage. Je suis pour la méthode anglaise : les futurs doivent se connaître. Si vous vous aimez toujours dans trois mois, l'on vous mariera. En attendant, je prends Armand pour mon secrétaire, ce qui n'étonnera personne. ~~La-dessus,~~ mes enfants, soyez tout à la joie,

allez vous promener jusqu'au dîner dans mon jardin et aimez-vous.

Armand serra la main du docteur ; Fernande se jeta dans les bras de son tuteur ; les deux fiancés passèrent une délicieuse après-midi...

Le soir, à dîner des intimes du docteur et M. Lenoël notamment, lequel demeurerait à Neuilly en chambre meublée pour cause de pêche, une douzaine de personnes en tout s'asseyaient à la table de Favel. On y fêta Armand ; la soirée fut une longue ivresse de bonheur pour les deux amoureux. Armand, devenu le pensionnaire du docteur, eut une chambre dans la maison.

Le baron de Jallisch avait été reconduit à l'hôtel des Champs-Élysées.

Lora s'attendait à une victoire, et voilà que son frère Jallisch lui revenait, tigre marqué à la poitrine de la griffe de ce jeune lion ; elle fut piquée par la curiosité.

Les témoins de Jallisch avaient dit à la comtesse le plus grand bien de l'attitude d'Armand ; ils l'avaient dépeint comme un héros ; cette idée du coup fourré parut surtout remarquable à la comtesse. Elle se dit :

— Il y a un homme dans cet enfant.

Puis une entrevue qu'elle eut avec un certain journaliste, nommé Vincentini, qui connaissait Armand, lui donna une haute idée de ce hardi jeune homme.

— C'est, lui dit-il, un type taillé par un autre ciseau dans un marbre d'une autre nature que celui dans lequel on prend les blocs destinés à fabriquer nos grands hommes actuels ; il lui est arrivé des aventures inouïes, impossibles, incroyables.

Un jour, dans une fête des environs de Paris, il se moqua d'un dompteur qui prétendait avoir un tigre très méchant que lui seul pouvait approcher. Irrité par les railleries d'Armand, le dompteur sortit de la cage et défia le jeune homme d'y entrer ; Armand se leva de sa place et vint se planter dans la cage en face du tigre qui ne broncha pas et se laissa caresser... Et savez-vous ce qui advint ? Le dompteur avait dit vrai et son tigre était si féroce qu'il dévorait son maître quelques mois plus tard, à Pesth, en Hongrie. Plus tard, Armand a fait avec Feydeau le voyage de l'Algérie, il lui est arrivé là l'aventure suivante : son cheval s'emporte et l'entraîne droit au bord d'un précipice de quarante mètres de profondeur et à pic. On voit monture et cavalier s'engouffrer ; on court, on tourne le précipice, on y pénètre et l'on trouve Armand en train de manger des arbousiers au fond du ravin qui était couvert d'arbousiers. Le cheval râlait son dernier souffle.

— Ce garçon a donc un talisman ? fit la comtesse.

— Talisman, amulette, chance, fatalité, ce que vous voudrez ; mais à coup sûr une protection surnaturelle qui le fait échapper à tout péril.

— Est-il spirituel ?

— Pas dans le sens parisien du mot ; mais il a une verve toute gauloise, beaucoup d'humeur à la façon des Anglais, des idées excentriques.

La comtesse était devenue rêveuse.

— Il faut, dit-elle, que je voie ce garçon ; comment m'y prendre ?

— Je vous le dirai ! dit Vincentini.

C'était un homme tout dévoué à Lora : il s'ingénia à satisfaire ses désirs, la comtesse curieuse, mais toujours haineuse, se rencontra plusieurs fois avec Armand que Favel, pour le former à la vie régulière, envoyait souvent dans le monde. Lora sut quelle position le jeune homme occupait chez le docteur ; elle devina le futur mariage ; dès ce jour, sa haine redoubla. Mais, chose étrange ! Dans le premier conseil qu'elle tint avec Jallisch, celui-ci proposa de se débarrasser d'abord et avant tout d'Armand.

— Non, répondit Lora, lui le dernier.

Pourquoi donc, l'exécration semblait-elle reculer devant sa mort ? Les femmes ont des caprices singuliers. Lora

devait connaître suffisamment Armand depuis deux mois qu'elle le voyait souvent. Pourquoi continuait-elle à éclipser toutes les femmes devant lui ? C'était un mystère dont elle-même peut-être n'avait pas la clef. Autre symptôme : la comtesse parut dévorée du désir de faire disparaître Fernande.

— Jamais, disait-elle, jamais ce mariage n'aura lieu, je m'y opposerai de toutes mes forces.

Et elle méditait sur les moyens de tuer Fernande le plus promptement possible. Un soir, elle dit à Jallisch.

— J'ai trouvé !

— Quoi donc ! fit le baron, qui s'était levé ce jour-là pour la première fois.

— J'ai trouvé le moyen sûr, rapide et point compromettant de me débarrasser de cette jeune fille par laquelle nous devons commencer notre œuvre.

— Que comptes-tu faire ?

— J'ai déjà, à tout hasard, fait corrompre la femme de chambre de Fernande.

— La tiens-tu bien ? Es-tu sûre d'elle ?

— Sois tranquille. Nous la tenons par le cœur, par le crime déjà connu et par la peur.

— Et tu veux...

— Je veux aller à Fontainebleau d'abord et y parler au vieil Harruch.

— Le charmeur de vipères ! Que peut-il te conseiller ?

— J'ai besoin d'être renseignée sur les mœurs des serpents. Demain, je pars.

Une visite interrompit cette conversation.

Jallisch eut pourtant bien voulu connaître le plan de sa sœur.

VIII

LE CHARMEUR DE VIPÈRES

Le lendemain, vers dix heures du matin, une jeune femme que l'on aurait pu prendre pour une femme de chambre, si elle n'avait pas eu l'air si distingué, débarquait à Fontainebleau par le premier train. Elle alla droit à une voiture de bohémiens qui stationnait hors la ville ; là, ses frères reconnurent leur reine. Elle entra dans la voiture et quelques instants après, elle en sortait vêtue de haillons de bohémienne, les pieds dans de mauvais souliers ; elle se rendit ainsi accourcée, chez un vieillard très connu, le père de Harruch, dont cent fois les peintres de Marlotte et Barbizon ont reproduit la tête caractéristique.

Cet homme appartenait à la grande tribu des bohémiens ; il avait toutefois pris résidence à Fontainebleau où il exerçait l'étrange métier de chasseur de vipères : on prétendait qu'il charmait les serpents. Bon an, mal an, Harruch touchait en prime quinze ou dix-huit cents francs ; personne n'apportait au bureau départemental autant de têtes de vipères que lui.

Il courait des bruits sur le père Harruch, bruits sourds.

On le craignait ; on disait qu'étant bohémien, il avait été chassé de sa tribu pour un crime n'entraînant pas la mort, mais l'exclusion. Le point, du reste, n'avait jamais été éclairci.

La comtesse trouva Harruch chez lui, c'est-à-dire dans un galetas. C'était un grand vieillard, long, mince, droit comme un peuplier ; il avait quatre-vingt ans peut-être, mais il portait avec vigueur le poids des années. La tête était superbe. Qu'on s'imagine le Christ vieilli, la barbe et les cheveux blancs comme neige et l'on se fera une idée de ce visage patriarcal ; mais l'œil était farouche, la physionomie était sombre. Cet homme ne parlait jamais à qui que ce fût : il était presque impossible de lui arracher un mot ; il passa même longtemps pour mort. Il gagnait, nous l'avons dit, plus de quinze cents francs à tuer les vipères, mais de plus il était très industrieux et savait trouver les morilles qui se payent un

franc le kilo et mille autres produits de la forêt. Ce devait être un braconnier émérite, toutefois les gardes ne l'avaient jamais pris. Il vivait cependant de peu.

Que faisait-il de son argent ? Personne ne le savait.

Lorsque la comtesse entra chez lui, il travaillait : l'ayant longtemps regardée, il la reconnut.

— Ma fille, dit-il, se levant devant elle, je salue en toi la première femme de ma tribu qui depuis trente ans m'ait visité. L'heure de la pitié aurait-elle enfin sonné pour le vieil Harruch.

— Peut-être ! dit la comtesse.

— Il paraît que la tribu a nommé un roi ; j'ai vu trace de tout cela dans la forêt, dit le vieillard d'un air triste. Le roi peut gracier un frère coupable et lui permettre de rentrer dans sa tribu. M'apportes-tu l'espoir dans les pans de ta tunique, Lora ?

— Peut-être, dit-elle. Je suis envoyée par la reine.

— Ah ! dit-il, c'est une reine. Qui est-elle ?

— Tu le sauras plus tard, réponds-moi auparavant, j'ai à te questionner de sa part.

— Parle, ma fille. Parle le vieil Harruch t'écoute.

— Y a-t-il, demanda la comtesse, des vipères dont le venin soit foudroyant ?

— En vingt minutes, dit Harruch, la morsure de la vipère-aspic tue un homme.

— Est-il possible de se procurer un de ces reptiles sur-le-champ.

— Oui.

— Si l'on plaçait une de ces vipères-aspics dans un lit, s'y tiendrait-elle.

— Dans le cas où le lit serait légèrement chaud, oui, elle s'y tiendrait.

— Une personne se couchant dans le lit, serait-elle mordue par l'aspic ?

— C'est presque inmanquable.

La comtesse réfléchit pendant quelques instants, puis elle dit au vieillard :

— Tu as péché autrefois par la parole, tes lèvres ont été imprudentes. Si, par hasard, un jour, les juges te demandaient quelque chose sur ce que nous venons de dire, saurais-tu te taire, cette fois ?

Les yeux d'Harruch lancèrent des étincelles ; il parut en proie à une émotion extraordinaire.

— Ma fille, dit-il, voilà bientôt trente ans que je vis seul, en silence. Jamais je n'ai tant prononcé de mots en un mois qu'aujourd'hui en un jour. On peut m'éprouver. "Je sens venir la mort peu à peu ; chaque nuit j'ai froid dans mes os.

"Je voudrais mourir, au milieu de mes enfants et sous le toit de ma voiture. Dis à la reine que je ne révélerai jamais rien de ceci à personne.

"Je le jure par l'eau, le feu, le ciel et la terre ; à genoux, je la conjure de me rendre à ma tribu, à mes fils, à mes petits enfants.

— Songe que, cette fois, si jamais tu ouvrais tes lèvres, tu serais jeté au coin d'un bois et à jamais abandonné.

Le vieillard leva les bras et murmura avec une angoisse indicible :

— Oh ! si je pouvais parler à la reine, je la convainrais et elle aurait foi en moi.

Lora fut émue :

— La reine te croit ! fit-elle.

Et elle montra l'anneau de commandement.

— Viens avec moi, en forêt, chercher des aspics et ce soir tu te mettras en route, si tu veux, avec un bon cheval pour chercher ta famille. Elle est à trois lieues d'ici vers Nemours " Harruch tomba à genoux devant Lora et lui baisa les mains en lui disant avec exaltation :

— Le chien est fidèle, Lora, perle de la tribu ! Il le sera moins que moi ! La liane est souple, elle obéit au vent qui souffle, à la main qui la tresse. aux balancements de l'arbre qui la tient suspendue. Plus souple qu'elle Harruch sera.

Il arrosait de larmes joyeuses les mains qui le déliaient. Puis soudain il se leva.

— Oh ! dit-il, la belle chasse ! Je veux, Lora, convier à ma fête de délivrance toutes les vipères de la forêt et tes yeux verront un spectacle que nul n'a contemplé : un peuple innombrable de reptiles va siffler à tes pieds. C'est la dernière fois que je charmerai les serpents, mais je veux les appeler du plus profond du bois...

Et le vieillard fit avec fièvre ses préparatifs ; Lora regardait curieusement ses apprêts ; il se munit d'une chaudière de cuivre à fond plus vaste que le sommet ; on voyait que c'était un engin de chasse, car il était entretenu avec une propreté extrême ; le cuivre jaune resplendissait au dehors et au dedans ; on eut dit de l'or. Il chargea cet ustensile sur ses épaules.

— Voilà ma première arme, dit-il.

— Quelle mystérieuse cuisine vas-tu faire ? demanda la comtesse surprise par l'étrangeté de cet engin.

— Une cuisine infernale, répondit Harruch.

— En somme, que vas-tu faire ?

Il secoua la tête.

— Lora, dit-il, les vieux chasseurs n'aiment pas à être questionnés. A quoi bon te décrire longuement ce que tu vas voir dans quelques heures ?

Et il se munit d'une fourche de fer emmanchée dans une gaule de frêne. C'était un instrument d'une forme toute spéciale et la comtesse devina facilement qu'il était destiné à ficher ses deux branches en terre pour piquer les reptiles au point où les deux fourches se rencontraient faisant ressort. Harruch prit encore une grande baguette de coudrier flexible et mince ; il était alerte, joyeux, plein d'ardeur ; il coupa l'air de sa baguette et décrivit des cercles dans l'air.

— Voici, dit-il, la terreur des vipères. C'est mon sceptre. Quand tu me verras commander aux reptiles, tu comprendras, Lora, que, moi aussi, je suis roi, le roi des chasseurs de vipères. La comtesse était vivement intrigué ; mais elle éprouva une curiosité plus vive encore quand le vieillard eut pris, suspendu au mur, un sac de cuir percé de petits trous.

— Qu'est-ce ceci ? demanda-t-elle.

— Bien des chasseurs, dit-il, donneraient un doigt pour le savoir. Ceci c'est le grand secret des maîtres de mon art ; c'est ce que, dans toute l'Europe, cent chasseurs de vipères à peine connaissent. Ici même, à Fontainebleau, il n'y a que deux hommes qui connaissent ce secret. Encore sont-ils moins habiles que moi pour choisir l'heure, le jour et la saison.

Il mit le sac à son cou.

Il se hâta de prendre un autre sac de toile, beaucoup plus grand, celui-ci était maculé de sang.

— Là-dedans, dit-il, nous rapporterons les têtes de plus de cent vipères.

Il secoua le sac d'un air triomphant, puis il se munit de plusieurs boîtes trouées de petites ouvertures.

— Voilà, fit-il pour les prises vivantes.

Se tournant ensuite vers Lora, il lui dit joyeusement. — Partons. Belle chasse. Bonne chasse. L'air et le ciel sont pour nous.

Ils traversèrent Fontainebleau et sur leur passage on interpella le vieux chasseur :

— Père Harruch, vous allez aux vipères !

— Oui, chrétiens, oui, je vais en chasse.

— Père Harruch, qui donc est avec vous.

— Ma fille, chrétiens, c'est ma fille ! Et il passait.

On se dit dans Fontainebleau :

— Le père Harruch a retrouvé sa fille.

IX

EN CHASSE

Du haut des rocs du point de vue du camp de Chailly où ils venaient d'arriver, la reine des Bohémiens et le

chasseur de vipères voyaient se dérouler à leurs pieds cent lieues carrées de terrain ; à droite, des vallées où jaunissaient les moissons, des collines que les pampres verdissaient et des montagnes qui se perdaient dans la nue ; à gauche, les bois, devant eux l'abîme.

La journée avait été chaude ; la soirée était orageuse ! Une menace de tempête pesait sur la grande forêt dont l'océan de verdure s'étendait à perte de vue, immobile et chargé d'électricité... Les feuilles asséchées tombaient le long de rameaux ; des vapeurs rousses s'élevaient des clairières ; les arbres semblaient alanguis et pliaient sans force sous le poids des branches. Dans les massifs, le silence lourd, précurseur des bouleversements du sol ou de l'air ; l'instinct subtil des fauves les poussaient à se blottir dans leurs a bris, l'insecte se cachait ; l'oiseau se perchait ; l'inquiétude planait partout, étouffant les voix et paralysant les mouvements.

Tel était le terrain de chasse qu'avait choisi le vieil Harruch.

Pendant quelques instants ils restèrent muets ; leurs âmes de bohémiens, accessibles aux profondes impressions des grands obstacles de la nature, étaient saisies d'admiration. Harruch dit enfin d'une voix lente :

— Ne trouves-tu point Ellora, que cette forêt d'Europe nous rappelle la patrie perdue ? Ces bois sont à certaines heures sauvages et solitaires, comme ceux de l'Inde ; le sol y prend les teintes chaudes de l'Orient : vingt sites sont assez pittoresques pour être sans rivaux dans leur originalité saisissante ; et quand la tempête, comme aujourd'hui, se prépare lentement dans le ciel, cette forêt prend un aspect qui met autant d'anxiété dans le cœur des hommes que d'effroi dans les hordes des fauves. Tout tremble, l'orage sera terrible.

Et le vieillard qui avait déposé sur le sol son attirail de chasse, ramassa du bois mort et forma un foyer avec deux pierres : il alluma un feu. La comtesse étonnée le regardait faire ; il procédait gravement à ces préparatifs.

Lorsque la flamme après avoir brûlé le bois, fut tombée ne laissant que des charbons, Harruch plaça sur les deux pierres cette chaudière de cuivre qui avait intrigué jusqu'ici la comtesse ; le vieillard prit ensuite le sac de cuir percé de petits trous qu'il portait à son cou, il l'ouvrit et la comtesse vit aussitôt des têtes de vipères paraître à l'orifice projetant leurs langues affilées de tous côtés et se balançant en cadence, Harruch saisit sans hésitation et à pleines mains les reptiles, il les lança dans la chaudière dont le métal s'échauffait lentement.

Tout d'abord elles s'allongèrent délicieusement sur le fond tiède de la chaudière ; elles se laissaient pénétrer voluptueusement par les chaudes vapeurs ; elles s'étiraient, rampaient doucement ; leurs petits yeux noirs s'animaient et brillaient d'un éclat plus vif ; elles s'enlajaient et parfois leurs six corps ne formaient qu'une seule pelote. Harruch jeta quelques bûches de bois sur les charbons, la chaleur devint plus intense. Peu à peu les vipères parurent éprouver des sensations sinon douloureuses, du moins plus ardentes ; elles s'agitèrent, se séparèrent pour ne plus se réunir et rampèrent avec une rapidité extrême. Elles essayaient de fuir. Lora les vit tenter de gagner les bords de la chaudière, mais celle-ci était ainsi faite que l'ouverture plus étroite que le fond surplombait ; les reptiles retombaient toujours.

Harruch mit encore quelques brins de bois sec sur le foyer ; il combinait savamment les effets de son feu, tâtant lui-même le cuivre avec la main, s'assurant du degré de calorique qu'il avait atteint. Bientôt les vipères s'ouffrirent et s'irritèrent ; Lora remarqua l'étrange éclat de leurs prunelles ; elles se dressèrent sur leurs queues et se mirent à siffler avec fureur, leurs appels devaient s'entendre à plus d'une demi-lieue de là. Harruch, depuis ce moment, cessa d'activer la flamme ; l'effet était produit. Rien de hideux comme l'aspect de cette

chaudière ; les reptiles exprimaient leur désespoir avec une rage inouïe. Tantôt debout, appuyés sur le dernier anneau, terribles, menaçants, la gueule démeurement ouverte, le cou gonflé, ils semblaient se livrer à une danse infernale ; tantôt se roulant, se tordant, se mordant eux-mêmes jusqu'au sang, ils cherchaient à se tuer pour échapper à la torture. Mais les sifflements continuaient à retentir jusque dans les profondeurs des bois. Déjà le vieillard avait préparé une baguette de coudrier longue et souple et une espèce de fourche très flexible, dont les pointes étaient très effilées, dont les branches ne s'écartaient qu'aux extrémités pour se rejoindre à mi-fente comme des ressorts flexibles.

— Que va-t-il se passer ? demanda Ellora.

— Ils vont venir, répondit Harruch.

— Qui donc ?

— Les reptiles. Ne comprends-tu pas que ceux-ci les appellent ?

Puis regardant un gros nuage noir qui se formait à l'horizon :

— Ils seront nombreux ! dit-il. L'électricité les anime et les pousse.

En ce moment il prit en main une des vipères qui venait malgré les difficultés de l'ascension d'arriver sur le rebord de la marmite ; il la replaça dans l'intérieur, mais il fut mordu à la main.

Lora poussa un léger cri.

— Quelle imprudence ! fit-elle.

Il sourit.

— La blessure est inoffensive, dit-il. Elles sont privées de leurs crochets, je les leur ai arrachés. Mais voici les autres.

Garde à toi, Lora.

Dans la direction que lui indiquait le vieillard, Lora vit une certaine agitation dans les herbes qui s'inclinaient sous des poussées invisibles ; puis soudain, sur le terrain dénudé qui s'étendait autour du foyer, des reptiles, débouchèrent ils étaient plus de trente.

— Belle chasse ! dit Harruch. Bon début.

Les vipères s'étaient un instant arrêtées indécises, la vue du chasseur les effrayait ; les appels continuaient plus stridents que jamais. Enfin elles s'enhardirent et rampèrent contournant le foyer pour éviter Harruch ; aussi celui-ci s'élançant avec une agilité incroyable chez un vieillard, tomba au milieu des vipères et de sa baguette de coudrier, les frappa avec une telle adresse que d'un coup sec, il séparait la tête du tronc. Le corps frétillait longtemps sur le sol, la tête vivait, s'ouvrait, menaçait pendant dix minutes ; le regard ne s'éteignait qu'au bout d'une demi-heure.

D'autres bandes survenaient ; Harruch, sa baguette d'une main, sa fourche de l'autre, continuait la chasse avec une ardeur passionnée ; il poussait des cris rauques et frappait toujours. Mais Ellora le vit s'interrompre. Déjà plus de cinquante vipères jonchaient le sol, quand il fit signe à la jeune femme qui, par prudence, était montée sur un roc.

— L'aspic, lui cria le vieillard.

Elle le vit prendre sa fourche à la main droite et courir à un reptile qu'il cloua sur le sol ; les deux branches de l'arme s'enfoncèrent dans le sable sans percer l'aspic, mais le corps de la fourche pinça la vipère.

Le vieillard poussa un cri de triomphe.

— Lora, cria-t-il, belle chasse ! Lora, l'aspic est le plus beau que j'ai jamais pris ; l'orage est pour nous.

Il releva son arme et montra une des plus rares vipères que l'on pût rencontrer dans la forêt ; elle mesurait près d'un mètre. Harruch la saisit par la queue et la dégagea de la fourche. Lora s'attendait à voir le reptile s'enrouler autour du bras du chasseur.

— Que fais-tu donc ? cria-t-elle.

— Ne crains rien, dit-il. La vipère ne peut, comme la couleuvre, se relever, quand on la tient ainsi.

Il connaissait à fond toutes les particularités qui caractérisent l'espèce : il prit l'une des boîtes qu'il destinait à ses prises et y enferma l'aspic ; mais le nombre des vipères avait augmenté autour du foyer. Plus de cent reptiles dansaient en cercle et répondaient aux appels des captives ; une odeur de muse insupportable se répandait dans l'air. Harruch ressaisit sa baguette et recommença sa chasse avec enthousiasme ; il couvrit le sol de débris. Puis encore une fois il reprit sa fourche et s'empara d'un autre aspic.

— Celui-ci, fit-il, est plus petit, Lora, mais il est aussi venimeux que l'autre. Il a sur la tête l'A très marqué et sous le ventre des taches jaunes.

— Deux, c'est assez, dit-elle.

— Laisse ; fit-il. Laisse encore chasser sa dernière chasse au vieil Harruch. Je vais quitter la forêt pour toujours ; il faut que j'apporte aux miens une bienvenue. Vois donc comme il en vient ! elles semblent sortir de terre.

En effet autour du foyer, s'était rassemblée une nouvelle et nombreuse troupe. Harruch fondit sur elle ; mais il se hâta, car le ciel s'assombrissait.

Déjà, sur les feuilles, couraient les frissons précurseurs de l'ouragan.

Harruch s'arrêta ; il enleva rapidement sa marmite de dessus le foyer, il replaça dans leur sac ses vipères.

Le vieillard ramassa toutes les têtes, les serra précieusement, puis il dit à Lora :

— Il en est temps. Gagnons le refuge.

Il se chargea de tous ses engins et se dirigèrent vers une grotte que connaissait Harruch ; à peine y étaient-ils à l'abri, que l'orage se déchaîna dans toute sa fureur. Un coup de tonnerre long et retentissant fit trembler la forêt, des torrents de pluie formèrent nappe entre ciel et terre, la rafale tordit les chênes séculaires, la foudre les renversa, et pendant des heures les grands bois gémissaient sous la tourmente. Lora l'admirait. Un éclair vint à un certain moment l'envelopper d'une auréole et la placer au milieu d'une illumination fulgurante ; elle parut ainsi au vieillard un ange révolté personnifiant la lutte de sa race persécutée contre la société qu'elle méprise et combat.

Harruch lui dit en s'inclinant ;

— Lora, tu seras la plus grande reine qui ait jamais guidé les tribus !

— Tu es l'espoir de la race.

— Tu seras mère de notre Messie. »

La comtesse se retourna.

Elle fut frappée à son tour de l'aspect singulier d'Harruch à cette heure ; la tête du vieillard s'était transfigurée, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, son front rayonnait et il semblait que son regard fouillait au loin les mystères de l'avenir.

— Harruch, dit Lora, mon mariage m'a laissée stérile ; je hais l'homme et sa domination.

Harruch, ce n'est pas de moi que la tribu recevra son libérateur.

Mais lui le bras étendu, le regard inquiet, il dit à la jeune femme.

— Tu hais à cette heure ! Oui, tu hais à mort. Demain, femme tu aimeras. De tous ceux des tribus qui fut le mieux doué. Je suis un voyant, Lora tu aimeras, te dis-je, et ton mariage sera fécond.

— Jamais ! fit-elle.

Il lui saisit la main.

— Je vois le père de ton enfant, dit-il ; je le vois puissant et fort.

C'est un géant dont la tête domine les autres hommes. Il est jeune et il te hait aussi ; peut-être ne t'aimera-t-il jamais.

Puis le sourcil froncé et avec douleur.

— Lora, ton fils sera grand parmi nous ; il sera roi

et grand roi. Mais tu périras par lui. Ton amour te sera fatal.

La comtesse tressaillit.

Harruch reprit d'une voix altérée :

— Oui, c'est la mort, la mort affreuse, loin des tiens !

Lora était pâle comme une morte, d'un geste elle arrêta le prophète.

— Tais-toi ! dit-elle. Tais-toi. Tu m'épouvantes.

En ce moment la foudre frappait la grotte avec fracas, la voûte s'ébranla, se fendit, et la comtesse crut qu'elle était perdue ; mais Harruch impassible lui dit :

— L'heure n'est pas venue. Au jour où tu faheras, commencera pour toi le péil. " La comtesse baissa la tête ; comme toutes les filles des tribus, elle croyait à la clairvoyance des voyants et celui-ci surtout avait une réputation établie sur des prédictions étonnantes.

Elle se sentit condamnée.

— N'y a-t-il donc, demanda-t-elle aucun moyen de conjurer cette fatalité ?

— Non, dit-il, non, si tu l'aimes. Oui, si tu peux dominer ton amour,

— Mais, s'écria la comtesse avec explosion, je le hais, je le hais de toute mon âme.

— A lors à toi la vie ! dit Harruch.

Mais on sentait à son accent qu'il manquait de confiance.

Elle se tut. Les révélations du vieillard sur l'état de son âme avaient éveillé en elle des souvenirs funèbres et des craintes superstitieuses. Elle s'enfonça dans un coin obscur de la grotte pour y méditer ; Harruch se tint silencieux à l'entrée.

L'orage cependant s'apaisait.

Le vieillard laissa les arbres s'égoutter ; la nuit était venue, nuit sous un ciel encore chargé de nuées ; en vain, il attendit que le ciel s'éclaircit ; le temps resta couvert. Alors il dit à Lora,

— Il est temps de rentrer à Fontaine bleue et de quitter la forêt. La route est longue.

— Partons ! dit Lora.

Ils suivirent silencieux les sentiers humides encore ; elle toujours rêveuse, lui toujours attristé. Qui eût vu Lora dans ces chemins perdus, foulant la boue de son pied presque nu, la grande dame était restée la bohémienne au corps d'acier ; elle allait insoucieuse des larges flaques d'eau qui barraient la voie çà et là ; son esprit était ailleurs. Harruch murmurait parfois entre ses dents des paroles entrecoupées et se retournant, la regardait cheminer tête basse. Il se disait alors ! Qu'elle vive !... La nation sera libérée par elle. Qu'elle meure et le salut viendra d'elle encore par son fils.

Ils arrivèrent enfin à Fontainebleau.

La comtesse, pour éviter tout soupçon, dormit dans la voiture des bohémiens.

Le lendemain, elle s'appréta à partir pour Paris après avoir revu Harruch qui attendait l'ouverture des bureaux pour aller toucher une prime importante en présentant deux cents têtes de vipère ; la plus belle chasse qu'il eût faite.

Le vieux bohémien reçut les ordres de la comtesse avec joie.

— Je t'accorde, dit-elle, huit jours pleins pour revoir les tiens. Le neuvième jour tu te présenteras à Paris, chez moi ; des frères te recevront. Tous passent pour mes domestiques ; on les croit gens de Hongrie. Tu seras toi-même vêtu en Hongrois et tu joueras le rôle d'un vieux serviteur qui régirait mes domaines dans les environs de Bade. Tu es censé venir rendre des comptes. Tu apporteras les vipères.

— Bien ! dit Harruch.

— Comment feras-tu pour passer ton sac à la barrière sans qu'on le visite.

— On le visitera ! répondit Harruch. Seulement il n'y

aura rien dedans. Je cacherais les vipères dans ma poitrine.

— Tu leur auras donc arraché les crochets ! il ne le faut pas.

— Je leur laisserai leurs dents, dit le vieillard, mais je les endormirai.

— Comment t'y prendras-tu ?

— La vipère mange des grenouilles. Je ferai prendre quelques gouttes d'opium à deux grenouilles que je jetterai ensuite en pâture aux deux aspics avant de prendre le train. Elles en auront pour douze heures avant de s'éveiller ; c'est tout le temps nécessaire.

La comtesse fut frappée d'une idée.

— En réglant la dose d'opium, demanda-t-elle, peut-on endormir les aspics plus ou moins longtemps ?

— Oui, certainement, dit Harruch.

— Ceci simplifie les choses ! murmura la comtesse. L'exécution de mon plan devient plus facile.

— Que craignais-tu ?

— Les hésitations d'une femme chargée de placer cette vipère dans un lit. Elle aurait peur d'être mordue par l'aspic si celui-ci ne dormait point.

— Puis-je voir cette femme ? demanda Harruch d'un air discret.

— Oui, dit la comtesse,

— Alors je la familiariserai avec les reptiles et elle se rassurera.

— Je compte te voir au jour fixé, dit Lora au vieillard. Et songe à te taire.

— N'ai-je pas appris le silence pendant de longues années d'exil ? fit-il.

Puis avec une tendresse inquiète il rappela sa prédiction de la veille.

— Hier, dit-il, l'orage, la chasse, la joie de la délivrance m'ont inspiré. J'ai vu clair dans l'avenir. Le souffle des esprits d'en haut m'a visité et je suis sûr d'avoir été illuminé ; songe à ma prédiction, Lora. Songe à la résolution qui peut te sauver et tue ce jeune homme.

— J'y suis résolue, fit-elle en pâissant.

— Si tu dis vrai, je mourrai tranquille, sûr que notre reine sera glorieuse.

Lora était en proie à une émotion profonde : cette conversation lui pesait.

— Je pars ! dit-elle. Je te souhaite un heureux retour près des tiens, Harruch. Ne manque pas à ton rendez-vous.

— J'y serai ! dit le vieillard. Mais encore une fois, sois impitoyable contre ce jeune homme.

Elle répondit par un geste de sombre résignation et s'éloigna.

X

SÉDUCTION

Le docteur Favel avait une maison de santé où il soignait un certain nombre de malades riches ; il avait généralement une dizaine de pensionnaires, hommes et femmes, appartenant au meilleur monde. Le prix pour l'année était de trente mille francs, chiffre considérable ; mais il s'agissait de malades archi-millionnaires, gravement atteints. Le traitement était très coûteux, les appartements somptueux, la table servie avec raffinement. Du reste, on ne pouvait payer trop cher les soins de Favel. Tous les pensionnaires amenaient avec eux au moins deux domestiques.

Or, quelques jours après le duel d'Armand, il se présenta chez Favel un Hongrois fort riche, très grand seigneur, qui était atteint d'une des maladies dont le docteur avait fait sa spécialité.

— En un mois, dit Favel, vous serez guéri ; le cas n'est point grave.

— Comment me soigner convenablement dans un hôtel ?

demanda le Hongrois. Si vous avez une place chez vous, je prendrais volontiers pension. Je n'ai amené qu'un domestique, ajouta-t-il. Pensez-vous que ce serait suffisant.

— Certainement.

— Quand puis-je m'installer ?

— Demain.

— Voici, docteur, un mois de pension d'avance ; je suis heureux d'être entre vos mains.

Et le lendemain le Hongrois s'installait ; il s'était recommandé, du reste, de l'ambassade autrichienne et il avait une lettre très chaleureuse d'un ancien client du docteur. Dans ces conditions, pourquoi s'en défier.

Au dîner qui suivit son installation, M. de Teveneck, c'était le nom du malade étranger, se montra très discrètement attentif pour Fernande ; il était d'âge, du reste, à ne point donner d'ombrage et sa tenue était parfaite, il s'enquit des causes qui faisaient porter à Armand le bras en écharpe. On le lui dit.

— Ah ! vous avez eu affaire à un triste homme, monsieur. Tous mes compliments pour l'avoir blessé.

Et il manifesta contre Jallisch une haine et un mépris profonds. Puis il causa longuement avec Armand, parut enchanté de sa conversation, se mit au mieux avec le jeune homme.

Bref, il conquit le docteur, Fernande, Armand et les autres pensionnaires ; on le déclara un charmant homme.

A l'office, son domestique obtint encore un succès plus éclatant. Il se nommait Stéphane Sterhozy, et c'était un de ces cavaliers qui font tourner les têtes des femmes sensibles ; or s'il est au monde une classe féminine qui se laisse facilement séduire par une jolie tournure, des airs délégués et de la crânerie, c'est évidemment l'estimable corporation des femmes de chambre. Il y en avait sept à la maison sans compter Léonie, celle de Fernande.

Cette Léonie, brune enfant du Midi, avait le sang impétueux des Basques, leur amour effréné de la toilette et leur ardent désir de briller ; de plus, fille de contrebandier, elle n'était pas aussi scrupuleuse que les recommandations données au docteur l'affirmaient. Elle ne volait pas, elle n'eût pas volé ; les femmes ne doivent pas voler ; sous ce rapport, elle était parfaite ; seulement, quand il s'agissait des hommes, elle avait une autre morale.

La contrebande se fait dans les Pyrénées par les Basques espagnols et les Basques français. Qui dit contrebandier dit hardi compagnon, peu scrupuleux et capable d'un coup de brigandage à l'occasion ; le père, les frères, les cousins de Léonie avaient tous quelque grave méfait à se reprocher.

Pendant les guerres civiles qui, dans les derniers temps, avaient désolés l'Espagne, les contrebandiers eurent les coudées franches ; ils commirent nombre de vols audacieux que l'on mit sur le compte des Carlistes. Léonie ne vit aucun mal à ce que ses parents fussent quelque peu bandits.

La famille étant pauvre, elle se mit femme de chambre et fit bien son service.

Un peu dégrossie, elle entra dans une famille parisienne en villégiature à Pau ; de là, elle vint à Paris avec cette famille. Elle fit plusieurs maisons, cherchant augmentation de gages ; partout elle laissa les meilleurs souvenirs et elle obtint de beaux certificats.

Elle restait sage. Question de vertu ? Non pas. Elle était fière, cette fille. Elle avait un certain idéal d'amoureux qui ne se pré-entait pas à elle. Elle avait estimé dans les hommes de son village, la virilité des montagnards, leur bravoure, leur orgueil et leur lutte contre la loi ; les valets de chambre et les cochers qui lui faisaient la cour, ne lui paraissaient point dignes d'une fille de Basque.

Très flattée du reste d'être au service de mademoiselle Fernande, ce qui lui donnait à l'office supériorité sur les

femmes de chambre des pensionnaires, elle avait haute idée d'elle-même ; à vrai dire, elle était élégante, fine d'allure, grande, svelte, bien faite, légère de démarche ; elle avait le fin pied des montagnardes, la main soignée et le teint blanc.

Mademoiselle Léonie avait de l'énergie ; elle voulait fermement : elle redoutait par-dessus tout d'être humiliée ; elle était capable d'aller bien loin dans une mauvaise voie pour fuir une petite honte.

Lorsque maître Stéphane se présenta à l'office pour le dîner, il y eut des chuchotements et l'on fit des réflexions à voix basse entre femmes. Ce beau garçon produisit de l'effet. Il prit la place que lui indiqua le maître d'hôtel du docteur ; il se trouva placé près d'une petite femme de chambre américaine qui s'entendait admirablement à flirter.

Cependant Mademoiselle Léonie parut se choquer du ton enjoué dont Fanny, la femme de chambre américaine, recevait les avances de Stéphane.

Ce jeune homme, du reste, était ma foi, fort bien pour un domestique ; il parlait le français avec un léger accent qui n'était pas sans grâce ; il causait bien, et il avait de l'esprit et de la verve ; il tranchait en mieux sur les autres domestiques lourdauds, prétentieux, faquins à manières, qui se donnaient des airs de maîtres, et y arrivaient comme le dindon arrière à imiter le paon. Les femmes ont un flair incomparable pour juger, non pas de la valeur de l'homme, mais de la caste à laquelle il appartient et de la race dont il est. Il n'y eut qu'une voix parmi ces demoiselles de l'office pour dire et redire :

— M. Stéphane n'était pas fait pour servir.

Il eut soin du reste de confirmer cette appréciation dans sa conversation.

Léonie le regardait en dessous.

Il avait une tête orientale, bien profilée, un peu maigre, très brune. Nez aquilin, front haut, étroit, fuyant, yeux noirs très longs, brillant sous des cils soyeux et lançant la flamme qui incendie les cœurs.

Ainsi Fanny *flirtait, flirtait, flirtait* à rendre folles les autres femmes.

Celles-ci se vengeaient par les observations les plus désagréables faites à voix basse.

Cependant Stéphane, qui jusqu'alors avait parlé à sa voisine, éleva un peu la voix ; il fit quelques questions à son voisin.

Celui-ci répondit.

La conversation se généralisa.

Aux questions de Stéphane on en opposa d'autres ; il y répondit avec affabilité.

— Je suis le hussard du général Tanemak.

— Vous êtes alors comme qui dirait le brossier de votre général.

— Non pas, je suis ordonnance.

Ainsi dès demain, mon général louera un homme de service pour cirer ses bottes et... les miennes et pour brosser nos vêtements.

— Et vous, que ferez-vous ?

Les courses de confiance, s'il y en a, et je soignerai mon général.

Et Stéphane, charmant son auditoire, raconta ses aventures. Il en avait eu d'extraordinaires ; il avait fait plusieurs fois fortune.

Toujours il gagnait et reperdait. Enfin Léonie, qui écoutait avec une extrême attention, demanda :

— Avez-vous eu au moins, monsieur, la chance de sauver quelque chose ?

— Assez pour vivre de mes rentes le jour où mon maître prendra sa retraite, ce qui ne peut tarder ; moi, je serai libéré du service dans trois mois. Et le général me fera régisseur de ses domaines. Ce sera une belle place, car j'ai oui dire que les profits étaient gras.

— Vous vous marierez ? fit Fanny en minaudant.

— Pas dans mon pays.

— Pourquoi donc ?
 — Jo n'aime ni les Allemandes, ni les Hongroises. Elles ne me vont pas du tout.
 — Et quelle nation vous plaît le plus ?
 — Comme beau sexe ?
 — Oui.
 — C'est difficile à dire.
 — Dites toujours.
 — Il me semble que les femmes de n'importe quel pays qui ont habité Paris sont supérieures à toutes les autres. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient Françaises.
 — Vous dites cela pour celle de nous qui ne le sont point ! dit Fanny.
 — Je suis très franc ! protesta Stéphane.

Il y eut un silence significatif. Chacune de ces demoiselles réfléchissait. Mademoiselle Fanny voulut des éclaircissements et elle sut se les faire donner.

Toutes les imaginations féminines galopèrent depuis ces révélations ; la façon dont Stéphane répondait à Fanny, la complaisance qu'il mettait à lui parler, semblaient prouver qu'elle lui plaisait. Cela faisait damner Léonie ; elle trouvait tout à coup son idéal, et c'était une petite jeune Américaine qui paraissait devoir s'en comparer ; elle était outrée. Toute fière qu'elle fût, elle adressa plusieurs fois la parole à Stéphane ; il répondit poliment, mais il revenait toujours à Fanny. Léonie, cependant, se sentait supérieure à cette Américaine.

Un coup de sonnette vint l'arracher aux émotions qu'elle éprouvait ; pour la première fois elle maudit Fernande ; elle laissait le champ libre à sa rivale. Mais un autre coup de sonnette appela celle-ci et elle dut quitter la place.

Lorsque les deux femmes de chambre se furent éloignées, la conversation continua ; Stéphane gagna l'admiration et l'amitié des bonnes en continuant ses récits et en se montrant affable ; mais, en vain les femmes qui restaient là essayèrent-elles d'attirer l'attention du beau hussard ; aucune d'elles n'y réussit, ce qui les irrita. Elles se mirent à dauber sur Fanny.

Et toutes de vanter Léonie pour rabaisser cette pauvre Fanny.

En fait, quand elle rentra, Stéphane se montra froid ; la petite Américaine comprit qu'on l'avait desservi ; elle jura de se venger. Survint Léonie, elle jugea la situation d'un coup d'œil et elle se prit à espérer ; pour la première fois Stéphane la regarda attentivement.

Lorsque l'on croit avoir fait bonne impression sur des femmes, il est bon de les laisser causer entre elles ; grâce à leur jalousie instinctive, elles ne manquent pas de se piquer mutuellement et de se défier. Stéphane se retira.

À peine fut-il parti que la querelle commença entre femmes ; déjà il s'était fait un revirement. Les bonnes âmes avaient perdu Fanny dans l'estime du beau hussard ; mais elles avaient lu dans les yeux de Léonie ses espérances. Dès lors c'était contre la femme de chambre de Fernande qu'elles se liguèrent ; naturellement Fanny devint une alliée dans ce nouveau complot. Léonie, comme toute fille éprise, commit une imprudence ; elle demanda :

— Comment trouvez-vous M. Stéphane, mesdemoiselles ?

Il fallait qu'elle parlât de lui.

— Très bien pour nous ! dit Fanny.

— Malheureusement ! dit une autre en soupirant, ce n'est jamais une femme de chambre qu'un garçon aussi riche épousera, non, jamais.

— Et, dit cruellement Fanny, lorsqu'un homme peut épouser une bourgeoise, pourquoi donc prendrait-il une domestique !

Toute la bande femelle, quoique portant ainsi le mépris sur la corporation, appuya la petite Américaine ; mais Léonie tenait bon :

— En amour, dit-elle, le rang ne fait rien, la fortune non plus.

— Bon ! Elle se croit déjà madame Stéphane et se voit reçue par la noblesse ! dit Fanny.

Ce fut le signal d'une attaque en masse.

— Madame Stéphane ! dit l'une, vous me prenez comme femme de chambre.

Et une autre :

— Moi, je me contenterai d'être bonne d'enfants !

— Aurais-je au moins l'honneur d'assister au mariage de très haute et très honorée demoiselle Léonie ?

Deux ou trois des harpies chantaient en sourdine et de l'air le plus moqueur : " *Tu seras princesse ma belle maîtresse !* " si bien que Séonie outrée se leva et dit :

— Si vous n'étiez pas toutes des riens du tout qui se jettent à la tête des hommes, vous ne seriez pas si furieuses, parce que M. Stéphane ne vous a pas regardées.

Et sur ce, elle sortit au milieu des imprécations générales que soulevait son apostrophe.

Léonie fut ain-i accompagnée des plus furieuses épithètes ; peu lui importait, car elle n'en entendit que fort peu, ayant fui ; mais la porte fermée, elle se mit à pleurer en regagnant sa chambre.

Par hasard (était-ce bien par hasard) ? elle rencontra, au moment d'entrer chez elle, le beau Stéphane qui sortait de chez son général ; il daigna s'apercevoir que cette jolie fille avait les larmes aux yeux ; il en parut fort ému.

— Qu'avez-vous, mademoiselle Léonie ? demanda-t-il affectueusement.

— Ah, monsieur, dit-elle, je suis bien malheureuse et l'on vient de me faire une scène à cause de vous : cependant je suis bien innocente,

— Vos maîtres vous ont grondée ?

— Non, monsieur. Ce sont ces dames qui... que...

Dans leurs colères ces femmes disent tout, avouent tout et se livrent. Cependant Léonie hésitait.

— Voyons, mademoiselle, je vous en prie, expliquez-moi ce qui s'est passé.

En lui prenant la main :

— J'ai trop de sympathie pour vous pour ne pas vous aider à vous venger.

Jamais un homme habile n'avait employé un mot plus à propos. Se venger ! Cela sonnait comme une fanfare de fête à l'oreille de Léonie. Pourtant, avec la tactique ordinaire des femmes, elle se fit prier :

— Monsieur... je n'ose pas... une jeune fille... si l'on nous voyait ensemble.

Le hussard était un gaillard résolu et sachant profiter des occasions : il saisit les deux mains de la jeune fille.

— M'aimes-tu ? demanda-t-il d'un air menaçant avec un regard inexplicable.

— Oh ! oui, je t'aime, dit-elle. Je t'aime pour toujours.

— Quoi qu'il arrive ? fit-il d'un ton farouche.

— Oui, quoi qu'il arrive ! dit elle.

— Quoi que je fasse ? demanda-il d'une voix étranglée.

— Quoi que tu fasse ! dit-elle.

— Et tu m'obéiras ?

— En tout.

— S'agirait-il de ta vie ?

— Je mourrais pour toi joyeusement.

— Tuerais-tu quelqu'un sans hésiter, si je te l'ordonnais ? demanda-t-il les yeux dardés sur ses yeux.

— Mais puisque je suis tienne, fit-elle avec un accent d'enthousiasme, qui le convainquit. Puisque tu es maître ! Pourquoi me questionner ? Pourquoi douter ? ma main est commandée par ta volonté. Tu es mon père et ma mère et mon enfant ; tu es tout, et sans toi je ne suis rien.

Elle employait les formules admirables de son pays pour peindre sa passion. Il se sentit convaincu.

— Écoute-moi dit-il. Rien de ce que je t'ai dit n'était vrai ; à cette heure tout est réel. Je ne t'aimais pas.

Elle faillit pleurer.

— Je t'aime maintenant !

Et il lui tendit ses lèvres ; elle rayonna.

— Je suis un homme libre, riche, audacieux, en lutte avec la société. Je brave les lois et les hommes ; je ne crains pas les dieux. Demain ma tête peut tomber ; mais aussi je puis arriver au but de mes désirs, être comblé de biens et d'honneurs. Le succès dépend en partie de toi. Te sens-tu du courage ?

— Oui, dit-elle résolument.

Et elle demanda :

— Qu'exiges-tu ?

— Tu le sauras plus tard. Mais dès aujourd'hui je veux que tu te considères comme ma femme. Rien ne me forçait à être franc ; tu peux donc avoir foi en moi.

— Tu es mon maître, ma vie ! dit-elle. Je n'hésiterai jamais à accomplir tes ordres.

Il la laissa palpitante et conquise.

XI

LE COMPILOT

Le lendemain grande nouvelle !

Le général dit devant tout le monde au docteur qu'il aurait bientôt à lui demander son assentiment pour le mariage de Stéphane et de Léonie.

Le docteur Favel était pour brusquer les choses en amour. Il avait pour théorie lui aussi : " On s'aime du premier coup ou pas ; on peut, il est vrai, se prendre de sympathie pour une femme, mais alors ce n'est que de l'amitié. La passion réelle est foudroyante. " Dans ces conditions d'esprit, il trouvait tout naturel ce qui était arrivé.

— Que Léonie écrive à ses parents ! dit-il.

— Moi, j'approuve. "

C'était chose dite par conséquent.

Le maître d'hôtel donnait à chaque instant des détails aux gens de l'office ; l'exaspération était au comble ; on attendait avec impatience l'arrivée de Léonie et de Stéphane. Ils tardaient. Enfin l'heure du déjeuner des domestiques sonna ; toute la valetaille se mit à table et deux places vides, l'une à côté de l'autre, furent laissées par ordre du maître d'hôtel qui commandait à l'office.

Léonie parut au bras de Stéphane à l'entrée de l'office ; il avait plus fière mine que jamais et il regarda tout ce monde de femmes hostiles de telle sorte qu'il lui imposa respect. De son côté Léonie était rayonnante ; la joie scintillait dans ses yeux ; elle triomphait d'une façon si éclatante qu'elle désarma toutes ces haines. Ce fut comme un écrasement.

Stéphane fit galamment asseoir Léonie, prit place, salua tout le monde et dit lentement :

— Je crois que les situations netes et franches sont les meilleures. J'ai donc l'honneur, mesdemoiselles et messieurs, de vous déclarer que mademoiselle Léonie accepte ma main et que nous allons nous marier.

— Bravo ! dirent les hommes.

Les femmes se trouvèrent obligées de complimenter Léonie du bout des lèvres. Quant à l'attaquer, il n'y fallait pas songer ; le hussard la protégeait trop bien. Lorsqu'une femme sent le solide appui d'un homme, elle s'attache à lui comme la liane à l'arbre, elle fait corps avec lui ; plus encore que la passion, l'orgueil et la reconnaissance rivèrent Léonie à son hussard.

Le déjeuner se passa sans incident.

Ce soir-là Stéphane paya du champagne pour célébrer ses fiançailles. C'en était fait, il épousait. La chose était

acceptée de tout le monde et en peu de jours on s'habitua à cette idée. Les jours s'écoulèrent... Lorsqu'il se sentit en pleine possession de Léonie, il lui fit peu à peu des révélations. Un jour il lui avoua qu'il n'était pas Hongrois ; une autre fois il lui raconta l'histoire dramatique d'un bandit espagnol et lui demanda comment elle trouvait le héros de ces aventures. A son tour elle lui confessa que ses frères avaient aussi détroussés les voyageurs en Catalogne, et elle ne cacha pas qu'elle admirait fort l'homme dont il venait de raconter la vie.

Il lui dit alors en souriant :

— Celui-là, c'est moi !

Au lieu de déchoir, il monta d'une coudée dans l'estime de cette fille. Il lui apprit alors que les bijoux qu'elle portait, provenaient d'un vol commis à Madrid ; elle ne s'en émut pas autrement que de la crainte qu'ils ne fussent reconnus.

— Ne t'en préoccupe pas ! dit-il. Ces bijoux ont suffisamment changé d'aspect pour que le propriétaire ne les reconnaisse pas à moins d'un examen très attentif.

Le chemin que faisait Léonie dans la voie fatale où elle s'était engagée, était effrayante ; en moins de vingt jours elle en vint à ne plus avoir de conscience à elle. Elle voulait ce qu'il voulait.

Alors il lui fit sa plus terrible confidence.

— Tu parais, fit-il m'aimer tant, que je veux tout te dire. Écoute-moi donc. Je fais partie d'une immense association qui a toujours en vue de grandes entreprises. Nous tuons... mais nous ne laissons pas de trace de nos actes. Tous ceux que nous attaquons semblent frappés par hasard. Nous guidons le hasard. Nous dirigeons des accidents qui deviennent mortels. Aujourd'hui quelqu'un nous gêne dans cette maison et ce quelqu'un doit mourir.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Ta maîtresse !

— Mademoiselle Fernande ! demanda-t-elle avec épouvante.

— Oui, elle ! dit-il. Tu hésites ?

Elle n'osait répondre : il se leva d'un bond.

— Ah ! dit-il, tu me prends mes secrets, tu dis m'aimer et tu me trahis ! Tu vas mourir.

Il avait tiré rapidement de sa botte un long couteau catalan.

Elle n'eut ni crainte ni regrets ni, révolte ; elle s'était levé à son tour, mise à genoux devant lui et elle lui dit :

— Avant de me frapper pardonnez moi que je meure contente. Tu as raison : je t'avais juré d'obéir.

— Tu consens donc maintenant ? demanda-t-il.

— J'aimerais mieux mourir ; mais si tu l'ordonnes je tiendrai le serment que je t'ai fait d'obéir.

Il jeta son couteau, la prit dans ses bras, et lui dit :

— Tu es brave fille.

Elle sanglotait.

— Calme-toi ! fit-il. Il ne s'agit ni de poignard, ni de poison et tu n'auras que peu de chose à faire. Le docteur a coutume de recevoir d'un de ses anciens clients plusieurs voitures de bois et de bourrées qui viennent de Fontainebleau.

— Oui ! dit-elle. C'est un riche marchand de bois qu'il a sauvé et qui lui est reconnaissant. Le chargement est annoncé pour la semaine prochaine et l'on a préparé le bûcher.

— Dieu ! dit-il. Tu vas voir combien peu de chose tu auras à faire et combien peu tu sera compromise. Tu sais que quelquefois une couleuvre ou une vipère est transportée à la ville par une bourrée ; les journaux font mention de cela. Il y a même eu des accidents.

— J'ai entendu parler de cela ! dit-elle en frissonnant de terreur,

Il n'y pei- pas garde.

— Tu n'auras, dit-il, qu'à placer dans le lit de ta

maîtresse une vipère endormie : je te jure sur notre amour que tu ne cours aucun danger de la part du reptile ; il aura avalé de l'opium.

— C'est pas pour moi, dit Léonie dont les dents claquaient, que je tremble ; c'est pour mademoiselle Fernande qui est si douce.

— Il est malheureux, dit-il, que les choses aient tourné de cette sorte que tu sois obligée de causer la mort de cette jeune fille ; mais choisis entre elle et moi. Je suis poignardé, si je n'accomplis ma tâche. Mes compagnons ne me feraient pas grâce.

— Ah ! dit-elle ; j'agirai.

Mais elle sanglotait toujours. Il fit ce que les hommes savent faire en ce cas : il sécha ses larmes sous ses baisers ; puis il lui prêcha l'énergie, et l'indifférence pour sa maîtresse.

— Tu es naïve et sotte ! dit-il. La vie est une lutte et chacun y combat égoïstement pour soi et les siens. Crois-tu que ta maîtresse t'aime jusqu'à te sacrifier quelque chose ? Elle te chasserait si tu avais le malheur de lui déplaire. Te céderait-elle son fiancé ? Non n'est-ce pas ! Pourquoi lui céderais-tu le tien ?

Et il endormit ainsi la conscience de cette malheureuse fille.

Du reste comment se serait-elle dégagée de l'impasse où elle était ? Elle portait des bijoux volés ; elle était la fiancée d'un voleur ; il tenait dans ses mains son honneur de jeune fille. On ne résiste pas à un homme si fortement armé et qu'on aime...

Puis un malheureux incident survint qui désaffectionna Léonie ; elle se prit à haïr Fernande, pour un mot qui la blessa cruellement.

Comme toute fille qui aime, elle avait un irrésistible besoin de questionner sur son mariage ; elle amena la conversation sur ce sujet en coiffant sa maîtresse. Fernande avait coutume de dire ce quelle pensait ; or Stéphane ne lui plaisait guère ; c'était un beau garçon, soit, mais il lui paraissait que ce hussard se donnait des airs prétentieux.

Après avoir tourné longtemps autour de la question et l'avoir préparée, Léonie la posa :

— Comment mademoiselle trouve-t-elle mon fiancé ? demanda-t-elle.

— Léonie, vous vous mariez, donc vous aimez ce jeune homme ; mon opinion ne doit pas vous intéresser, dit Fernande.

— Je vois, fit Léonie en se pinçant les lèvres, que mademoiselle a mauvaise idée de M. Stéphane.

— Je n'ai pas dit cela.

— Oh ! je devine ce que vous pensez.

— Puisque vous me poussez, Léonie, il faut bien que je vous dise ma façon de voir ; je n'aime pas le regard de votre M. Stéphane.

— Il a de si beaux yeux, pourtant.

— Je ne nie pas cela : mais le regard est faux, sournois et menaçant.

— Si mademoiselle connaissait M. Stéphane comme moi, elle le jugerait mieux.

— Je souhaite me tromper, dit Fernande. Seulement j'ai bien peur que vous ne vous repentiez de vous être laissée séduire par cette tête de coiffeur... juif.

Le peigne trembla dans la main de Léonie, elle frémit d'indignation. Tête de coiffeur ! Tête de juif ! C'était une double et mortelle insulte à son idole ; toute la pitié qu'elle avait pour Fernande tomba devant cette offense.

XII

BLESSURES MORTELLES

Le crime, en tant que crime, l'effrayait encore ; la victime ne l'intéressait plus :

Un soir au salon, parmi ses pensionnaires, le docteur Favel lisait son journal ; tout à coup il dit :

— C'est singulier ! Hier, dimanche, une famille d'ouvriers dinait sous une tonnelle à la barrière. Une énorme vipère est tombée sur la table ; on l'a tuée sans qu'elle eût mordu autre chose qu'un malheureux chien qui s'élançait sur elle.

— Il paraît que cette vipère avait été apportée la veille dans de la fougère que le restaurateur avait fait demander pour le service de ses caves.

On parla d'autre chose après avoir commencé ce fait-divers.

Toutefois l'impression profonde qu'il avait causée resta gravée dans la mémoire de tous et notamment de Fernande.

Le mariage d'Armand et de la pupille du docteur devait se conclure prochainement ; les deux jeunes gens passaient des jours heureux, ils s'aimaient avec la grâce des natures jeunes, franches et fraîches.

Il arriva que ce soir-là le docteur fut invité à une séance scientifique qui se tenait le soir ; il était impossible qu'il ne s'y rendit point. D'habitude, après le dîner, Fernande et Armand se promenaient au jardin ; puis ils travaillaient ensemble, lui étudiant, elle brochant. Pour la première fois ils allaient passer toute une soirée ensemble, seuls, et ils s'en promettaient une grande joie tous deux. Armand avait trouvé le moyen de préparer à Fernande une surprise. Elle adorait les roses.

Le soir, quand il fut certain que Fernande n'irait plus dans sa chambre que pour se coucher, il alla trouver mademoiselle Léonie et lui donna un louis, puis il lui dit :

— Vous trouverez, dans la remise, des mannes apportées ce matin. Elles contiennent des roses effeuillées. Vous les répandez sur le lit de mademoiselle Fernande et vous vous garderez de rien lui en dire.

— Bien, monsieur ! dit Léonie toute joyeuse.

Et elle courut trouver Stéphane.

— Nous avons toutes les chances, dit-elle.

— D'abord le docteur ne sera pas là ! De plus monsieur Armand a fait venir une charretée de roses et je dois les répandre sur le lit de mademoiselle.

— Ce qui permettra de dire que la vipère était dans ces fleurs ! dit Stéphane. Tout va bien. A quatre heures je rapporterai la vipère endormie dans un sac. A huit heures tu la placeras dans son lit et j'espère que tu n'auras pas peur.

— Non ! dit-elle un peu pâle.

Elle s'était habituée à l'idée du crime.

Stéphane, du reste, montrait le plus brillant avenir à sa maîtresse. Il lui avait raconté toute la vérité et lui avait expliqué qu'il était un bohémien ; mais il avait su gagner une aisance assez grande que les libéralités de la comtesse pour le compte de qui il agissait allaient augmenter. Il fai-ait en grand le commerce de remonte pour la France, allant acheter des troupeaux considérables de chevaux en Hongrie. Il avait souvent obligé le général autrichien qu'il était censé servir et qui lui facilitait ses achats ; de là, entre eux, des relations intimes ; ils étaient liés par des concussions et par la complicité dans de vilaines affaires. Grand joueur, le général était souvent décaivé et à la merci des usuriers ; c'est dans un de ces moments qu'il avait consenti à se faire admettre dans la maison de santé du docteur ; ce dont il avait besoin du reste. Se guérir, toucher dix mille francs, ne pas se compromettre en résumé, cela lui parut très agréable.

Telle était la situation des divers acteurs de la scène terrible qui allait se dérouler.

Le docteur prit congé de ses enfants, comme il les appelait, aussitôt après le dîner ; comme toujours, Fernande et Armand se promenèrent longuement dans les allées ; puis ils revinrent dans le petit salon d'Armand

et ils se mirent à travailler. Mais cent fois il quittait la plume pour prendre la main de Fernande et la baiser ; celle-ci alors lui tendait son front ; il y posait ses lèvres, disait une folie et se remettait au travail.

Elle ne craignait rien près de lui ; jamais il n'avait risqué une caresse ; il se conduisait comme un frère.

XIII

LE CRIME

Léonie attendait, non sans anxiété, le moment où Fernande entrerait dans sa chambre ; à la dernière heure, le criminel le plus endurci éprouve des angoisses ; il craint que le guet-apens tendu ne réussisse pas : il redoute les suites du meurtre.

Léonie n'était pas accoutumée à l'assassinat ; elle frémissait en songeant que dans quelques moments peut-être sa maîtresse appellerait à l'aide ; elle la voyait déjà se tordant dans les affres de l'agonie et mourant sous ses yeux. Dix fois elle fut tentée d'aller retirer la vipère ; mais la peur de Yallich la retint. Celui-ci vint bientôt du reste rasurer Léonie et lui redonner de l'énergie. Il entra chez elle rayonnant.

— C'est fait ou tout au moins presque fait ! dit-il. Dans quelques minutes elle va crier au secours ! Mais il sera trop tard pour la sauver. Le docteur n'est pas là ! Y serait-il que ses remèdes n'y feraient rien ; le venin de l'aspic agit trop vite.

— Souffrira-t-elle beaucoup ? demanda Léonie.

— Je n'en sais rien, mais je le souhaite !

— Je préférerais la voir passer vite et sans souffrances ! dit Léonie.

— Tu as tort ! Cette fille nous a offensés ! dit haineusement Stéphane avec un sourire amer. N'a-t-elle pas dit que j'avais une tête de coiffeur et de juif !

Un cri déchirant retentit... Stéphane, l'œil étincelant, dit :

— C'est fini.

Un appel plus faible retentit encore.

Léonie, pâle, tremblante, se sentait envahie par une terreur subite. Mais lui, la galvanisant, la poussa dehors en lui disant à voix basse :

— Cours ! cours vite !

Et il ajouta :

— Montre-toi zélée. Pleure si tu le peux ! Moi je te suis et je tuera l'aspic. Garde-toi d'être mordu.

Un grand bruit se faisait dans l'établissement : de toutes parts on se précipitait dans la chambre de Fernande ; l'épouvante planait sur la maison.

Quand Fernande pénétra dans sa chambre, quand elle vit sous les roses son lit de jeune fille, elle fut touchée jusqu'aux larmes et murmura :

— Pauvre Armand ! Comme il m'aime !

Elle se déshabilla lentement, jouant avec toutes ces roses qu'elle soulevait de temps à autre avec les deux mains pour les laisser retomber ensuite en cascades de feuilles roses et blanches mariant leurs couleurs.

Elle ouvrit le lit...

Mais l'aspic s'était éveillé, et irrité d'entendre le bruit des pas et de sentir les mains froter les couvertures, il cherchait une issue pour fuir : l'instinct le guidait vers l'air ; il allait s'échapper quand il fut mis à découvert et aperçut Fernande debout et terrifiée. Il s'élança.

Le reptile venimeux ne mord pas, il frappe de ses dents d'en haut comme d'un coup de marteau ; il ouvre démesurément la gueule : la mâchoire inférieure se rétracte et semble disparaître dans la gorge ; la mâchoire supérieure fait saillie et les crochets se dressent. Dans cette attitude la vipère est horrible ; son œil noir se dilate, il devient effroyablement fascinateur ; on dirait que des torrents de lave sont projetés sur vous et l'on se sent paralysé.

Ainsi s'explique l'attraction exercée par le reptile sur

les animaux ; l'homme lui-même la subit. Fernande était clouée sur place ; l'aspic avait bondit. Elle étendit les mains pour le repousser et se défendant elle fut frappée au doigt annulaire de la main gauche, elle ressentit une douleur cuisante, puis aussitôt un frisson mortel. Elle jeta un appel désespéré, puis une plainte, et s'affaissa sur un fauteuil ; elle se sentit perdue... Illusions d'avenir ! Rêves d'amours ! Espoirs de jeunesse ! Tout s'envolait devant le spectre de la mort debout devant elle dont la main glacée l'effleurait déjà.

Alors elle pleura, pensant à son bonheur perdu et au désespoir d'Armand...

XIV

LE DOIGT COUPÉ

Tout à coup, sous un effort violent, la porte s'enfonça : verrous intérieurs, serrures, panneaux, tout céda. Armand parut. Il avait voulu entendre les exclamations que pousserait Fernande en voyant les roses ; il se promenait doucement dans le corridor, prêtant l'oreille.

Quand elle eut dit : Pauvre garçon ! Comme il m'aime ! Armand tout joyeux de son succès allait se retirer : déjà il tournait un corridor, quand retentit l'appel strident de sa fiancée.

Il accourut. Une plainte vint jusqu'à lui, et n'hésitant plus, il enfonça la porte d'un coup d'épaule et entra. Il vit Fernande en larmes et l'aspic roulé en spirale sur le plancher ; la vipère balançait sa tête et se tenait en défense après avoir en vain cherché un trou pour fuir.

Armand, sous son talon, l'écrasa et il courut à Fernande.

— Je meurs ! dit la pauvre enfant. Je meurs et je t'aime." Elle montrait son doigt.

Il fallait couper ce doigt à l'instant.

Comment ? d'un coup de dent !

C'était affreux !

Il se mit à genoux, saisit la main de Fernande, devint livide, hésita pendant le temps qu'un éclair met à briller, et mordant avec la violence d'un tigre ce doigt charmant, il le détacha au nœud de la deuxième phalange.

Fernande éprouvait un tel engourdissement qu'elle ne s'en aperçut même pas ; elle croyait qu'il suçait sa blessure avec ses lèvres ; en ce moment il entendit des voix et du bruit.

Nous l'avons dit, il y avait en lui des instincts de Peau-Rouge ; la vie de bohème en avait fait un Mohican ; il saisit la queue de la vipère broyée et morte et il la mit dans sa poche. Plus de traces du reptile. Puis, tout en pansant Fernande, il lui dit à voix basse :

— Pas un mot du serpent ! Laissez-moi faire.

Et il s'était saisi d'un lacet avec lequel il liait le bras de la jeune fille pour arrêter la marche du venin dont une partie avait eu le temps d'envahir la main ; en même temps, il arrêta le sang par une autre ligature du doigt coupé. Enfin il cachait la plaie par son mouchoir et jetait un peignoir sur sa fiancée. Tout cela fut fait en un clin d'œil. Il attendit. Léonie entra. Elle joua la douleur.

Armand lui dit brusquement :

— Je ne sais ce qui arrive. Vite, préparez ce lit. Otez ces fleurs.

Léonie pensa que la vipère pouvait bien être encore dans les roses ; elle n'obéit pas.

— Mais faites donc ce lit ! dit Armand.

— J'ai peur, monsieur, dit-elle. Si j'allais être piquée par l'aspic.

Deux pensionnaires venaient d'arriver et avaient entendu cette réponse. Armand les prit sur-le-champ à témoin.

— Vous avez entendu ! dit-il, cette fille vient de parler d'un aspic.

Et lui saisissant le bras :

— Comment savez-vous, malheureuse, lui demanda-t-il, qu'il y a une vipère ici ?

Léonie, troublée, prise au piège, comprit l'étendue de son imprudence; elle essaya de donner le change.

— J'ai vu une bête fuir sous le lit et là, gagner la porte, dit-elle.

— D'où vient que vous avez pu distinguer que c'était un aspic ?

— Je connais les vipères. Je suis une fille de la montagne.

— Et vous avez vu fuir l'aspic ?

— Oui.

Armand dit solennellement aux deux premiers témoins et à d'autres qui venaient d'arriver :

— Cette fille a placé une vipère dans le lit de Mlle Fernande. Je vais le prouver. Elle aurait dû ignorer que la vipère avait piqué Mlle Fernando. Rien ne l'indiquait. Pourquoi alors se refuser à préparer ce lit et pourquoi me dire qu'elle craignait la piqure du reptile si elle n'avait pas su qu'il était là ?

— Mais puisque je l'ai vu se sauver ! s'écria Léonie, se suspendant à cette branche de salut.

— C'est là ce qui vous condamne ! dit Armand.

Et, retournant sa poche, il versa l'aspic écrasé sur un petit guéridon.

— Il n'a pu fuir ! dit-il. Il est mort. Vous n'avez pu le voir. Il était dans ma poche.

Léonie était anéantie... Favel entra dans ce moment. Il vit l'aspic, Fernande, Léonie atterrée; au premier mot d'explications, il comprit tout. Il était homme de sang-froid, il se domina.

— Je crois, docteur, lui dit Armand, que vous saurez Mlle Fernande.

Favel examina la plaie et regarda Armand d'un air admiratif.

— Mais tu as donc coupé ce doigt avec tes dents ? s'écria-t-il.

— Il le fallait ! dit Armand.

Le docteur lui tendit ses deux bras.

— Mon fils, dit-il, tu as eu un courage dont je n'aurais pas été capable. Elle te doit la vie.

Puis à son huissier :

— Ma trousse et du chloroforme, dit-il.

A Armand, bas à l'oreille :

— Envoie chercher le commissaire !

Et au maître d'hôtel :

— Qu'on veille sur Léonie.

Le général qui se sentait compromis, déploya tant d'exagération dans la manifestation de son chagrin, qu'il inspira de la défiance à tout le monde. Stéphane voulut parler à Léonie; le docteur dit à Armand :

— Empêchez cette fille de parler à personne.

Et Armand voulut écarter Stéphane; mais celui-ci le prit de haut. Il s'écria :

— De quel droit veut-on séquestrer ainsi cette jeune fille ? C'est ma fiancée ! Je lui dois ma protection. De quoi l'accuse-t-on ? que lui reproche-t-on ?

— On l'accuse d'avoir tenté d'assassiner sa maîtresse ! dit Armand. Je pense que le commissaire jugera bon de vous arrêter comme son complice.

— Et comment est-elle coupable ? Coupable de quoi, du reste ?

— D'avoir placé cet aspic dans le lit.

— Vous êtes stupide de dire cela ! s'écria Stéphane. L'aspic l'aurait piquée elle-même.

— On peut trouver le moyen d'endormir les vipères, dit Favel. Du reste, la justice suivra son cours régulier; le commissaire va venir. Armand, empêchez ce garçon de sortir.

Puis au général :

— Nous aurons à causer, monsieur !

Stéphane ne savait pas que Léonie s'était en quelque

sorte dénoncée elle-même; il croyait qu'aucune charge ne pesait sur elle; il conserva toute son insolence.

— Monsieur, dit-il à Armand, je ne suis pas un domestique, mais un soldat. " Vous me rendrez raison.

— Si la justice vous épargne, dit Armand, je vous rendrai en effet raison... à coups de bottes.

Et comme Stéphane devenait menaçant, Armand lui prit le bras et le serrant à le briser :

— Ma conviction est faite sur ton compte, misérable ! lui dit-il à voix basse. Si tu ne te tais pas, si tu ne te tiens pas tranquille, je t'assomme comme un chien. Et ne cherche pas ton couteau dans ta botte, c'est inutile. Je veille et me délie.

Stéphane, emporté par la fureur, allait en effet tirer son catalan. Il se contint.

Après le coup de dent d'Armand il était indispensable de faire une amputation régulière; Favel voulait détacher entièrement de la main le tronçon qui restait.

Il fit respirer le chloroforme à Fernande et la jeune fille s'endormit.

En trois minutes Favel eut opéré.

Favel s'occupa ensuite de médicamer la jeune fille et de combattre l'engourdissement doublement produit par le venin et par le chloroforme; il pria tout le monde de se rendre au salon, recommanda Léonie au maître d'hôtel et le faux Stéphane (car il s'appelait Gédéon) à Armand; puis il fit coucher sa pupille.

Fernande, la paupière lourde, n'avait pas dit un mot jusqu'alors; mais quand, sous les remèdes énergiques que lui administra Favel, elle eut repris conscience de la situation, elle leva ses grands yeux sur son tuteur et lui demanda :

— Armand !

— Ma bonne Fernande, dit Favel, il t'a sauvée ! tout à l'heure il viendra !

En ce moment on vint prévenir le docteur qu'agents et commissaire arrivaient.

— C'est bien ! dit-il. " Qu'Armand remette les prisonniers aux mains de la police en priant le commissaire d'empêcher qu'ils ne se parlent ! Puis qu'Armand vienne ici.

Quand le jeune homme fut là, Favel lui dit :

— Gardez-la ! Je vais livrer les coupables.

Et il se rendit au salon.

Là le commissaire verbalisait déjà; le docteur compléta les renseignements déjà donnés, les témoins firent leur déposition. Le commissaire interrogea les accusés sommairement et il ordonna leur arrestation; on les emmena séparément.

Favel donna ses derniers ordres et il se rendit auprès de Fernande; le docteur trouva que l'action du venin était presque paralysée.

Favel, aidé d'Armand, continua à donner des soins vigilants à la jeune fille qui se montra courageuse et charmante; au jour elle était aussi bien que possible; à l'aube elle s'endormit.

Le docteur alors plaça près d'elle une garde-malade de sa maison dont il était sûr et il emmena Armand dans son cabinet.

— Mon cher, lui dit-il, vous devinez sans doute d'où vient ce coup. Il a été porté avec une habileté extrême.

— C'est la comtesse qui a imaginé ce crime ! dit Armand.

— Espérons que la justice saura trouver la preuve des machinations de la comtesse ! fit le docteur. Je vais rendre visite au ministre.

— Peuh ! dit Armand. Le ministre... la justice... Je n'ai pas confiance. " En fait de juges, j'en ai connu qui m'ont donné une triste idée des magistrats. " Mais moi, je ferai mon enquête et je découvrirai la vérité.

Favel qui connaissait le monde officiel et qui savait combien il était corrompu, ne faisait pas grand fond sur certains juges d'instruction ambitieux toujours prêts à

diriger leurs enquêtes selon la volonté du gouvernement ou selon leurs intérêts; toutefois il connaissait des magistrats intègres et il comptait du reste sur son influence pour contrebalancer les tentatives de corruption de la comtesse qui n'allait pas manquer d'employer tous les moyens pour se défendre vigoureusement.

— Laissez-moi faire d'abord, mon cher Armand, dit-il. Nous verrons ensuite à utiliser les instruments de chercheur de piste qui sont innés en vous.

Et il ajouta :

— Nous allons être tranquilles pour un temps. Il est peu probable que la comtesse et Jallisch cherchent à nous frapper d'ici à ce que le bruit de ce premier scandale se soit apaisé.

XV

RUSES DE GÉDÉON

Les agents chargés d'emmener Gédéon étaient au nombre de trois; ils avaient mis les menottes au faux husard qui leur était recommandé comme un homme d'une grande audace et d'une initiative hardie. Un individu qui a les mains liées est réputé ne pouvoir courir bien loin; le balancement des bras, est indispensable à celui qui court pour conserver son équilibre et, à moins que l'on ait fait un long exercice de gymnastique pour s'habituer à maintenir cet équilibre sans le secours des bras, on tombe au moindre obstacle.

Gédéon était bohémien, contrebandier, voleur; étant jeune il avait fait partie d'une bande d'acrobates; il connaissait tous les sports; il était souple, agile; il bondissait avec la grâce et la rapidité du chevreuil; il se moquait des menottes et des agents. La question pour lui n'était pas de savoir s'il pourrait, mais s'il devait se sauver; après y avoir mûrement réfléchi, il se décida pour ce dernier parti.

Une fois sa résolution prise, il l'exécuta avec une facilité surprenante. Placé entre deux agents, le troisième étant derrière lui, tenu de chaque côté par la poigne solide d'un des agents, le dernier se tenant prêt à prêter main-forte, Gédéon n'eut qu'à raidir les muscles de ses biceps, et à imprimer une secousse violente à ses gardiens pour se dégager par un saut brusque en arrière; il donna de l'échine dans le ventre du gardien qui suivait et fut renversé sur lui; mais ils se releva avec une prestesse merveilleuse et envoya un violent coup de tête dans l'estomac à un agent qui se jetait sur lui; le seul qui restât debout fut paralysé par un coup de pied. Voilà donc trois hommes à terre, deux étourdis, l'autre éprouvant d'atroces douleurs.

Gédéon arracha l'épée d'un des agents et se servant du pommeau, il les assomma tous trois comme il eût fait de trois bœufs dans un abattoir; il en releva deux, les jeta par-dessus la grille dans un terrain vague, entouré, maison bâtie comme il y en avait tant dans le parc; il déshabilla entièrement le troisième agent, prit son uniforme et son arme, le jeta à son tour par-dessus la grille et se déguisa en sergent de ville. Tout cela n'avait pas demandé plus de quatre ou cinq minutes.

Résolu à tout pour sauver Léonie, Gédéon se mit en embuscade au coin de la rue de Chézy, devant laquelle elle devait passer escortée de deux sergents de ville, pour éviter toute communication entre les deux accusés le commissaire, on s'en souvient, avait donné ordre de laisser un intervalle de temps et d'espace entre les deux convois. Léonie n'avait donc quitté la maison du docteur que vingt minutes après le départ de Gédéon; le commissaire avait jugé ainsi qu'il aurait le temps d'interroger à nouveau Gédéon et de le faire incarcérer avant la venue de sa complice. Lui-même pour arriver plus vite à son bureau, avait pris la voiture du docteur qui le

ramena au poste de l'avenue en peu d'instants. Gédéon n'allait donc avoir à lutter que contre deux agents.

Lorsqu'il les entendit venir, il déboucha franchement de la rue du Chézy comme un agent qui fait sa ronde; les deux autres s'y trompèrent.

— Tiens, fit l'un, croyant reconnaître un camarade, c'est Forster.

— Eh, Forster! fit le deuxième sergent de ville, as-tu vu passer les camarades emmenant un homme, il y a un quart d'heure.

— Non, dit Gédéon en éternuant, accès de toux qui lui permettait de cacher son visage de sa main libre, comme un homme qui, en pareil cas, soutient sa tête, geste ordinaire de ceux qui souffrent d'une quinte.

— Où as-tu pris ce rhume-là? demanda l'un des agents en s'arrêtant.

Léonie, plus perspicace, Léonie éclairée par l'instinct subtil des femmes amoureuses, Léonie avait reconnu son ami; elle se tint prête à tout événement. On ne l'avait pas garottée. Inutile pour une femme. On a des égards pour le sexe et le sergent de ville français est galant.

Léonie, fille de Basque, montagnarde, résolue, intelligente, était aux aguets. Quand elle vit Gédéon, toujours, a'louger brusquement un coup d'épée terrible de bas en haut, dans le ventre de l'agent qui tomba sans pousser un cri, foudroyé, et que le second agent saisissait la poignée de son épée. Léonie avec une vigueur désespérée l'enlaça de ses deux bras et le gêna dans sa défense. Il fut frappé dans le dos par Gédéon qui se servit de son épée volée, comme d'un poignard la tenant à mi-lame seulement. Le coup fait, les deux assassins s'enfuirent et rentrèrent dans Paris.

La comtesse prenait aussitôt ses mesures pour les sauver.

Quatre jours après, Gédéon et sa femme mettaient le pied sur le territoire belge. Là, Gédéon et Louise prenaient le chemin de fer et gagnaient la Hongrie. Une fois dans les vastes plaines du Banat, il n'avait plus peur que personne le reconnût.

Favel vit le ministre de la justice, il le harcela.

— Les assassins ne sont que des instruments, dit-il. Je soupçonne le baron de Jallisch et la comtesse Vinceska d'avoir été les véritables auteurs du crime, dont ma domestique ne fut que l'instrument. Je vous adjure de faire surveiller cette maison des Champs-Élysées, où s'élaborent en ce moment des crimes nombreux.

Il expliqua l'affaire de la succession

Le préfet, frappé de certaines coïncidences, promit de prendre en mains la protection des héritiers et il tint parole.

La lutte s'agrandissait donc.

Ellora allait avoir sur les bras toute la police de Paris. Elle était de taille à combattre ce grand combat...

XVII

LES CHAMPIGNONS.

Elle poursuivit son œuvre. Les Lamberquin furent expédiés en masse excepté celui d'entre eux qui était élevé en médecine et qui, par bonheur pour lui, n'assistait pas au déjeuner offert à toute la famille par Lamberquin aîné, dit Ber-Ber, parce qu'il bégayait; à la suite de ce repas toute la famille mourut dans des coliques atroces.

La justice fit son enquête. On constata que madame Lamberquin aînée avait pris l'habitude depuis deux mois environ, de se fournir auprès d'un marchand ambulancier qui vendait à bon marché tel qu'il avait eu aussitôt une bonne clientèle; ce vendeur avait livré à madame Lamberquin des champignons vénéneux, faux cèpes très difficiles à distinguer des vrais; la famille qui était de Bordeaux, adorait les cèpes et le plat avait été accueilli

avec faveur. Ces pauvres Lamberquin n'avaient pas laissé une bribe de champignon, ce qui sauva les domestiques d'un trépas certain; on chercha le vendeur. Disparu!

A la suite du crime, Favel alla trouver le préfet de police; il fut le bienvenu.

— Docteur, lui dit le préfet, je sais pourquoi vous venez ici. Vous trouvez étrange que l'on ait essayé de frapper mademoiselle Fernande, n'est-ce pas? Vous allez enfin me démontrer que le revendeur qui a empoisonné la famille Lamberquin, était payé par la main qui a déjà dirigé l'affaire de votre pupille et celle de M. de Nérac. Cette main vous jurerez vos grands dieux qu'elle appartient à la comtesse Vincenska. Eh bien, docteur, c'est ma conviction. Mais...

— Ah! il y a un *mais*! fit Favel.

Le préfet reprit :

— Oui, docteur, il y a un *mais*... il y en a deux... il y en a trois. Le premier *mais*, c'est que nous n'avons aucune preuve contre la comtesse.

— Soit! fit Favel. J'admets cela. Mais il reste le crime tonté sur ma pupille.

— Oui, mais les deux coupables sont en fuite. Rien ne prouve que la comtesse les ait payés et soit leur complice.

Le préfet reprit :

— Voilà pour le premier *mais* dont je vous parlais au début. Le second *mais*, c'est l'ambassade autrichienne auprès de laquelle la comtesse jouit d'un crédit considérable; nous ne saurions accuser à la légère une femme haut placée qui est l'amie de l'ambassadrice d'une puissance amie. Le troisième *mais*, c'est que la comtesse est au mieux avec les femmes et les hommes les plus influents de l'entourage de l'impératrice. Toucher à la comtesse, sans l'écraser sous l'évidence des crimes commis c'est la rendre plus forte que jamais et lui donner l'audace pour l'avenir. Après avoir prouvé son innocence une fois, elle se mettrait hors d'atteinte pour les autres crimes.

Favel sentit que le préfet était dans le vrai; il baissa la tête.

— Cependant, docteur, dit le préfet, je vous prie de ne pas rester inactif et si je saisis des preuves, j'agis sans hésiter.

Le docteur n'avait plus qu'à prendre congé il le fit et s'en alla fort blessé, avec le pressentiment qu'il serait bientôt frappé.

XVIII

LA PIQURE.

Favel mourut de la façon la plus naturelle du monde en apparence. Tout le monde sait que M. Wallace, cet anglais archi-millionnaire qui fait tant de bien, a fondé pour ses compatriotes, habitant Paris, plusieurs petits hôpitaux, dont l'un est situé à Neuilly. C'était le docteur Favel qui, dans les circonstances graves, était appelé pour éclairer de ces hautes lumières les médecins ordinaires de l'établissement.

Un jeune docteur écossais en tournée à Paris, disait-il, se présenta pour assister pendant quelques mois de ses soins, ses confrères de la maison Wallace.

Un jour, on apporta un palefrenier anglais qu'une mouche charbonneuse avait piqué; l'homme mourut en six heures: il était trop tard pour le sauver.

On sait combien le charbon est une maladie dangereuse; qu'un insecte sur le sang d'un animal mort de cette infection et que se posant ensuite sur la peau d'un homme, il la traverse de son aiguillon; si, dès le début, des remèdes énergiques ne sont pas appliqués, c'en est fait de la victime en peu d'heures; mais ce qui est plus terrible encore que la piqûre de la mouche, c'est la cou-

pure que se ferait avec son couteau, le berger dépouillant la bête; plus terrible encore serait celle que se ferait un dans l'autopsie du cadavre. Combien d'hommes de science sont morts par ces blessures que l'on appelle des piqûres anatomiques!

Le docteur connaissant ces détails comprendra la scène qui se passa dans l'amphithéâtre où se faisaient les autopsies de la maison Wallace. Favel, appelé près du malade, avait déclaré qu'il s'agissait d'un cas de charbon; le docteur écossais prétendit que ce n'était pas le véritable charbon. Grande querelle! Il fut décidé que l'on ouvrirait le corps et que l'on vérifierait l'état des organes, en même temps que l'on soumettrait le sang à une étude microscopique; il fit l'opération. L'état du cadavre donna raison d'abord au docteur; mais l'écossais nia encore.

On recueillit du sang et l'on passa dans le laboratoire. Favel s'assit donc dans un fauteuil de cuir pour observer la goutte de sang au microscope; tout à coup il se releva en jurant.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-on.

— Il y a dans ce fauteuil une épingle oubliée par le tapissier, elle m'a piqué.

Le docteur écossais tâtant le fauteuil avec le manche d'un instrument, fit sortir la pointe d'une épingle, la saisit avec une pince et la jeta; mais il s'assit lui-même dans le fauteuil, le fit bondir et rebondir sous son poids et dit. — Il n'y a plus d'épingle!

Favel éprouvait une vive démangeaison; mais il aurait rougi de se préoccuper d'une piqûre aussi insignifiante; il reprit le fauteuil que lui offrait son confrère et il dit bientôt à ses collègues. — Messieurs, l'on voit les bactéries. Regardez, je vous prie.

Le docteur écossais s'avoua vaincu; Favel qui était toujours accablé de besognes devait ce jour-là se rendre à Fontainebleau pour faire une importante opération; il s'agissait d'une amputation; il déjeûna, prit le train direct et arriva déjà très malade à Fontainebleau; il attribua son indisposition à la colère, étant très nerveux de sa nature, il avait très péniblement contenu son indignation contre l'outrecuidance du docteur écossais; il pensa que ce malaise passerait.

La piqûre cependant était douloureuse; placée comme elle l'était, il ne pouvait la voir; il ne se douta pas de la nature du mal et se fit conduire chez son malade. Là deux médecins de la ville l'attendaient pour l'assister. Quoiqu'il souffrit beaucoup, il opera son patient; mais en quittant la maison, il dit à ses collègues qui le voyaient défaillir.

— Je ne me sens pas bien!

Il se rendit au domicile de l'un d'eux; là, en se déshabillant, on remarqua du sang à sa chemise et une plaie; c'était une piqûre charbonneuse.

Le docteur qui lui avait offert l'hospitalité, lui demanda avec inquiétude:

— N'avez-vous pas été piqué?

— Mais si, ce matin par une épingle! dit Favel.

— Je crois que cette épingle vous a inoculé le charbon, mon cher confrère.

— Alors je suis perdu! dit Favel.

C'était vrai! On télégraphia à Paris; par malheur, ce jour-là, Armand et Fernande avaient été entraînés à une partie de plaisir sur l'eau par Lenoël; celui-ci s'était chargé de faire dîner les jeunes gens au restaurant. Il ne les ramena qu'à onze heures du soir, impossible d'aller à Fontainebleau; il n'y avait plus de train.

Le lendemain, quand Lenoël et les deux fiancés arrivèrent, ils trouvèrent le docteur mort; le charbon n'avait point pardonné...

Favel avait rapidement perdu connaissance; il ne soupçonnait personne du reste; il crut lui-même que ses mains avaient gardé quelque peu de virus après l'autopsie et qu'il se les était mal lavées; comme il avait sai-

gné, rien d'impossible à ce que l'infection se fut produite de la sorte. Cette explication paraissait la seule possible ; elle fut acceptée par tout le monde. Seuls Lenoël et Armand conservèrent des doutes ; mais qui accuser ? Quelles preuves donner ? Il n'y avait rien à dire, rien à faire qu'à pleurer la mort.

Les obsèques furent splendides et le docteur écossais y assista...

Fernande était désespérée, Armand désolé, Lenoël se montra fort.

— Vous perdez un père, dit-il à Fernande, mais si vous voulez m'accepter comme tel, vous retrouverez en moi un oncle dévoué.

Et il se fit le plus tôt possible reconnaître comme tuteur de Fernande par le conseil de famille, devant lequel on ouvrit le testament du docteur.

Celui-ci laissait : à Lenoël, son ami, cinq mille livres de rentes sa vie durant ! Le capital revenait ensuite à Fernande et à Armand qui héritaient chacun immédiatement de quinze mille livres de rentes en bonnes valeurs.

Armand se trouvait à l'aise, on peut même dire riche par ce legs, Fernande se trouvait déjà par elle-même, à la tête de cinquante milles livres de revenu ; de plus l'immeuble de Neuilly, si la jeune fille se mariait avec Armand resta entre eux indivis et cette maison, avec son parc valait au bas mot trois cent mille francs ; mais qu'importait tout cela à ces braves et loyaux enfants qui chaque jour allaient mêler leurs larmes sur la tombe du docteur.

Deux mois s'écoulèrent.

Un soir, Lenoël qui maintenant demeurait chez sa pupille, d'après une recommandation du testament de Favel, Lenoël, disons-nous, songea que le vœu le plus cher du docteur était le mariage de ses enfants adoptifs ; il pensa que les noces seraient un moyen de combattre la tristesse de Fernande et il mit la conversation sur ce sujet.

Ça, dit-il vous êtes fiancés ! A quand les épousailles. Comme tuteur je suis impatient de vous accorder mon consentement.

Fernande leva ses grands yeux sur Lenoël ; il parut à celui-ci que ce regard lui reprochait quelque chose ; il répondit à ce blâme muet.

— Oh, je vous comprends ! Vous êtes froissée, Fernande. Moi, je fais mon devoir. Votre tuteur voulait vous marier et je suis sûr que si nous avions pu nous trouver à son lit de mort, sa dernière recommandation eût été : "épousez-vous vite" D'autres parts, vous êtes plongé dans un chagrin qui vous tuera ; il faut vous distraire.

— Mon ami, dit Fernande, je suis plus raisonnable que vous ne pensez. Si je pouvais surmonter l'invincible répugnance que j'éprouve à me marier quand la tombe de mon tuteur est à peine fermée, je vous dirais aussitôt de publier les bans. Mais j'ai peur... j'ai peur de ce mariage qui se ferait dans le deuil. J'ai l'invisible pressentiment que cela me porterait malheur. Armand est de mon avis.

— C'est vrai ! dit celui-ci. J'ai peur, aussi moi ! La mort est sur nous !

— Soit ! dit Lenoël. Ne vous mariez pas encore. Je comprends votre résistance. Mais croyez-vous, Armand, que votre fiancée soit dans de bonnes conditions de santé en se complaisant dans la mélancolie. Eh vous ? Avez-vous raison de vous écrier — la mort est sur nous ! Vraiment c'est de la folie que se conduire comme vous faites. Si Favel pouvait nous donner un conseil, il vous crierait de vous distraire.

— Je vous ai dit, répondit Fernande, que j'étais plus raisonnable que vous ne pensez. Je consens à avouer mon chagrin et à le combattre. Voulez-vous nous con-

duire à la pêche. Nous allons reprendre nos longues promenades en canot d'autrefois.

— A, prouvé ! dit Armand. Vous avez raison, papa Lenoël. Nous avons assez broyé de noir comme ça ; demain une pêche. Demain nous déjeunons et dinons sur l'herbe. Je veux, Fernande, revoir des couleurs roses sur les joues.

Et ce fut partie convenue. Le lendemain le programme fut exécuté, de même le surlendemain. Peu à peu Fernande revint à la santé de Lenoël s'en applaudit ; mais le pauvre homme ne se doutait pas des dangers qui le menaçaient.

XIX

UN NAUFRAGE EN SEINE.

M. Lenoël avait son bateau de pêche dans le petit bras de Seine, en face le rescauran- Nouveau-Robinson qui se trouve au-dessous du Pont-Bineau dans l'île de la Grande Jatte.

M. Lenoël était sûr de son chasse-canard, excellente embarcation du reste ; il était stable sur l'eau, léger à la rame, doux à tirer. Il était du reste sorti des mains du meilleur conducteur de Paris. M. Lenoël l'avait commandé à Alcide, le fils de madame Henry qui tient les bains froids de la Jatte. Comme tout ce que fait Alcide, le bateau était élégant et solide. Son nom, La Belle Poule, s'écrivait à l'arrière en lettres d'or. Or, une nuit, vers une heure, glissait sur l'eau lentement sans bruit, un autre chasse-canard, monté par deux hommes, qui vint se ranger auprès de celui de M. Lenoël. Il fut amarré à la bouée et son équipage passa dans celui de M. Lenoël. Les deux bateaux se ressemblaient si bien que M. Lenoël, lui-même, n'aurait pu dire, la nuit surtout, lequel était le sien. Les deux marinières avec des fausses clefs, ouvrirent les cadenas de la Belle-Poule et l'amènèrent en amont laissant l'autre bateau à sa place.

— Etait-ce un vol ? Non. Quand on s'empare d'un canot, on n'en remet pas un autre à la place. Les deux marinières en ramant contre le courant causaient à voix basse en langue bohémienne.

L'un d'eux dit :

— Père Siloch, vous savez que le bonhomme vient quelquefois pêcher la nuit à la balance ! S'il en avait la fantaisie cette nuit, il ne reconnaîtrait par notre bateau du sien.

— Le constructeur l'a fait sur le même gabarit, dit le gitano interpellé ; il a les mêmes peintures ; impossible à pareille heure de distinguer l'un de l'autre.

— Tout est-il prêt la haut !

— Le fond est fini ; goudronné et paré ; il n'y a plus qu'à le coller.

— Le plus long et le plus difficile sera de défaire celui de la Belle-Poule.

— C'est l'affaire des autres. Il paraît que nous allons trouver là une équipe de charpentiers finis.

— Nous avons affaire à de fameux ouvriers en bateaux ; ce sont des frères étrangers ; ils viennent des bords du Rhin.

Celui qui a donné ces détails était le maître de l'autre d'après la hiérarchie patriarcale établie dans les tribus des bohémiens. Ils arrivaient. Le lieu de débarquement était cette île que les pêcheurs s'entêtent à appeler Rothschild et qui se nomme en réalité l'île de Puteaux ; elle est longue et large ; la ferme qui peuple seule la solitude n'occupe que peu du monde ; un clan de bohémiens qui avait envahi l'île tenait ce bâtiment en observation ; sur les rives, il y avait de deux cents pas en deux cents pas des factionnaires.

Persone ne pouvait aborder sans être aussitôt signalé.

La Belle-Poule était attendue !

Huit hommes la reçurent, la halèrent sur le sol et l'enlevèrent comme une plume ; ils la portèrent dans un chantier improvisé au milieu des arbres.

Cependant une équipe de charpentiers s'était emparée de la Belle-Poule. Comme l'avait dit Siloch, ces hommes étaient très habiles ; bohémiens du Rhin, vivant sur bateaux, ils étaient experts en tout ce qui touchait la navigation ; ils travaillèrent, éclairés par des lanternes sourdes qui projetaient la clarté par jets exclusivement concentrés sur l'espace nécessaire, sans irradiations, ni reflets. L'écran des lanternes était manœuvré de façon à ménager habilement la somme des rayons utiles.

Ces hommes arrachèrent les pointes qui reliaient les membrures aux barres transversales du fond ; il y avait un ouvrier par membrure ; ce qui fut vite fait ; le fond lui-même fut ensuite décollé. Le nouveau fond, préparé d'avance, s'adaptait admirablement et il fut placé en peu d'instants.

En ce moment le chef des bohémiens du Rhin appela le vieillard.

— Le chasse-canard est à l'eau ! dit-il. Le fond tient bien. Dans cinq ou six heures seulement l'enduit sera fondu et alors sous une charge de plusieurs personnes il sombrera d'un seul coup. Tu peux embarquer.

— C'est bien ! dit Siloch. Au revoir, frère.

— Frère, au revoir. Bon succès ! La reine te doit une grâce si tu réussis et je te souhaite de l'obtenir. Ton crime a été grand, mais tu l'as expié et il est bon que nos vieillards meurent dans les tribus.

Le patriarce des charpentiers qui parlait ainsi à Siloch lui serra la main à la façon des gitanos ; ce fut pour Siloch comme un commencement de réhabilitation.

Il monta lestement sur la Belle-Poule et appela Ladrech d'un geste ; celui-ci mit prudemment le pied sur le bateau et il essaya la force du fond.

— Ladrech, tu es un vrai fils de chrétien ! lui dit Siloch avec colère. Décidément rien ne peut remplacer le sang de la race et tu ne seras jamais un vrai bohémien.

— Un peu de prudence ne nuit pas, dit Ladrech.

— Nage ! commanda Siloch.

Et le chasse-canard fila sur l'eau.

Un quart d'heure après d'autres barques passaient la rivière portant les travailleurs de cette nuit pendant laquelle la mort de trois personnes fut préparée avec tant d'habileté ; tous ces hommes se dispersèrent silencieusement dans la nuit. Au jour, dans l'île, pas de traces.

La Belle-Poule, remise en place, avait son aspect habituel ; il eût fallu un examen bien attentif à Alcide, le constructeur lui-même, pour qu'il pût dire quelle transformation le bateau avait subie.

XX

LE CRIME

Le pêcheur est matinal. Est-ce parce que, généralement vertueux, il aime à voir lever l'aurore ? Oui et non. L'aurore éveille l'appétit du poisson ; de l'aube à dix heures du matin, ça mord ! Voilà pourquoi le pêcheur ne s'attarde pas au lit.

Tel était M. Lenoël.

Quand à Armand, avec sa nature de sauvage, de Mohican, de Peau-Rouge et d'artiste, on comprend qu'il devait adorer le pittoresque.

Fernande aurait passé sa vie sur l'eau.

Une petite tente à l'arrière de la Belle-Poule pour l'abri du soleil, la Seine et son merveilleux panorama de collines verdoyantes devant elle ; Armand à ses côtés. Lenoël avec sa bonne figure et son œil braqué sur le bouchon, c'était pour la jeune fille une des plus heureuses situations où elle pût se trouver. Quoique un peu paresseuse, Fernandé, quand il s'agissait de pêche, était pres-

que toujours la première debout ; elle se couchait à huit heures, et au premier appel de son réveil-matin elle se levait, revêtait un joli costume de fantaisie et éprouvait une joie enfantine à réveiller toute la maison.

En fait elle était charmante.

Le jour allait poindre, et dans la pénombre, la jolie figure de Fernande, sa taille svelte, les belles lignes de son corps se dessinaient en une silhouette où les reliefs commençaient à se révéler. Le frais la fit tousser. Armand, qui l'admirait, restait là, toujours étonné d'être aimé par une si belle fille ; elle lui jeta sur les bras son châle.

— Allons, monsieur, dit-elle, soyez galant et ajustez mon châle.

Il l'enveloppa dans les légers plis du fin cachemire et il éprouva un plaisir infini en effleurant sa main frémissante elle eut au-si de tres-saillissements qui se traduisirent par un long regard à son fiancé.

Ils montèrent en calèche et deux bons chevaux les emportèrent à l'île de la Jatte.

Ils se tassaient... M. Lenoël l'observait.

— Qu'avez-vous ! dit-il. Est-ce que vous vous boudez ?

C'était l'occasion demandée.

— Mais non ! dit-elle. N'est-ce pas, Armand, que nous ne nous boudons pas, au contraire !

Arrivé à la chaloupe, M. Lenoël embarqua avec des précautions minutieuses, comme un vrai batelier qui ménage son embarcation et qui évite toute secousse.

Il tendit la main à Fernande et celle-ci sauta légèrement sur la levée.

— Mignonne, dit-il " Asseyez-vous à l'arrière. " Vous êtes toujours notre capitaine et vous tiendrez la barre pour gouverner. " Nous allons nous placer à dix mètres en avant de ce réverbère. Il y a juste sous lui un égoût.

— M. Lenoël, dit Fernande, allons ailleurs ! les égouts cela gêne le paysage.

— Celui-là est sous-marin, dit en riant Lenoël, on ne le voit pas et on ne le sent pas.

Armand lança la Belle-Poule si vite que bientôt M. Lenoël cria :—Stôppe !

Il lança son ancre ; puis il pétrit de la terre, la roula en pelotte avec force blé cuit et lança une vingtaine de boule en amont.

Il s'interrompit :

— Mes enfants, dit-il, un coup de chapeau pour l'ami soleil ! " Le voici levé !

Et M. Lenoël, moitié grave, moitié souriant, retira son panama ; Armand et Fernande regardèrent à l'orient, ils se laissèrent aller à la contemplation ; M. Lenoël mit sa ligne à l'eau et murmura :

— C'est poétique la jeunesse, mais moi je suis pratique, et au lieu de rêvasser, je pêche.

La scène cependant était charmante et digne d'intéresser même un homme pratique ; aussi M. Lenoël finit-il par oublier peu à peu sa ligne ; il regarda lui aussi.

Au-dessus de la coline de Montmartre, versant ses torrents de lumière, le disque d'or du soleil éclairait Paris, les campagnes et les éclaircies des arbres, vers l'orient, le regard plongeait jusqu'aux cimes que couronne le Mont-Valérien, géant de pierres gardien de la Seine ; plus à gauche, s'ouvrait la trouée de Val-Fleuri et au loin les bois verdoyants s'escarpaient aux flancs des collines de Meudon.

Peu à peu lentement, le paysage s'anima ; les vaches laitières montrèrent leurs muflés écumants à travers les taillis et la chaude buée de leurs naseaux se mêla aux froides évaporations du fleuve. Fernande sentant ses rayons bienfaisants sur ses épaules ôta son châle avec un geste lent.

Jamais Fernande n'avait paru sous cette aspect à Armand ; depuis la mort du docteur le chagrin avait

jeté sur l'amour son crêpe noir. A cette heure, en ce lieu, sous le ciel bleu, sur l'eau verte, Fernande resplendissait dans l'épanouissement de sa beauté ; elle était le bouton de rose que vous avez laissé la veille à peine entr'ouvert et dont le soleil du matin a brisé les enveloppes ! A cet instant fugitif, la fleur offre encore des fraîcheurs de ton, des plissements soyeux de pétale qui lui conservent une grâce attrayante et naïve. Ainsi de Fernande ! Son regard rencontra celui d'Armand ; ce fut comme un choc électrique. Ils se sourirent tous deux, se comprenant par la puissance de divination que l'amour met au cœur des jeunes gens, puis ils jetèrent un coup d'œil furtif et rapide sur M. Lenoël qui semblait fort occupé de sa ligne à laquelle un gardon mordait ; elle se pencha et ses lèvres reçurent un baiser passionné. Mais une vive raillerie les fit tressaillir.

M. Lenoël avait tout vu.

— Ça, dit-il, puisqu'on s'aime si tendrement, que l'on se marie ! Je vais faire publier les bans. Il est temps de remplir les volontés de cet excellent docteur.

— Soit, mon ami ! dit Fernande.

Et elle tendit la main à Armand.

Celui-ci, qui avait craint d'épouser une froide déesse, une statue de marbre, fut certain, de ce jour, que comme Pygmalion il l'animerait de son souffle.

— Mes enfants, dit M. Lenoël, me voilà tout joyeux : demain je fais les démarches, et je propose de partir pour l'Italie après la cérémonie.

— Nous visiterons les musées ! dit Fernande. Je verrai les lacs, les Alpes, les Apennins.

— Mon idée est adoptée alors !

— A l'unanimité avec enthousiasme.

En ce moment M. Lenoël ferra un gardon et il le retira en disant :

— Attention ! Ça va donner ? La place est bonne. Cet égout...

— Mais quel égout ? interrompit Armand. Je ne vois pas d'égout, moi.

— Il y en a un, dit Lenoël. Laissez-moi vous expliquer ça. Autrefois la Seine, qui aujourd'hui dans ce bras est surélevée de plus de deux mètres, la Seine, dis-je, coulait deux mètres plus bas. Les égouts étaient au niveau de la rivière à cette époque-là. Depuis, on a établi le barrage ; l'eau a remonté et caché les bouches d'égouts. Rien d'étonnant, n'est-ce pas, à ce que l'on ne les voie plus ? Mais moi je connais les emplacements. Le poisson aime les détritiques qu'un égout apporte ; de plus, dans le canal plein d'eau que forme l'égout submergé jusqu'à une certaine distance, il trouve un refuge où il se gare des filets et de la chasse que les brochets donnent en rivière.

— En nous plaçant en amont l'égout, en annonçant comme j'ai fait, j'arrive à faire passer devant la retraite du poisson mon blé très odorant, grâce à une goutte de musc ; les gardons, brêmes et chevennes sentent l'appât, sortent et remontent vers nous. Et hip là ! je les pince.

Ce disant, M. Lenoël repiqua un henriot et le fit sauter dans le bateau.

— Vous voyez que ça mord ! dit-il.

Mais les jeunes gens n'étaient plus à la pêche ; ils se remirent à causer d'Italie ; seul M. Lenoël apportait de l'attention à sa ligne et la boutique s'emplissait. Survint une barque.

— Ah ! dit-il, des gêneurs ! Voilà des gens qui vont pêcher !

En effet dans la barque on voyait de longues gaules en roseau ; M. Lenoël n'aimait pas avoir de voisins et il se montra contrarié ; il se rassura un peu quand il vit les nouveaux venus s'arrêter à trente mètres au moins de lui ; les nouveaux venus parurent à M. Lenoël des pêcheurs émérites ; ils prenaient bien leurs mesures.

— Ces personnes n'ont pas de bonnes figures ! fit observer Fernande.

— Si l'on jugeait les gens à la mine, on se tromperait souvent ! dit M. Lenoël.

Au même moment une autre barque débarquait du port et descendait ; ceux qui la montaient se dirigèrent en aval de la Belle-Poule et M. Lenoël remarqua, qu'excellents confrères, les pêcheurs passaient à distance. Cependant Fernande dit :

— Quel drôle de monde !

— Ce sont des ripeurs ! répondit Armand. Ces gens-là sont des pirades d'eau douce.

— Voilà le mauvais côté de la pêche ! dit M. Lenoël ; on est exposé à voir près de soi de la canaille ! Mais on est quitte pour ne pas lui parler.

La dernière barque se posta à quarante ou cinquante pas au-dessous de la Belle-Poule.

— Encore de bons pêcheurs ! fit Lenoël, Nous n'avons pas des mazettes pour voisins : voyez comme ils savent lancer l'amorce.

Et il se remit à pêcher.

M. Lenoël, depuis une demi-heure, avait posé une ligne à carpe filer à fond d'un seul trait brutal. Il ferra ; la gaule plia en deux.

— Vite ! dit-il ému. Lâchez les cordes qui tiennent le bateau et laissons filer.

C'était la tactique favorite de M. Lenoël quand il tenait une grosse pièce ; il devait cette excellente méthode à l'exemple de M. Pointot. Armand se hâta. Si M. Lenoël n'avait pas lâché de la soie à l'aide de son moulinet, le monstrueux poisson qu'il retenait aurait tout emporté. Enfin le chasse-canard fut libre et la carpe le promena en arrière. Désormais à peu près sûr de dompter son poisson, M. Lenoël respira ; la carpe tirait, M. Lenoël résistait, s'acrochant au bateau qui était entraîné en avant avec la vitesse d'un cheval au petit trot.

— Et maintenant ? dit M. Lenoël. Je parie pour vingt livres.

Si M. Lenoël n'avait pas été extraordinairement occupé il se serait aperçu que, sans bruit, les pêcheurs voisins semblaient se préparer à un incident qu'ils prévoyaient sans doute : ils avaient placé leurs crocs à portée de la main et lâché leurs amarres.

Dans une des barques Landrech disait à Siloch :

— Vous croyez que le fond va bientôt céder ?

— Je m'y attends. Les autres sont comme nous.

— Il est de fait que les secousses doivent joliment ébranler le bateau.

— Paff ! Ça y est ! Rame ferme.

Et Siloch se tint à l'avant le croc en main pendant que Landrech lançait la barque ; le fond de la Belle-Poule venait de tomber dans la rivière et les trois personnes qui la montaient avaient disparu sous l'eau. Les débris du chasse-canard noyés, comme on dit en termes de marine, avaient coulé.

La catastrophe s'était produite à quelque distance de l'égout dont avait parlé M. Lenoël et en amont ; déjà la seconde barque venait, elle aussi, sur le lieu du sinistre.

Bientôt Armand qui nageait avec une vigueur incomparable reparut soutenant Armande ; peu après M. Lenoël revint à la surface tirant sa coupe avec sang-froid.

— Du calme ! dit-il. Ce n'est rien. Voilà du secours !

Et aussitôt il se sentit pris par un croc ; Armand fut saisi par un autre.

Les deux barques avaient fait force de rames et portaient le secours... que nous savons ; Armand et Lenoël se sentirent attirés sous l'eau loin d'être hissés. Un sourire sinistre de Siloch que le jeune homme vit avant de disparaître lui donna un premier soupçon : avec sa force herculéenne Armand déchira facilement ses pans de vêtement dans lesquels le croc avait mordu et, sans lâcher

Fernande, il plongea, fila entre deux eaux et revint à la surface.

Il se trouva que M. Lenoël avait pu, lui aussi, se débarrasser du croc ; il avait vu, sous l'eau, Armand nager dans le sens du courant, il le suivit. Bientôt ils reprirent l'air.

Fernande était étourdie, mais elle respirait.

Les barques se trouvaient à quelquel sept ou huit brasses et M. Lenoël entendit Armand lui dire rapidement et avec une conviction profonde.

-- Ces gens veulent nous noyer !

— Ils ont décloqué le bateau ; dit M. Lenoël.

— Personne sur les rives ! fit Armand.

En ce moment Lenoël voyant que les barques venaient rapidement à eux dit à Armand.

— Vite ! vite ! à terre !

Mais Ladrech manœuvrait à couper la retraite ; par un hasard fatal personne en ce moment ne paraissait ni sur le quai, ni dans l'île ; les noyeurs avaient beau jeu. Il fut bientôt impossible aux naufragés de conserver un doute sur les intentions de leurs adversaires ; les gaffes s'allongeaient cherchant à crocher.

— Laissez-nous donc aller à terre ! cria Lenoël, vous voulez donc nous assassiner ?

Des ricanelements lui répondirent ; à force de nager, de plonger pour éviter les crocs, de faire des efforts surhumains pour déchirer les habits que les fers avaient saisis, Lenoël et Armand parurent être à bout ; le vieux pêcheur dit quelque chose que les nageurs eurent être un dernier adieu, d'une voix basse et étranglée, au jeune homme et il se laissa couler. Armand épuisé ou découragé, désespérant sans doute, disparut à son tour, avec Fernande ; alors les noyeurs jugeant la partie gagnée se regardèrent en riant.

Leur tâche sinistre semblait finie ; ils se mirent en observation pour voir si leurs victimes reparaitraient. Cinq minutes s'écoulèrent. Rien. Dix minutes. Toujours rien. Une demi-heure encore. Rien, absolument rien !

Alors ils hélèrent du monde.

Tous les gens de l'île vinrent les uns en bateaux, les autres sur la rive. Partout la rivière fut sondée ; impossible de retrouver les cadavres !

Comme le barrage arrêta tout à deux cents pas de là, les corps devaient être dans un espace assez restreint facile à fouiller ; on jeta les filets ! Pas de résultats.

Le pêcheur Fabius, expert en pareilles occasions, déclara qu'il fallait que quelque chose d'extraordinaire se fût passé, car ayant barré tout le bras avec son filet à ailettes, il aurait évidemment ramené les cadavres s'ils avaient été encore dans l'eau, des plongeurs explorèrent le lit du fleuve ; ils ne virent rien.

Cette triple mort laissa dans Neuilly et dans tout Paris une pénible impression.

XXI

SOUS L'EAU

Ellora attendait ce jour même avec impatience le retour de Jallisch ; celui-ci présidait aux recherches des scaphandres ; il y apporta un soin minutieux. Ravelet avait mis trois plongeurs à l'eau ; le baron en fit descendre six. Toutes les heures, Ellora envoyait demander des nouvelles et recevait même réponse : Rien ! Enfin Jallisch vint lui-même :

— Ma chère Ellora, dit-il, nous sommes en face d'un problème insoluble. La police n'avait précédé. Elle n'a réussi à rien. J'ai doublé les scaphandres. Point de résultats. Il n'y a pas un coin large comme la main qui n'ait été visité. Partout la vase a été remuée, sondée et je suis sûr, sûr à mettre ma tête en jeu, que les corps ne sont point en rivière.

— Mais où seraient-ils ?

Jallisch eut un geste de découragement :

— J'ai questionné Siloch ! fit-il. Il a vu, bien vu les noyés disparaître et ils ne sont pas revenus à la surface. La mort est certaine.

— Mais cette mort des trois héritiers, il faut la constater, ce qui est difficile sans les cadavres. Il ne me reste qu'une ressource c'est de faire cette nuit une expérience.

— Ne serait-ce pas imprudent !

— Pourquoy imprudent ? Nous sommes des héritiers, parents, et il est bien naturel que nous cherchions à connaître ce mystère qui nous intéresse au plus haut point. Nul ne peut me blâmer de la tentative que je ferai cette nuit.

— Seul.

— Oui, seul. A quoi bon du monde ?

En ce moment un exprès arrivait : c'était Harruch. On l'introduisit. Il était minuit. Il apportait une étrange nouvelle.

M. Lenoël avait conseillé de réaliser en rentes sur l'État au porteur toute la fortune du docteur ; on avait mis les scellés dès le jour même de la noyade dans la maison des victimes et l'on venait de s'apercevoir que les scellés avaient été brisés. Toutes les valeurs avaient été enlevées ! Le concierge de la maison avait tiré deux coups de feu sur l'auteur du vol et l'on avait suivi ses traces au sang qu'il répandait. Mais on n'avait pu l'arrêter.

Jallisch était assailli de doutes.

— Je ne vois pas là-dedans une preuve de l'existence de notre ennemi ! dit-il.

Harruch sourit.

— Il vit ! répéta-t-il. Il est très habile et très rusé. J'ai connu sa mère qui était de la famille des Hirotelas, connus pour leur adresse. Il a combiné un plan.

— Lequel ? fit Ellora.

— Il veut laisser croire à sa mort, se sentant menacé par nous. Il va vivre loin de la France. Au jour de l'héritage il reviendra et il vous accusera après avoir réuni des preuves. Il vient de se voler lui-même.

— Ce serait lui qui aurait enlevé les valeurs ? demanda Ellora.

— Certainement ! dit Harruch.

L'exprès, un des parents d'Ellora, écoutait et semblait approuver Harruch.

— Il y a des détails ! fit-il. Le concierge racontait que les chiens de la maison au lieu d'aboyer, avaient pleuré de joie comme s'ils avaient reconnu une personne aimée.

— Vous voyez ! fit Harruch. Ils gémissaient de plaisir en retrouvant leur maître. Ellora dit à Jallisch :

— Vite ! Des ordres à tout le monde. Il faut que l'on suive cette piste de sang.

— Inutile ! dit Harruch. N'importe où il ira, les tribus le signaleront ; il ne saurait se cacher.

— C'est vrai ! dit Ellora. La seule mesure à prendre est d'envoyer à tous nos frères son signalement.

— Moi je doute encore ! dit Jallisch.

Et il se prépara à sortir.

— Où vas-tu ? demanda la comtesse. Tenter l'expérience dont j'ai parlé ! dit-il.

Et il fit atteler.

Quand il fut sorti, Ellora causa longuement encore avec Harruch ; les prédictions que celui-ci lui avait faites en forêt, il les répéta.

— Tu me prédis la mort, s'écria-t-elle. Soit, je me risque. Mais tu me prédis aussi qu'il m'aimera ; je te demande s'il sera longtemps fidèle à cette passion pour moi.

Harruch eut un geste négatif :

— Non ! dit-il. Il ne t'aimera même jamais comme tu veux l'être !

Ellora cacha sa tête dans ses mains.

Harruch baisa le pan de la robe de sa jeune reine et regagna la chambre qu'on lui donnait dans l'hôtel.

XXII

MYSTÈRE

Deux hommes venaient, vers deux heures du matin, d'arriver au bord de l'eau ; ils portaient la blouse. L'un était Ravelet qui, sous ce costume, avait l'air d'un aimable voyou ; l'autre était un agent. Celui-ci se nommait Passe-Partout et il était renommé par son ingéniosité. Ils s'installèrent sur la berge, causaient pendant quelques instants, et Ravelet demanda :

— C'est bien ici, n'est-ce pas, presque en face de ce réverbère que l'affaire s'est passée ?

— Oui ! dit Passe-Partout. J'ai pris mes renseignements et c'est devant nous qu'ils ont coulé.

— Alors mettez-vous à l'eau.

Passe-Partout se déshabilla, roula ses légers vêtements en paquet et l'entra dans la Seine par un plongeon qui eût acquis l'approbation d'un connaisseur.

— Fouillez la rive ! lui dit Ravelet quand il reparut, et sondez le talus.

Passe-Partout fit comme on le lui commandait et il replongea ; au bout d'une demi-minute il reparut.

Ravelet lui demanda :

— Qu'avez-vous vu ?

— Rien qu'un égout.

— Comment il y a un égout ?

— Oui.

Ravelet se demandait pourquoi il y avait là un égout noyé par l'eau.

— Ah ! j'y suis, fit-il. C'est un égout qui a été submergé quand le barrage a fait remonter le niveau du fleuve.

Et il ajouta :

— Voilà probablement la solution de l'énigme tant cherchée. A quelle hauteur se trouve l'égout ?

— Il y a six mètres de fond d'eau et l'égout se trouve à quatre mètres du fond.

— Voilà pourquoi les plongeurs des scaphandres ne me l'ont pas signalé ! dit Ravelet.

Ils exploraient le creux de la Seine et ils ont négligé ce détail qui a échappé à leur vue.

— Peut-être l'ont-ils aperçu et ne s'en sont-ils pas préoccupés ! dit Passe-Partout !

— Avez-vous repris haleine ? demanda Ravelet.

— Oui ! dit l'agent.

Alors fouillez l'égout. Passe-Partout repiqua une tête. Ravelet l'attendit encore. Au bout d'une demi-minute, il parut au jeune commissaire que son agent restait longtemps sous l'eau et, tirant sa montre, il se mit à compter les secondes à la lumière du réverbère. Une autre demi-minute s'écoula ; Ravelet commença à s'inquiéter. Une minute encore se passa et cette fois Ravelet se dit que son agent avait perdu respiration et courait un grand danger ; sans hésiter, sans se déshabiller, il plongea à son tour cherchant l'égout.

En ce moment une ombre se redressa sur les bords du quai ; c'était un homme qui, à pas de loup, s'était approché au moment où pour la seconde fois, l'agent disparaissait sous l'eau.

Il vit aussi très distinctement plonger Ravelet, mais il ne le vit point revenir.

Cet homme était Jallisch. Il attendit pendant un quart d'heure et, pâle, tremblant, lui aussi, sur sa montre il compta les minutes, ne voyant reparaître personne. Il fut saisi d'épouvante.

— Décidément, murmura-t-il, Harruch a raison ; il y a des mystères sous les eaux.

Il examina le paquet de vêtements laissés sur la rive ; la carte d'agent de Passe-Partout lui révéla sa qualité.

— Ce sont, pensa-t-il, des hommes de police. Et ils sont sous cette eau ! Et ils ne reviennent pas décidément ! Que peut-il donc y avoir ?

Il n'eut pas le courage de sonder ce problème et de plonger ; il s'éloigna, serrant le manche de son revolver et murmurant :

— Nous ne pourrons rien contre lui !

XXIII

L'ÉGOUT

Si Jallisch avait su quel était l'homme qui restait indéfiniment sous l'eau et qu'il avait mille raisons de croire noyé, il eût été stupéfait de le voir le lendemain debout, bien portant, frais, dispos et joyeux dans le cabinet du préfet du police. Il y attendait celui-ci.

Quand le préfet arriva, il vit à la mine du commissaire que la nuit avait été bonne.

— Eh bien ? lui demanda-t-il, après avoir fermé avec soin la porte du cabinet.

— Monsieur le préfet, dit Ravelet, nous avons la clef du mystère. M. Lenoël est sauvé, avec les deux jeu. es gens.

— Vous connaissez l'affaire des scellés ?

— Oui, monsieur.

— Vous jugez que c'est ou M. Lenoël ou le jeune homme qui a fait le coup.

— C'est Armand.

Quel indice vous fait supposer cela ?

— M. Lenoël est bourgeois, respectueux de l'ordre et de la loi. Armand est un bohème ou plutôt était un bohème insoucieux des préjugés. Jamais, même pour prendre son bien, M. Lenoël n'aurait brisé les scellés. Ce ne peut être que l'autre.

— Pourquoi sauvés, ne sont-ils pas tout simplement revenus à leur maison ?

— Mais, M. le préfet, voilà deux fois que leur vie est menacée. Ils auront pensé à se laisser passer pour morts.

— Et de la sorte ils ont la sécurité.

— Alors, dit le préfet, il serait bon de savoir où ils se retireraient et ce qu'ils se feront...

— Inutile de nous déranger.

— Parce que ?...

— Parce que où ira la comtesse, nous irons et notre monde ne sera pas loin. La comtesse aime M. Armand.

— Et eile a voulu l'assassiner !

— Cette contradiction inexplicable s'explique cependant, M. le préfet : La comtesse a un but, des associés ; elle se trouve entre ce que j'appellerai son devoir qui est de tuer Armand comme les autres héritiers, et son amour qui a débuté par de la haine. Elle est dédaignée. Elle a des heures de tendresse et des jours d'énergie farouche où elle agit.

Mais Ravelet impatient enfin de raconter sa nuit, rompit le cours que suivait la conversation et il demanda au préfet :

— Ne voulez-vous pas entendre mon rapport sur les faits de cette nuit ?

— Je vous écoute.

Ravelet prit la parole et il raconta comment il en était venu à plonger pour repêcher Passe-Partout qui ne remontait point.

— Je descendis donc, dit-il ; je trouvai l'ouverture de l'égout dont je vous ai fait la description et qui se trouve submergé depuis l'établissement du barrage. Je m'engage en nageant toujours dans l'égout et je m'aperçois que sa pente remonte rapidement ; au bout de 5 ou 6 mètres l'eau n'atteignait plus la voûte et je respirai. J'entendis dans l'égout un bruit de pas et je ne doutai pas que ce fût Passe-Partout qui explorait les lieux après avoir pris terre. Si je ne me suis pas suffisamment expliqué, vous avez compris, M. le préfet, que la pente de l'égout étant rapide, le fond, d'abord submergé, se relevait promptement et que la Seine cessait à peu de distance de remplir ce conduit. Bientôt même on était tout à fait à sec et je

trouvai Passe-Partout prêt à revenir. Il avait fouillé l'égout et il restait convaincu comme moi que M. Lenoël et les deux jeunes gens s'étaient sauvés de cette façon-là.

— A part les probabilités, avez-vous pu trouver une preuve du fait ?

— Oui, monsieur. Au lieu de sortir de l'égout par l'eau j'ai résolu de passer une inspection. J'ai toujours, en expédition, l'indispensable rouleau de bougie, dit rat de cave, qui rend tant de service, et la boîte imperméable d'allumettes chimiques. Celle-ci se fermait par bonheur hermétiquement et je pus allumer mon rat de cave. J'éclairai le sol vaseux de l'égout.

— Vous avez trouvé des traces.

— Oui, monsieur. Tout d'abord, dans la boue, des empreintes de pied qui ne peuvent appartenir qu'au jeune colosse qui doit épouser la pupille de M. Lenoël.

— Ceci devient très probant.

— Plus, dit Ravelet, une paire de gants tombée d'une poche et dont l'un n'a que quatre doigts. Ce sont des gants légers en soie que la jeune fille ne mettait qu'au fort du soleil pour empêcher ses mains de noircir au hâle et à la chaleur. Ce gant à quatre doigts prouve bien qu'il vient de Mlle Fernande.

— En effet ! dit le préfet. Elle a subi l'amputation.

— Enfin, M. le préfet, dernière preuve, et celle-là concluante aussi, nous avons ramassé un mouchoir aux initiales de M. Lenoël.

— Donc ils sont sauvés tous trois ! dit le préfet.

— Nous n'en étions pas sûrs encore ; la jeune fille pouvait avoir été asphyxiée et ne pas être revenue à la vie dans l'égout. Mais nous avons trouvé l'endroit où les deux hommes l'ont placée pour lui donner des soins.

Quand elle a repris connaissance, elle s'est levée et elle a marché. Son petit pied est encore empreint sur le sol

— Comment êtes-vous ressortis ?

— Près le regard d'égout, le même qui avait servi d'issue à M. Lenoël. Les pas s'arrêtaient à cet endroit.

Le préfet prit le rapport que lui tendait Ravelet et il lui commanda une dernière fois :

— Ne perdez pas de vue la comtesse. Si elle part suivez-la.

— Je serais heureux d'emmener Passe-Partout ! dit Ravelet

— Prenez-le ! dit le préfet.

— Je saurai toujours quand la comtesse quittera Paris ! fit observer le jeune homme. Une femme comme elle ne voyage pas sans faire et recevoir des visites d'adieu.

Et il prit congé du préfet qui commençait à prendre espoir.

La deuxième et dernière partie de cet ouvrage a pour titre : **LE CHEF DES BRIGANDS**, et paraîtra vers le 15 de ce mois.

Tous les numéros de la BIBLIOTHEQUE sont expédiés *franco*, par la poste, à réception du prix 10 cents en argent ou en timbres poste. Envoyés à l'adresse de la

SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES

32 RUE ST-GABRIEL *Montréal.*

